







VOYAGES
D'ITALIE
ET DE HOLLANDE.

TOME PREMIER.

VOYAGES D'ITALIE ET DE HOLLANDE;

Par M. l'Abbé COYER, *des Académies de Nancy, de Rome & de Londres.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

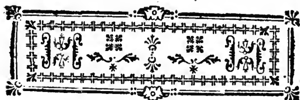
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.



M. DCC LXXV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.


V. E. III
Biblioteca
Nazionale
NAPOLI



AVANT-PROPOS.

APRÈS tant de voyages d'Italie anciennement ou nouvellement publiés, encore un voyage d'Italie! quoi de plus fastidieux? Cela se pourrait. Mais en réfléchissant qu'après tant d'Élémens de Géographie, d'Arithmétique, de Physique, de Mathématique, & tant de Dictionnaires portatifs dans le même genre, la Presse en enfante chaque jour de nouveaux, on a pensé que les Voyageurs partageaient le privilége de traiter des matières déja traitées. D'ailleurs, ne sait-on pas qu'ils ont la plus vive démangeaison de raconter?

Ceux à qui ces deux raiſons ne ſuffiront pas, ſe contenteront peut-être de celles qui ſuivent.

Le voyage d'Italie eſt le plus intéreſſant de tous les voyages poſſibles. La Babylonie ne conſerve plus rien de toutes les merveilles qui lui donnèrent tant de célébrité. On cherche même la place où était Babylone.

L'Égypte n'a plus que ſes pyramides, étonnantes ſans doute par leur maſſe, plus étonnantes par leur inutilité qui coûta tant de travaux & de dépenſes. Quoi encore? Ses canaux, peut-être, où la vaſe du Nil venait ſe dépoſer, pour rendre la contrée ſi fertile, & la Nation ſi mal ſaine. La Grèce même, où les Arts, le

goût & l'amour du bien public avaient fait tant de choses dignes de tous les siècles, la Grèce a tout perdu, à peu de choses près. Les Savans qui en entreprennent le voyage, vont plutôt pour conjecturer que pour voir.

On sait aussi que dans ces trois Régions, non-seulement les monumens des Arts ont péri; mais les Arts eux-mêmes, avec le génie, sous le despotisme oriental.

L'Italie seule conserve une infinité de monumens d'un peuple qui a été le premier peuple du monde. Tous les Arts des autres peuples s'y sont naturalisés pour y refleurir.

Outre ces considérations, l'Italie, du côté de l'ordre politique, offre des singularités qui doivent

néceſſairement multiplier les obſervations des Voyageurs. Un pays, moins grand que l'Allemagne, renferme deux Royaumes, pluſieurs Duchés Souverains, pluſieurs Républiques, deux Doges-Rois, & un Pontife-Roi. Un tel pays eſt en quelque ſorte inépuiſable. L'Artiſte, le Lettré, le Politique, l'Homme frivole même, tous y trouvent de quoi exercer leur goût & leur génie.

Mais dans une ſi grande multitude d'objets ſi variés, il eſt extrêmement difficile, qu'un ſeul Voyageur ait tout ſaiſi; & même qu'il l'ait voulu. L'un a traité une partie, l'autre une autre. Il y a plus. Comme chacun a ſa façon de voir, il ſe peut que le même objet n'ait pas été obſervé ſous toutes les faces.

Si donc il paraiſſait un voyage qui réunît, je ne dis pas tous les détails, mais les traits les plus intéreſſans de la totalité, cet ouvrage n'aurait-il pas encore ſon utilité? On n'aſſurera pas qu'on y a réuſſi, mais qu'on l'a voulu.

Enfin, attendu l'importance du voyage, qui ſera toujours le premier pour les gens éclairés, il peut réſulter que la publication de celui-ci, venant à l'appui des autres, & fourniſſant ſa part d'obſervations, on aura des matériaux ſuffiſans pour élever tout l'édifice; ce qui menacerait d'un voyage ſubſéquent au mien, où l'on exécutera ce que j'ai oſé tenter.

Au reſte, ſi le Voyageur qui raconte, diſait qu'il n'a fait que raſſembler les lettres qu'il écrivait,

à meſure qu'il voyait, à une Dame qui a beaucoup de connaiſſances & de goût; le croirait-on, ne le croirait-on pas? Mais qu'importe? cette forme épiſtolaire lui a paru plus commode, & le lecteur n'y perdra rien.





VOYAGE D'ITALIE

En 1763 & 1764.

LETTRE PREMIERE.

De Paris, le 24 Août 1763.

QUAND vous recevrez cette lettre, respectable Aspasie, j'aurai déja fait quelques lieues vers la patrie des Césars & des Papes. Me pardonnerez-vous de vous avoir trompée ? Vous vous attendiez à un adieu ; à vous ! Laissons ce mot aux simples connaissances.. L'amitié en souffre trop. Suis-je justifié ?

Je pars donc, en détournant mes regards de la campagne où je vous ai

laiſſée, il y a huit jours; & je pars ſeul. Des trois curieux avec leſquels je devais chercher de l'inſtruction, l'un a pris des engagemens pour jouer des proverbes pendant l'hiver prochain; l'autre avec l'envie la plus décidée, & une fortune conſidérable, a été retenu par la difficulté de garnir ſa bourſe: on eſt donc pauvre avec un équipage & des terres! le troiſieme a eu le malheur de voir tomber ſon ami dans l'infortune. L'argent qu'il s'était ménagé avec beaucoup d'économie pour le voyage, il l'a verſé dans le ſein de l'amitié. C'eſt ce dernier que je regrette, j'aurais voyagé avec la vertu; il me fallait ou lui, ou vous.

Si je diſais à quelqu'un, Aſpaſie aime les Arts, les Monumens, les Lettres, & toutes les belles connaiſſances. Elle eſt libre. Elle eut un mari qui n'était pas digne d'elle. Le Ciel l'en a délivrée. Elle fut mere, elle ne l'eſt plus. Elle a de la ſanté, de la jeuneſſe, du courage. L'inſtruction eſt ſa paſſion dominante; & c'eſt avec le regret le plus vif qu'elle m'y voit courir ſans elle, tandis que d'autres femmes, avec moins de facilité,

lui ont donné l'exemple des voyages. Ce quelqu'un me répondrait ſans doute: avec tout cela, comment ne l'avez-vous pas déterminée? Eſt-ce à moi, que vous affligez, à vous juſtifier? Je me rappelle notre dernier entretien. Cette terre, me diſiez-vous, que je tiens de mes ayeux, ils ne me l'ont pas tranſmiſe pour y être ſeule heureuſe: ces cultivateurs, ſans qui rien n'exiſte, doivent être l'objet de mes ſoins. Qui eſt-ce qui leur donnerait, pendant mon abſence, à l'un des inſtrumens d'Agriculture, à l'autre du blé, en attendant qu'il en faſſe croître; à la veuve, à l'orphelin, au malade des ſecours proportionnés à leur ſituation? Qui eſt-ce qui les conſolerait tous de la rigueur du fiſc?... Vous êtes déſolante avec la bonté de vos raiſons. Moi qui n'ai d'autre terre que toute la terre, je veux en connaître ce que je pourrai, avant que de la quitter. Souvenez-vous de ce mot qui nous frappa en liſant *Pope*: réveille-toi, Mylord; nous n'avons que le tems de regarder autour de nous, & de mourir. Je n'ai pas encore le tems de mourir, & je ſaiſis celui de voir. J'ou-

vrirai mes yeux de toute leur grandeur; & je vous rendrai compte de tout, en entrant dans tous les détails qui pourront vous intéresser. Je vous laisse à penser si vous serez jamais absente de ma mémoire. Ma voiture est prête : j'y monte.

LETTRE II.

D'Orléans, le 28 Août 1763.

LA situation d'Orléans est très-avantageuse, sur une belle & grande riviere, qui lui donne un commerce assez étendu. J'ai admiré son nouveau pont, mais sans sa Pucelle. Les habitans se flattent qu'on la replacera. Ce n'est pas leur affaire à eux seuls : c'est celle de toute la France; puisqu'enfin cette fille (soit miracle, soit stratagême politique) a tant contribué à sauver le Royaume. Les Nations policées ont perpétué la mémoire de cent évènemens bien moins importans que celui-là. L'ancienne Pucelle existe encore dans un réduit, à l'Hôtel de Ville. Il faut l'y laisser, & en créer une autre

digne de notre ſiècle ; & du beau pont où elle prêchera l'amour du Roi & de la patrie. Je ne ſais ſi les ponts que je verrai dans mon voyage me frapperont plus que celui-ci. Quelle légereté, ſans nuire à la ſolidité ! Quelle beauté ! Quelle hardieſſe ! Quand on arrive à un pont, on s'attend à monter & à deſcendre : on va de plain-pied à celui-ci. La rue qui y mène, bien alignée, & bordée de maiſons à façades ſymmétriques, ferait honneur à une grande capitale. C'eſt dommage qu'elle n'ait que la largeur du pont : l'œil n'eſt pas content.

Si vous étiez une ſavante, comme Madame *Dacier*, je vous dirais qu'Orléans fut la patrie du ſavant Jéſuite *Petau*, qui redreſſa *Scaliger*, qui étonna *Saumaiſe*, qui n'ignora aucune des langues ſavantes, qui traduiſit les pſeaumes en vers Grecs pour ſe délaſſer. Mais vous aimez mieux une vue philoſophique en bonne morale, en ſaine politique, ou un Ouvrage de goût, que des commentaires & des critiques. Je ne vous fais point de complimens, à vous qui voulez des ſentimens. Vous les réitérer dans chaque lettre, ce ſerait ſuppoſer que vous en doutez.

LETTRE III.

De Bourges, le 4 Septembre 1763.

VOUS savez les raisons qui m'ont décidé à passer par le Berri. En quittant le territoire d'Orléans, pour prendre cette route, tout change de face. Les vignes, les champs, les prairies, les villages, les hameaux, les animaux, les hommes disparaissent; & cela dans l'espace de quatorze à quinze lieues. Des bruyères, des brandes, des bois qui cherchent à croître, quelques nourritures vagues pour les troupeaux : point, ou presque point pour les hommes. Il y en aurait, s'il y avait des bras pour cultiver. Ennuyé & pensif, j'avançais dans ce triste pays. *La Ferté-Lovendal* m'a tiré de ma rêverie à l'heure du dîner : (car rêver n'est pas dîner); j'y ai vu de la culture, parce que le Maréchal de Lovendal, qui voulait des gerbes de blé, après avoir moissonné des lauriers, y avait attiré des hommes. Le propriétaire qui lui a succédé, est un Armateur qui a fait sa fortune aux

dépens de l'ennemi, en servant l'État. Aimeriez-vous mieux cette Seigneurie dans les mains d'un publicain qui se se serait engraissé du sang de la Nation, sans sortir de son cabinet ?

Suivez-moi, sans quitter le vôtre. Je m'enfonce dans le Berri. J'apperçois, autant que ma vue peut s'étendre, une terre vigoureuse, qui voudrait tout produire, & qui produit peu. Il y a quatre ans qu'un riche citoyen de Lyon, Membre de la société d'Agriculture de cette Ville, (que feront toutes ces sociétés, si la main du Gouvernement n'agit pas ?) il y a quatre ans que cet homme qui mérite d'avoir des vassaux, puisqu'il veut les faire vivre, s'est fait Seigneur de plusieurs paroisses, aux portes de Bourges. Quand je dis Seigneur, j'entends Seigneur propriétaire des fonds : c'est une terre de trois lieues de circonférence. Il y a jetté cent cultivateurs, non des gens du pays qui sont en trop petit nombre, & voués à la paresse : mais des familles du Lyonnois qui ont abandonné leurs champs, pour fuire les vexations arbitraires du fisc. J'ai eu du plaisir à voir naître des prairies artificielles, des

parcs pour les moutons, & les inſtrumens de la nouvelle agriculture, en action. Déjà les deux tiers de la terre ſont en valeur. Le reſte viendra ; & peut-être le Berri ouvrira les yeux. On m'aſſûre (& je prends de bonnes informations) que près de la moitié de la province eſt en friche. Ces gens-ci ont trouvé le ſecret de vivre dans la diſette ſur une terre qui promet de la fécondité. Voulez-vous un arpent de bonne terre à dix écus dans le Berri? En voulez-vous un à quatre francs dans la Sologne? Choiſiſſez.

Que dites-vous de cette déſolation, ſage Aſpaſie, vous qui apportez tant de ſoins pour que rien ne reſte inculte dans votre terre? La terre d'un Roi, c'eſt tout le Royaume. Je n'ai pas le tems aujourd'hui de vous promener dans Bourges : à demain ; j'aurai tout vu.

Bourges. Je reprends la plume. Je viens de parcourir la patrie de Bourdaloue, & de la Chapelle. On montre encore la maiſon où Louis XI eſt né : on ne la voit pas avec cet attendriſſement que l'on reſſent à l'aſpect du berceau de Henri IV à Pau. La maiſon de Jacques *Cœur*, aujourd'hui l'Hôtel de Ville, eſt un

édifice au-dessus de la fortune d'un particulier, dans le mauvais goût de ce tems-là. La Ville, le Présidial, & toutes les autres Jurisdictions Royales y ont leur salle, sans occuper la totalité. Vous savez qu'il était *Argentier*, c'est-à-dire, Surintendant des Finances de Charles VII ; & qu'en même tems trois ou quatre-cents Facteurs conduisaient son commerce en Italie, en Turquie, en Perse, en Afrique. L'envie de le dépouiller lui supposa des crimes ; & après sa condamnation, refugié dans l'Isle de Chypre, ce fut le commerce qui rétablit sa fortune. C'est ainsi qu'il justifia la devise qui se lit sur les anciens vitraux de sa maison. *A vaillant cœur, rien impossible.*

Si jamais vous faites votre tour de France, prenez avec vous *Piganiol de la Force*, puisqu'enfin nous n'avons pas de meilleurs guides : mais défiez-vous de lui. J'ai demandé le Palais dont il fait une description comme d'un monument subsistant, description si détaillée, qu'on dirait qu'il ne fait qu'en sortir : mais à peine son bisayeul l'aurait-il vu. Il y a 150 ans qu'il est détruit. Oh ! Monsieur Piganiol, vous rece-

viez de mauvaiſes inſtructions. Veut-on un bon Ouvrage dans ce genre? Que le Gouvernement employe un homme qui aura vu, & bien vu tout ce qu'il écrit. J'ai regretté cette ſalle, où fut ébauchée la Pragmatique Sanction. Jamais peut-être l'aſſemblée du Clergé de France ne fut mieux inſpirée. Le tems de Charles VII était fécond en évènemens fort extraordinaires.

Je ne veux pas vous faire grâce de la Cathédrale, vaſte bâtiment gothique, où la nef eſt accompagnée de quatre aîles, ſans compter les chapelles. Tout cela eſt d'une grande perfection, & très-hardi : mais le frontiſpice eſt miſérable, excepté une tour, qui diſputerait avec celles de Notre-Dame de Paris : l'autre eſt à moitié ruinée, ſans qu'on penſe à la réparer. Comment faiſaient nos peres? Sans avoir tout l'argent que nous avons, ils entreprenaient de grandes choſes, & les finiſſaient. Une ſimple réparation ſemble paſſer nos forces.

En conſidérant, du haut de la tour, l'étendue de la Ville, je l'aurais cru peuplée de quarante à cinquante-mille âmes. Ce

nombre y fut, il y a deux siècles; on y en compte à présent quinze-mille. J'ai questionné sur les causes de cette dépopulation : les uns l'attribuent à la révocation de l'Édit de Nantes; les autres, à l'annoblissement par l'Échevinage : ces nouveaux Nobles qui éclôsent tous les ans pour ne plus vivre que noblement, redoutent les nombreuses familles. D'autres enfin donnent pour cause du dépérissement de leur Ville, l'oppression de l'agriculture, & la diminution du commerce. Il est probable qu'en réunissant toutes ces causes, on touche à la vérité. On compte trente-cinq Abbayes dans le Berri, & fort peu de manufactures, avec tant de matières premières; car, sans parler de la laine, le chanvre y croît en abondance, & de bonne qualité, & personne ne connaît les toiles du Berri.

Quand je trouverai des Villes bien bâties & bien décorées, je me ferai un plaisir d'amuser votre imagination. Ici, vilaines rues, maisons de bois, encore plus hideuses. Il y a pourtant de belles carrierès aux portes de la Ville. Je n'ai à vous prèsenter ni places, ni fontaines, ni statues. Je vous

offre en dédommagement, les portraits *d'Alciat*, de *Rebuffe*, de *Doneau*, de *Cujas*, de *Bourdaloue*, de *la Chapelle*, & généralement de tous les hommes célèbres qui ont honoré Bourges. Les honnêtes Officiers municipaux qui me les montraient dans l'Hôtel de Ville, avec cette joie patriotique qui marque du goût, voudraient bien leur ériger des monumens plus publics, & plus durables ; mais il faudrait de la dépense, & la Ville est pauvre. Je pars demain pour la Charité. Le tems s'est mis à la pluie. On me fait peur de cette traversée, qui me rejettera dans la route de Lyon : je m'en tirerai comme je pourrai.



LETTRE IV.

De Nevers, le 7 Septembre 1763.

AH ! le maudit chemin! On jure souvent à tort & à travers contre les Intendans. Mais pour le coup on a raison. La pluie n'a pourtant pas été considérable. Que ferait-ce en hiver? On ne s'en tirerait pas. Que faudrait-il pour ouvrir un commerce entre Bourges & Lyon? (la traverse pour gagner la grande route, n'est que de quinze lieues:) un travail de quinze mois, si on le voulait fortement & de la bonne façon; car je ne voudrais pas qu'on arrachât nos cultivateurs aux terres, pour avoir des chemins. Ces anciennes Nations policées qui faisaient de si grands ouvrages, en employant les troupes, ces soldats ornés de couronnes murales, civiques & navales, qu'on voyait construire les voies Romaines d'un bout de l'Empire à l'autre, ces Nations avaient-elles tort, ou nous? Qu'on ne donne pas la question à décider à nos Militaires qui veulent de jolis soldats.

Nevers.

La Ville d'où je vous écris n'a rien de remarquable, qu'une porte moderne qui a de la noblesse, & même de la grandeur. Mais la rue qu'elle annonce, n'en paraît que plus dégoûtante. On lit sur cette porte des inscriptions en vers Français. Elles m'auraient plu, fussent-elles médiocres. Il est tems d'honorer notre langue que nous vantons tant. Les Grecs & les Romains gravaient la leur sur leurs monumens.

Nevers, quoiqu'assez ancien, ne s'est pas distingué dans les beaux Arts. Le Menuisier Poëte, Maître Adam, est le seul Auteur connu qu'elle ait produit; car il n'y a pas moyen de placer au Parnasse le Chansonnier Marigny, qui, au tems de la fronde, recueillit tant d'applaudissemens par ses traits satyriques; & de tems en tems quelques volées de coups de bâton, récompense assez ordinaire de ce genre de talent.

Vous connaissez la fayence, la verrerie, & les ouvrages en émail qui s'y fabriquent. Mais si vous voyiez les cachots obscurs, étouffés, enfumés, infectes, où les Emailleurs n'ont d'autre lumiere, de jour comme de nuit, que celle de leur lampe, vous plaindriez

les hommes que la néceſſité condamne aux métiers deſtructeurs. Ces malheureux, mal-ſains pour la plupart, ne vivent pas long-tems.

Avant que de quitter la plume, j'ai une queſtion à vous faire : me trouvez-vous aſſez docile à vos ordres ? Je ne voulais, vous le ſavez, m'engager à vous écrire que ſur l'Italie. Vous ne m'avez fait grâce de rien. Vous exigez un compte de tous mes pas. France, Savoie, Italie, tout vous eſt bon. Il faut vous ſatisfaire.

LETTRE V.

De Lyon, ce 14 Septembre 1763.

UNE Ville, au confluent de la Saône & du Rhône ; le Rhône pour porter ſes richeſſes à la mer, la Saône pour la nourrir ; une Ville environnée de côteaux bien cultivés, & qui offrent des points-de-vue auſſi variés qu'étendus ſur des campagnes fertiles ; une Ville qui rend toute l'Europe tributaire de ſes manufactures ; une Ville peuplée de deux-cent-mille âmes, ou peu s'en Lyon.

faut : voilà une légère esquisse de Lyon. Elle doit sa fortune & sa grandeur au commerce ; mais le commerce crie : abolissez vos reglemens, vos inspecteurs, vos douanes, laissez-moi libre, & l'État y gagnera aussi bien que mes agens. Je supprimerais ce cri, si je ne voulais que vous amuser ; mais je sais que votre âme s'élance vers le bien public.

On a voulu décorer cette Ville, & on a manqué la principale décoration. Je parle de la Place de Louis-le-Grand. Voulez-vous que j'en construise une Place de la plus grande beauté ? J'abbats les allées d'arbres à l'Orient, & les vilaines maisons qui les regardent. Puis, d'un coup de baguette, je transporte les magnifiques bâtimens des deux autres faces, dans les côtés vuides ; & du milieu je vous fais voir la Saône & le Rhône avec le mouvement du commerce. Vous n'avez à Paris aucune fontaine qu'on puisse comparer à celle qu'on admire sur cette Place.

On vous a vanté plus d'une fois la Salle de la Comédie, ou de l'Opéra, c'est-à-dire, des deux ensemble. On a

eu

eu raiſon pour le dedans. On a peut-être épargné l'argent au célèbre Architecte, dont les grandes idées ſont aſſez connues. Le dehors eſt meſquin. Mais telle qu'elle eſt, elle eſt bien préférable aux trois jeux de Paume, où Paris voit ſes Spectacles (*a*).

L'Hôtel-de-Ville, qui eſt en face, pourrait ſervir de modèle à celui qu'on ſe contente de projetter depuis ſi long-tems dans la capitale du Royaume : l'eſcalier, comme tout le reſte, en eſt ſublime. Connaiſſez-vous parmi les peintres Thomas *Blanchet* ? Il y a peint de la plus grande maniere l'embrâſement de la ville ſous l'empire de Néron. Le mot de Sénèque ſur ce terrible évènement ſe lit au bas de ce grand tableau : *Inter magnam urbem & nullam, nox una interfuit*. Je ne m'accoutume point à vous parler latin ; quoique vous le ſachiez comme un homme, ſans que les femmes ſe doutent de votre ſavoir.

Vous avez vu (ce n'eſt pas l'Hôtel-Dieu de Paris) de beaux Hôpitaux : celui de Lyon les efface tous. On le prendrait pour le palais d'un Roi par la

(*a*) La nouvelle Salle de l'Opéra n'exiſtait pas alors.

beauté de l'architecture, par son étendue, & par sa situation sur un beau Quai. Cette magnificence est peut-être un luxe répréhensible. Que faut-il pour des malades? Simplicité, commodité, propreté, salubrité. Ces trois derniers avantages y sont rassemblés. On n'y voit point dans un même lit, comme dans la capitale du Royaume, cinq à six malades qui s'infectent les uns les autres de vapeurs mortelles. Dans des cas de nécessité, qui sont très-rares, jamais le même lit n'en reçoit plus de deux.

La ville a mis la même propreté, la même salubrité dans ses deux boucheries, grands bâtimens, où, après la tuerie, deux fontaines, lâchées des deux extrémités, sur un pavé en pente, entrainent le sang & les ordures dans des puisards qui dégorgent, l'un dans le Rhône, l'autre dans la Saone. Les Etaux tous égaux où la viande s'expose, sont placés sur deux lignes; les uns vis-à-vis des autres. On n'y voit point, ou presque point de mouches.

Vous allez peut-être croire que Lyon avec ses deux rivieres, est traversée de Quais. Point du tout. On a négligé cette décoration utile, pour s'attacher à des objets qui n'étaient pas si pressés.

Voulez-vous de l'antique ? Vous trouverez à l'Hôtel-de-Ville, ſur une table d'airain, la harangue que l'Empereur Claude, n'étant encore que Cenſeur, fit au Sénat de Rome en faveur des Lyonnais. Vous y verrez le *Taurobole*, c'eſt-à-dire, un autel antique, haut de quatre pieds, pour conſerver la mémoire d'un ſacrifice de taureau, à la Déeſſe Cybèle. Montez avec moi ſur la montagne de Saint-Juſt. Entrons chez les Minimes, voilà les reſtes du théâtre, où le peuple s'aſſemblait. Ces beaux reſtes ſeraient en plus grande maſſe, ſi les bons Peres n'en avaient pas employé une partie à ſe bâtir. A quelques pas de-là, les aquéducs qui abreuvaient la ville, en lui amenant de l'eau d'une riviere du Forêt dans l'eſpace de ſept à huit lieues, exemple perdu pour la poſtérité. Les ruines en ſont encore reſpectables. Depuis ce tems-là Lyon s'abreuve d'eau de puits, tandis que la Saone & le Rhône offrent les leurs qui ſont fort ſaines, à ce qu'on m'aſſûre. Celles du Rhône ſur-tout.

Vous avez lu quelque part que ſoixante peuples des Gaules firent bâtir un Temple en l'honneur de la ville de Rome, & d'Auguſte. C'était à Lyon.

Vous avez lu auſſi que Caligula (car les tyrans les plus déteſtables font quelquefois de bonnes choſes) établit cette fameuſe Académie qui s'aſſemblait devant l'autel d'Auguſte, où les Orateurs allaient diſputer le prix de l'Eloquence. Ce lieu ſe nommait *Athenæum*, aujourd'hui l'Abbaye d'*Ainay*. Voilà comme nos barbares ancêtres ont défiguré les noms, en détruiſant les choſes. Nul veſtige ni du temple, ni de l'Académie. On ſent pourtant une ſorte de plaiſir à ſe trouver ſur le terrein.

J'ai vu aux Carmelites une deſcente de croix de *le Brun*, dont les connaiſſeurs font grand cas. La chapelle des Pénitens a un morceau de *Rubens* digne de ſes autres ouvrages. Les Chartreux vous montrent une Réſurrection, & une Aſſomption de *Trémoliere*. Que n'eût-il pas fait, s'il eût vécu âge d'homme? Quelques particuliers ont des cabinets en hiſtoire naturelle, & en méchanique. On voit ailleurs de plus grandes collections; mais on n'y trouve pas plus d'honnêteté. Il faut vous dire un mot d'une École unique dans le Royaume. C'eſt l'Ecole Vétérinaire. Trente ou quarante éleves, Français en grande partie, Pruſſiens, Danois, Suédois, y apprennent

tout ce qui eſt néceſſaire pour la conſervation de l'animal le plus utile à la guerre, & du plus grand uſage en tems de paix. Les leçons de la Faculté de Médecine, & celles de Saint Côme ne ſe donnent pas avec plus d'ordre & de profit (*a*).

Je ne vous parlerai pas de la belle & nombreuſe Bibliothèque des Jéſuites dont le ſcellé m'a fermé la porte. Tous ceux qui s'intéreſſent aux Lettres en redoutent la vente. Si elle ſe vend, on dira d'elle, ainſi que de la Société, *Troja fuit*.

J'ai employé bien des heures à courir les Manufactures. Quand on les ſuit avec attention, on admire encore plus l'art, que les belles étoffes qui en ſont le produit. Je vous fais grâce de beaucoup d'autres choſes qu'on va voir, parce qu'on veut tout voir. Vous n'aimez pas qu'on s'appeſantiſſe; & on eſt ſûr de

(*a*) Cette École, qui s'eſt encore perfectionnée ſous les yeux de ſon fondateur, & qui a étendu ſes ſuccès ſur les animaux de labour, a été transferée dans la capitale, d'où elle envoie des ſecours dans les provinces.

bien faire, quand on vous plaît. Conservez, je vous prie, mes Lettres dont il me resterait trop peu de souvenir. J'aurai peut-être, un jour*, quelque plaisir à me relire.

Si vous saviez ce que je projette, vous le dirai-je ? c'est d'affronter les Alpes, & les Apennins, pour arriver à Rome avec le seul cheval que vous me connaissez, qui traîne le cabriolet, le maître, le domestique, & une grosse malle. Pourquoi non ? les grands font de petites choses avec de grands moyens ; c'est aux petits à faire de grandes choses avec de petits moyens. Né d'une mere Flamande, le *Belge*, je le sais, ne ressemble en rien aux chevaux immortels d'Achille. Loin de devancer les vents, il est passablement lourd ; mais il est solide. Il ne connaît pas les nourritures célestes ; mais avec du foin, de l'avoine, & un appétit soutenu, s'il trouve une difficulté à la fin de la journée, il redouble de force. Voilà ce que j'ai éprouvé de Paris jusqu'ici ; motif de confiance. Après cela, traitez-moi de téméraire, d'insensé, si vous le voulez. Adieu, Aspasie. Je quitte Lyon.



LETTRE VI.

De Chambéry, le 22 Septembre 1763.

Le pont de Beauvoisin n'a-t-il jamais frappé vos oreilles? prenez votre carte. C'est un village coupé par une riviere qui nous sépare de la Savoie. Je m'attendais en mettant le pied sur cette terre étrangere, à être fouillé jusques dans l'âme. Point du tout.... *Monsieur, n'avez-vous rien de prohibé, rien de sujet aux droits* ? Rien, Messieurs : *Passez, nous vous souhaitons un bon voyage.* Sont-ce là des commis? nos fermiers-généraux devraient bien envoyer les leurs à cette école; & sur-tout ceux qui vous arrêtent aux barrieres de Paris, n'arrivâ-t-on que d'une promenade au bois de Boulogne. Vous rappellez-vous, Madame, combien j'étais piqué, lorsqu'un jour arrivant de la Flandre, je fus arrêté pour du tabac; c'était le reste d'une livre, petite provision de voyage, que j'avois acheté à Bruxelles. Tabac confisqué, procès-verbal, deux louis consignés sous peine de me séparer de ma

voiture. Ces satellites du Fisc, qui excèdent sans doute les ordres de leurs commettans, déshonorent les fermes générales & l'administration publique. J'eus cependant obligation aux juges qui prononcerent sur cette grande affaire. Je ne fus condamné qu'à douze livres tournois.

Adieu le plat-pays. Quel chemin, juste Dieu ! pauvre *Belge* ! maudites *Echelles* ! est-ce pour escalader le ciel avec les Titans ? mais, en même tems, quels travaux ! revivez, Romains, & voyez une masse énorme de rochers, effrayante par sa hauteur, percée vers son milieu dans la longueur d'une demi-lieue. Imaginez les terrasses qu'il a fallu faire pour s'élever jusqu'à l'entrée de l'ouverture ; & quels murs pour les soutenir ! après avoir franchi ces Thermopyles, on tourne les rochers sur une espèce de galerie en l'air où l'on a besoin de sa tête. L'entreprise d'un tel chemin auroit effrayé le plus grand potentat de l'Europe. Un Duc de Savoie dans le dernier siècle osa la commencer, & l'achever. Tant il est vrai que la vertu économique dans un chef de nation, suffit aux plus grandes choses. Voici

l'inſcription : elle eſt un peu fiere, mais la fierté s'allie aſſez avec la grandeur.

CAROL. EMANUEL II. SABAUDIÆ DUX.
PEDEM. PRINCEPS. CYPRI REX. PUBLICA.
FELICITATE. PARTA. SINGULORUM. COMMODIS.
INTENTUS. BREVIOREM. SECURIOREM. QUE.
VIAM. REGIAM. NATURA. OCCLUSAM.
ROMANIS. INTENTATAM. CÆTERIS. DESPERATAM.
DEJECTIS. SCOPULORUM. REPAGULIS. ÆQUATA.
MONTIUM. INIQUITATE. QUÆ. CERVICIBUS.
IMMINEBANT. PRÆCIPITIA. PEDIBUS.
SUBSTERNENS. ÆTERNIS. POPULORUM. COMMERCIIS.
PATEFECIT. AN. M. DCLXX.

Traduiſez-la en faveur de ce beau chevalier qui a paſſé dix ans dans un Collége pour ne pas entendre une langue que vous avez appriſe en dix-huit mois.

Chambéry.

Des Echelles juſqu'à Chambéry la route eſt ſupportable. Cette capitale de la Savoie, peuplée de ſept à huit-mille âmes, décorée d'un Sénat, n'a rien de remarquable, ni dans ſes rues, ni dans ſes places, ni dans ſes édifices. Mais elle a une choſe plus belle, que les plus beaux monumens. Les places de Séna-

teurs se donnent au mérite : aussi les plus anciennes familles les ambitionnent-elles. On n'y achète pas non plus la permission de combattre pour sa patrie.

J'avois souvent entendu dire que les Etats du Roi de Sardaigne, en-deçà des Alpes, abondaient en familles nobles dont l'origine se perdait dans l'obscurité des siècles ; & que le Duc Charles-Emmanuel I, par son traité avec Henri IV. fait à Lyon en 1601, avait cédé à ce Prince, plus de gentilshommes, par l'échange de la Bresse, du Bugey, & du pays de Gex ; contre le Marquisat de Saluces, qu'il n'en avait reçu de sujets.

Curieux de vérifier cette anecdote, je me suis adressé à un homme très-instruit. Il m'a assuré, comme je l'avais lu dans les meilleurs Auteurs de l'histoire de Savoie, que ces provinces fourmillaient de familles nobles ; & que plusieurs de celles qui se sont perpetuées jusqu'à nos jours, existaient avant que Berold de Saxe, chef de la Royale Maison de Savoie, né selon Pingon (a) en 980, chassât les brigands de cette partie des Alpes, & y établît sa famille qui y

(a) Ecrivain des antiquités de Savoie.

règne depuis huit ſiècles, par une filiation qui n'a été qu'une ſeule fois interrompue, lorſque la couronne paſſa de l'oncle au neveu.

Dans le nombre de ces familles illuſtres dont les titres ſe ſont le mieux conſervés, on trouve les *Menthons*, les *Compoix* & les *Viry*. Les gens du pays diſent que les Menthons portaient le titre de Baron, avant l'Ere chrétienne, *Baro antè chriſtum*; que les Compoix remontent encore plus haut. Le fabuleux en généalogie ſe mêle toujours à une ancienneté qui ſe perd dans la nuit des ſiècles. Mais du moins les Viry remontent par des titres authentiques juſqu'à l'an 980: époque où le chef de cette famille ſe trouva à la bataille navale que Bérold de Saxe donna contre les Génois pour la défenſe de Bozon, Roi d'Arles. L'Epitaphe d'Hugues de Viry ſon fils, & d'Antoinette, fille du Comte ſouverain de Genève ſon épouſe, ſe lit encore dans l'Egliſe de Bonlieu.

HIC JACET HUGO DOMINUS A VIRIACO MILES DEFUNCTUS DIE 18ª MARTIS, ANNO 1047. ET ANTONIA

DE GEBENNA, EJUS UXOR, QUORUM ANIMÆ REQUIESCANT IN PACE (a).

Le chef de cette famille, actuellement Ministre du Roi de Sardaigne en Angleterre, vient de travailler avec succès à ramener la paix entre les Cours de Versailles & de Londres, par le traité signé à Paris le 10 Février de la présente année 1763 (b). Parmi ses ancêtres il en compte plusieurs qui, comme lui, se sont illustrés par la guerre & les Ambassades.

Quoique j'aie mis dans mes projets de me détourner à droite, ou à gauche, pour des objets de curiosité, hors de ma route, je sacrifie pour cette fois, sans conséquence, l'Abbaye de Hautecombe, à quatre lieues de Chambéry, chemin de traverse, dans un pays où la grande route est déjà si scabreuse.

J'aurais vu dans cette Abbaye le tom-

(a) Cronica reale di Savoia. T. 2. p. 121.
Paradin, chap. 9. pag 252.
Guichenon, dans plusieurs articles.

(b) Mort depuis à Turin, étant Ministre des Affaires Etrangeres.

beau d'Amé ou Amédée V Duc de Savoie, dit le grand, à cause de sa sagesse, de sa bonté & de ses hauts faits de guerre. Les chroniques rapportent qu'il fit trente-deux siéges, où il fut toujours vainqueur. Parmi ses actions mémorables, on vante beaucoup la victoire qu'il remporta en 1315 contre les Infideles, en allant au secours des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui s'étaient emparés de l'Isle de Rhodes, & menacés alors d'en être expulsés.

L'Abbé de Vertot, dans son histoire de Malte, soutient qu'Amédée n'eut aucune part à cette victoire; parce qu'en la plaçant sous l'année 1310, sur la foi de Guichenon qui s'est trompé lui-même, il se trouve qu'Amédée ne pouvoit être devant Rhodes, étant alors en Italie, avec l'Empereur Henri VII qui allait se faire couronner à Rome. S'il eût consulté Nicéphore-Grégoras & Chalcondyle, tous deux historiens de l'Empire Grec, qui rapportent la victoire d'Amédée à l'année 1315, il eût évité cette erreur.

Un monument de cette victoire, c'est la Croix de l'Ordre dans l'Ecu de la

Maiſon de Savoye, avec cette deviſe F. E. R. T. qu'on explique par ces quatre mots latins :

Fortitudo ejus Rhodum tenuit.

Il y eut auſſi une médaille frappée avec ces quatre autres lettres T. S. H. I. ſéparées par les branches de la Croix, & qui s'expliquent par ces quatre mots latins :

Terret ſignum hoc infideles.

D'ailleurs, avant le doute que l'hiſtorien de Malte a voulu élever ſur cette victoire, pour en faire honneur à l'Ordre ſeul, aucun autre hiſtorien ne l'avait conteſtée, pas même le *Boſio* attaché à l'Ordre. Elle était ſi généralement reconnue, qu'on la voyait ſur des tapiſſeries qui ornaient l'appartement du Grand-Maître d'Aubuſſon, & qui périrent dans l'incendie de ſon palais.

Au reſte la Royale Maiſon de Savoie, ſi féconde en héros, n'a pas beſoin de ce triomphe, pour aſſurer ſa gloire : mais la juſtice qu'on doit à la vérité, reclame contre les nuages dont on voudroit l'envelopper.

Un point va vous étonner. Chambéry, capitale de la Savoie, est du Diocèse de Grenoble (a). Il est près de minuit. Je vais dormir, pour prendre la route du Mont-Cenis à la pointe du jour.

LETTRE VII.

De Lasnebourg, au pied du Mont-Cenis, le 25 Septembre 1763.

CE n'est pas sans peine, & sans quelques petits frissonnemens qu'on y arrive. Combien de fois n'ai-je pas dit : pauvre *Belge !* il s'en est tiré. Une gorge, ou plutôt une profondeur infernale, fort serrée entre deux chaînes de montagnes, qui laissent les nuées au-dessous d'elles ; quelques-unes toujours couronnées de neige : un torrent grossi par mille autres, qui se précipitent des cîmes, & dont le mugissement répond à l'horreur du lieu : le voyageur obligé alternativement de monter aux nues, &

(a) Depuis peu il s'est fait un arrangement qui remédie à cette dissonnance.

de descendre dans les abîmes, forcé sans cesse à passer & repasser le torrent, sur des ponts tels quels; qui font peur aux voitures les plus légeres; & qu'on passe pourtant sans accident; tels sont les trois jours de route de Chambéry jusqu'au pied du Mont-Cenis. C'est-là qu'il faut voir la nature informe, brute & sévere. C'est-là qu'elle compose les fleuves qui vont enrichir & embellir les provinces; que d'horreurs mêlées de beautés! L'art s'épuise dans le luxe de nos villes pour former des cascades maigres, chétives, indigentes. Ici, la nature verse à grands flots du haut des rochers. Ce sont des rivieres en l'air.

Je ne finirais pas, si je voulais vous rendre tous les différens aspects que la nature présente, toutes les couches qu'elle expose, en laissant voir ses entrailles, tous les contrastes du chaud & du froid, du printems & de l'automne, de l'été & de l'hiver, toutes les saisons dans la même saison, effets de la hauteur du soleil, & de l'accumulation des montagnes. C'est ici que les Poëtes & les peintres doivent monter leur imagination, s'ils veulent être des *Milton* ou des *Michel-Ange*. Vos agréables plaines,

vos jardins peignés autour de Paris, & ailleurs, ont une monotonie qui endort. Ici les ſens ſont toujours éveillés, toujours frappés, toujous étonnés. Je ne voudrais pourtant pas y fixer ma demeure. On voit ſur les habitans l'empreinte de la dureté du climat : une pâleur livide, des goîtres, le décharnement & la langueur.

Montmélian s'eſt préſenté à moi, ſur la route ; cette place extrêmement forte, lorſque Louis XIII fut obligé d'en lever le ſiége, après treize mois d'attaque, ne put tenir contre Louis XIV, qui en fit raſer les fortifications. Mais dans la guerre de 1740, les Eſpagnols s'étant emparés de la Savoie, les rétablirent en partie, & à la paix il a été ſtipulé, que ce qui était rétabli, reſterait. Montmélian.

A quelques milles de Saint-Jean de Maurienne, on trouve le village de Briord où Charles le chauve tomba malade en revenant d'Italie, & fut empoiſonné par ſon médecin. Vous m'avez ſouvent grondé ſur mon peu de foi à la médecine. Ce n'eſt pas que je craigne le poiſon, n'ayant pas l'honneur d'être Prince : mais les Grecs n'avaient

que la même expression pour signifier poison & remede ; *pharmacon*.

Mais il est question du Mont-Cenis qui a si mauvaise réputation dans toute l'Europe. Je le mesure des yeux, c'est tant que la vue peut porter ; & il faut grimper à sa cîme. Si ce n'était que ma personne : mais ma voiture ! Il faut aussi que vous ayez bien du pouvoir sur moi, pour m'engager à prendre la plume dans un moment si critique. J'entends de ma chambre, si c'en est une, les muletiers qui disputent sur le poids de mon cabriolet ; en combien de morceaux il faudra le mettre pour le porter à dos de mulets ; voilà un serrurier qui n'a nullement l'air de s'entendre en voiture, qui commence à dépecer ; & chaque coup de marteau me frappe au cœur.

Mais quel sera le prix d'un transport si laborieux pendant l'espace de six grandes lieues, à travers des précipices ? Vous savez qu'un Abbé qui voyage sans Abbaye, doit être économe. On m'annonce qu'il me faut six mulets pour mon équipage, & un septième pour moi, plus deux porteurs pour la descente ; car on ne ramasse que sur la neige ; il

n'y en a pas encore. Eh bien ! Meſſieurs, combien tout cela coûtera-t-il ?... quinze francs. Je trouvai ces paroles bien douces. Le Roi de Sardaigne ne livre pas les étrangers à l'avidité de ſes ſujets. Il y a un Syndic qui peſe, qui arrange, qui ordonne & qui taxe. Il y a auſſi un prix réglé dans les auberges. Cette police bienfaiſante, cette attention d'un Souverain dans les petites choſes qui font tant de bien, le peignent en grand. Vous ſaurez par ma premiere Lettre, comment je me ferai tiré de ce mauvais pas.

LETTRE VIII.

De Turin, le 30 Septembre 1763.

JE me ſuis tiré du Mont-Cenis bien au-delà de mes eſpérances. Approchons des objets, ſi nous voulons nous raſſurer. La hauteur eſt prodigieuſe, en comparaiſon de tout ce que vous connaiſſez : mais point de danger. Quand on eſt au ſommet, on trouve une plaine de deux lieues : couverte d'excellens pâturages, ſemée de grueries, de beſ-

tiaux & de pasteurs sous un beau ciel, & un air pur. La vie y est longue, les mœurs innocentes. Les vapeurs nuisibles de la terre, & la corruption morale des villes, ne s'élèvent pas à cette hauteur. Au centre du plateau est un lac, dont les truites sont délicieuses. Plus loin un hôpital pour recevoir les Pélerins.

Virgile nous dit : *facilis descensus Averni.* Cela peut être pour l'enfer : mais la descente du Mont-Cenis est très-laborieuse. Pour en donner une idée, il suffit de dire qu'on descend en trois lieues environ, ce qu'on a monté pendant plus de vingt lieues. Le chemin est un zig-zag continuel à angles aigus, bordé de précipices. On a employé tout l'art possible, pour parer aux dangers. Je n'ai pas voulu me faire porter, afin d'observer plus à volonté. On enjambe d'une difficulté à l'autre. On saute plus qu'on ne marche. J'admirai les mulets de somme, qui mettent éternellement les pieds dans les mêmes pas. Au sommet de la descente, je prophétisais sur ma voiture, que je croyais voir en canelle ; ces animaux en savent plus que les hommes. C'est à ce

ſommet, dans la petite plaine de Saint-Nicolas, que la Savoie finit, & l'Italie commence. La petite Doire que l'on cotoye, roule en caſcades perpétuelles, diſtribuée par paliers de quarante à cinquante pieds d'élévation perpendiculaire, toujours fouettée, toujours écumante & tranſparente. Je ne faiſais point d'attention à la fatigue : je la ſens vivement à préſent. Voici le ſecond jour que je garde ma chambre.

Ce chemin devait être tout autrement hériſſé d'obſtacles, lorſqu'Annibal y arriva avec ſon armée ; & il fallait qu'il eût une quantité prodigieuſe d'excellent vinaigre, en y joignant la force du feu, pour amollir, calciner & diſſoudre le rocher, afin de ſe frayer un paſſage, ſelon le rapport de Tite-live. Vous riez. Vous ne méritez pas qu'on vous le prouve.

Au bas de la deſcente, on trouve la Novaleſe, premier Bourg & premier Bureau du Piémont. De ce Bourg, en allant à Suze, on paſſe à cinq ou ſix lieues du Col de l'Aſſiete, poſte que le Chevalier de Belle-Iſle tenta de forcer en 1747. Ce nouveau Titan voulait eſcalader le ciel, croyant qu'il était

beau, même d'en tomber. On s'attendrit ſur tant de braves gens qui périrent avec lui. Boucherie ſans apparence de ſuccès.

Suze.

Suze eſt la clé de la plaine du Piémont : elle occupe le centre du débouché qui ouvre cette plaine. Elle n'eſt plus que l'ombre de ce qu'elle fut autrefois ; ruinée, ſaccagée, brûlée par les Gaulois, les Carthaginois, les Goths, les Vandales, les Sarrazins, les Empereurs d'Allemagne, les Rois de France. Tant il eſt malheureux de jouer un rôle ſur le chemin des conquérans !

A un mille de Suze, ſur un Tertre, le Roi de Sardaigne vient de fortifier une citadelle appellée la *Brunette*. L'art y a épuiſé tout ce qu'on peut oppoſer à l'ennemi, Toutes les pièces de fortification ſont tirées du rocher. Tout eſt à l'épreuve de la bombe par le rocher même. Le maréchal de Catinat, objet de terreur & d'admiration pour la Savoie, avait fait ſur cet emplacement une ſimple redoute, qui donna bien de la peine à l'ennemi. C'eſt ce qui a fait naître l'idée de la Brunette.

Rivoli.

Encore quelques milles., Rivoli ſe préſente. C'eſt le Château où fut enfermé Victor Amédée : exemple qui doit apprendre aux Souverains, combien il eſt dangereux d'abdiquer une couronne, ſur-tout lorſqu'on eſt capable de la porter.

Turin.

On arrive à Turin par une belle avenue de trois lieues. C'eſt une place très-bien fortifiée, peuplée d'environ quatre-vingt-mille âmes. Le vieux Turin reſſemble à toutes les villes Gothiques : le nouveau a toutes ſes rues tirées au cordeau ; & à chaque extrémité on a le rempart, ou les portes de la Ville en perſpective. Quantité d'hôtels, que vous prendriez pour des édifices publics. La principale rue qui mène au Palais du Roi, eſt ſingulierement frappante par ſa longueur, par ſa largeur, par la ſymmétrie des maiſons, par ſes portiques de la grande manière, qui forment une belle décoration, & mettent à couvert du ſoleil & de la pluie. Si toute la Ville était conſtruite dans ce goût, elle ſerait la plus belle & la plus commode de l'Europe. Il n'en eſt pas de plus propre. On lâche une écluſe toutes les nuits, qui lave

tous les endroits qui en ont beſoin, & qui porte de l'eau où le feu prend.

Le Palais du Roi ne répond pas à la beauté de la Ville. Il eſt annoncé par une place qui eſt encore à faire, maſquée à moitié par une eſpèce de vieux jubé de cathédrale. La Cour eſt médiocre. L'édifice n'a rien de Royal: mais les appartemens ſont délicieux richement décorés & de bon goût. Il n'eſt aucun Souverain qui ne s'y trouvât agréablement logé. Il y a une profuſion de marbres, de glaces, de ſtatues antiques, & ſur-tout de tableaux précieux. Si vous voulez une idée des tableaux, je vous renvoie au voyage de M. Cochin; & je vous y renverrai ſouvent; il vous inſtruira mieux que moi.

L'opéra tient à ce Palais. Point d'architecture extérieure: mais il n'y a rien à deſirer pour l'intérieur. Le Théâtre eſt d'une grandeur dont les nôtres n'approchent pas. La ſalle eſt de la forme d'un œuf tronqué. Cette forme m'a paru très-favorable, en ce qu'elle rapproche tous les ſpectateurs du Théâtre. Le parterre eſt aſſis. Nous ſavons qu'aux ſpectacles de l'ancienne Rome, il y

avait

avait des siéges pour cent-mille spectateurs. Il n'y a que des barbares avides d'argent, qui aient pu imaginer de torturer le public pendant trois heures en l'amusant. Le grand opéra ne joue que dans le carnaval; & on y voit le Souverain se réjouir avec ses sujets. Il a fallu me contenter de l'opéra-comique, de ses bouffons, ou leurs semblables, qui ont donné tant de plaisir & d'humeur à notre bonne Ville de Paris. On a bien crié des *fuora* à Mademoiselle *Guadagni*, charmante Actrice. *Pugnant*, que vous avez admiré à Paris, plaisait à son ordinaire. On ne voit point de gardes aux spectacles d'Italie. Ces gens-ci veulent approuver ou siffler, selon ce qu'ils sentent; veulent être libres pour leur argent.

Le Palais du Duc de Savoie, occupé aujourd'hui par le Prince de Piémont, se fait admirer par une façade dans le goût du péristile du Louvre. Les autres façades attendent la main de l'Architecte.

Turin a beaucoup de places: mais aucune n'est finie, aucune réguliérement belle, pas même la plus belle.

celle de Saint-Charles, qui eſt fort vaſte, ſans aucune décoration au milieu. Un objet y choque la vûe : c'eſt une vilaine égliſe de Moines ; mais les rues dédommagent des places, par la richeſſe des bâtimens, par les ornemens des fenêtres à chambranles faillans, couronnés de frontons. L'entrée des maiſons eſt un veſtibule avec des colonnes & des pilaſtres. Le fond de la cour, qui ſe voit de la rue, a toujours quelque décoration.

Ordinairement les portes des Villes fortifiées ne ſont conſtruites que pour la force : celles de Turin ſont décorées au-dedans & au-dehors.

Le Roi de Sardaigne a des maiſons de plaiſance, toutes bâties ſur un grand plan, dans des ſituations riantes ; *Montcallier*, *Rivoli*, *la Vénerie*, *le Valentin*, *Stupinigi*. Une autre qu'on appellait *Mille-Fiori*, à cauſe de la beauté de ſes parterres, a été convertie en une plantation de tabac ; & une autre encore, *il parco*, a été ſacrifiée pour le manufacturer. C'eſt ainſi que le Prince a préféré l'intérêt de l'État à ſon plaiſir. Le tabac, qu'on y conſomme à bon

marché, n'enrichit plus l'étranger, & il occupe les sujets.

Il y a un beau monument sur une montagne extrêmement élevée, à deux milles de la Ville. C'est un vœu de Victor Amédée, lorsqu'en 1706 la France assiégeait Turin. On pourrait dire ce qui fut dit de Philippe II, Roi d'Espagne, à l'occasion de l'Escurial : il fallait qu'il eût grand'peur ; car la *Superga* (c'est le nom de cette belle Eglise) a dû coûter des sommes immenses, non-seulement pour sa beauté & sa richesse, mais encore à cause de la difficulté de porter des matériaux dans les nues. On voit, dans une chapelle, un autel de marbre de Cararre, où la déroute des Français est fortement exprimée en bas reliefs : je n'ai pas voulu l'admirer. On lit sur la porte du Temple :

VICTOR AMEDÆUS SARDINIÆ REX BELLO GALLICO VOVIT, ET PULSIS HOSTIBUS FECIT DEDICAVIT QUE.

Son corps est en dépôt dans une chapelle, en attendant qu'il descende dans l'église souterraine ; & ce monu-

ment sera désormais le tombeau de ses successeurs. Des mémoires ont dit que Louis XIV ne voulut pas bâtir à Saint-Germain, parce que de son château il aurait vu Saint-Denys. Le Roi de Sardaigne, de son Palais, & de toutes ses Maisons de plaisir, voit son tombeau, sans en être plus triste.

Dans le tems que le Roi Victor, le Prince Eugène, l'Électeur de Baviere, & le Prince de Bade, tous quatre du sang de Savoie, de père ou de mère, se défendaient contre Louis XIV, avec quatre corps d'armée, l'Abbé Tesauro fit ce quatrain, que Turin admire encore.

Mars tonat. Ad Rhodanum Bavarus, Bodenus ad Istrun,
Ad Rhenum Eugenius, Victor ad Eridanum.
Hos genitos de patre, illos de matre sabaudâ
Europæ heroas, sufficit illa domus.

Pour le rendre énergiquement en Français, il faudrait le traduire en vers; je n'en ai ni le tems, ni le talent. En voici du moins la chûte : *cette maison, pour se soutenir, n'a besoin que d'elle-même.*

La mémoire du Roi Victor se perpétuera d'âge en âge. C'est lui qui a rebâti près de la moitié de cette Capitale, sur un plan régulier. Ses portes, la meilleure partie des fortifications, l'Hopital, le Collége des Provinces, l'Université, sont des ouvrages de son règne.

L'Université, édifice d'un grand goût, possede un trésor de plus haute antiquité. C'est une table isiaque; on y voit la Déesse Isis & ses mystères, les saisons & le tems des semailles, quantité d'hieroglyphes Egyptiens, & cent autres choses que les yeux des Antiquaires y découvrent ou créent. La bibliothèque est de la plus grande publicité. Elle s'ouvre tous les jours, excepté les fêtes, depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant; ce qui donne une entière facilité à la Jeunesse studieuse.

Turin a des Juifs & une Synagogue. Ils sont renfermés dans un quartier peu étendu; & on y remarque une population abondante, quoiqu'ils se soient interdit la polygamie. A quoi attribuez-vous cette grande population qui leur est propre dans tous les pays? Serez-vous de mon avis? Ces circonc's, odieux

par-tout, & craignant de ſe mêler avec les incirconcis, ne voient que leurs femmes. D'ailleurs, livrés tous au commerce, ils ſouffrent peu ou point de la miſere; l'aiſance peuple. Je trouverai des Juifs dans toutes les grandes Villes de l'Italie qui eſt le centre de la Religion, & la France n'en a pas voulu pour féconder ſes Landes.

La ſoie crûe eſt le fond du commerce de Turin. Les étoffes qu'on y fabrique ne ſe répandent guères que pour des meubles. Les bas qu'on y fait, ſont d'une qualité ſupérieure à ceux de Paris & du Languedoc. le Roi règnant a établi des manufactures de laine, en mettant des droits exorbitans ſur celles de France; ce qui a fait beaucoup de tort aux fabriques du Dauphiné qui fourniſſaient auparavant le Piémont.

Je me ſuis informé des impôts: au moment que la dette publique contractée par deux guerres a été éteinte, les impôts extraordinaires ont diſparu. Il n'y en a plus, ni ſur les grains, ni ſur la viande, ni ſur le bois à brûler. C'eſt ſans doute contre le premier mouvement de ſon cœur qu'il en a laiſſé

un ſur le ſel, ce don de la nature ſi précieux, ſi néceſſaire aux hommes, au bétail, & même à certains terroirs pour les féconder. Mais enfin cet impôt paſſerait ailleurs pour modique, puiſqu'il n'a pas porté le ſel au-delà de quatre ſols deux deniers la livre; & en général le peuple ſe loue beaucoup de la répartition des impôts. Le peuple ſe loue auſſi de la réſidence des Nobles dans leurs terres, effet d'une politique ſage qui leur a fait entendre que c'était la meilleure manière de faire ſa cour. Par la même raiſon d'intérêt public, les Intendans, les Commandans, les Gouverneurs, les Evêques ne viennent point dans la Capitale & à la Cour dépenſer l'argent qu'ils tirent des Provinces. Il faut une permiſſion expreſſe du Souverain, qui ne l'accorde qu'à la néceſſité.

Je n'ai pas eu le tems de connaître les mœurs de cette Capitale. Je les crois fort ſaintes; car toutes les rues ſont ſemées d'Egliſes, & étiquetées de noms de Saints. Dans les auberges même vous êtes à la chambre *San-Pietro*, *San-Paolo*, & dans la cour

on voit une *Madona* devant laquelle on chante des Litanies, pour ſanctifier les voyageurs, qui paient bien cette ſanctification, quand on vient à compter. Si du moins on vous faiſait bonne chere ! C'eſt le cuiſinier du repas de Boileau, qui apprête tout ; & Dieu vous garde du pain que l'on mange à l'aune.

Je ne laiſſerai pas de regretter Turin. J'ai trouvé des attentions flateuſes. S'il eſt un Français qui ne ſe loue pas de notre Ambaſſadeur, M. de Chauvelin, qu'il s'en plaigne à lui-même. Il m'a fait l'honneur de me préſenter au Roi & au Duc de Savoie, qui ont reçu mes hommages, ſans me faire ſentir la Majeſté. Avec les Dieux de la terre, nous autres ſimples mortels, nous nous contentons de peu, & ce peu leur gagne les cœurs. Un Roi qui reçoit des adorations, ſans parler, vous repouſſe. Les Piémontais ſe louent beaucoup du leur. Il connait, & manie tous les reſſorts du Gouvernement. Aucun détail politique ou économique ne lui eſt étranger. Il regle lui-même la dépenſe de ſa maiſon, & le Prince

qui doit ſuccéder à ſa Couronne, élevé dans une telle école, ſuccedera ſans doute à ſes vertus.

Les dehors de Turin ſont d'autant plus rians, qu'ils contraſtent avec la ſévérité des Alpes. Le Pô, qui n'a déja plus cette rapidité qu'on remarque quelques milles plus haut, coule aſſez paiſiblement. M'étant égaré un ſoir ſur ſes rives (je ne ſais ſi je veillais ou ſi je dormais) j'ai cru voir errer l'Ombre de Phaéton, juſtement à l'endroit où il fut précipité, tout brûlant dans le fleuve.

Quem procul à patriâ diverſo maximus orbe
Excipit Eridanus, fumantiaque abluit ora.

Le lendemain, en plein midi, j'ai été chercher ſes ſœurs; mais je n'ai point trouvé de *Peupliers*. Sans doute que la métamorphoſe ſe ſera opérée plus bas, où cette eſpece abonde. C'eſt le Peuplier qui marie les filles dans les cantons où il ſe plaît le plus. Un pere de famille, à la naiſſance d'une fille, plante mille Peupliers, & quand elle atteint l'âge de ſeize ans, le Peuplier du même âge valant ſeize livres,

fournit une dot de ſeize mille livres. Dans la diſette & la cherté des mariages, en France, que de Peupliers ne faudrait-il pas ! Mais j'ai autre choſe à penſer, qu'à marier des filles. Prendrai-je ma route par Milan, que je ne comptais voir qu'au retour, ou par Alexandrie, qui abrégerait de pluſieurs milles? Mais s'il venait à pleuvoir, je m'enfoncerais dans des bourbiers où je périrais du ſupplice des lâches. Vous m'entendez, vous qui avez lu Tacite. La nuit porte conſeil.



LETTRE IX.

De Milan, le 11 Octobre.

DE Turin à Milan, il n'y a que trois journées; & j'ai vu trois Places fortes dont vous avez trouvé plus d'une fois les noms dans nos malheureuses guerres d'Italie: Civasco, Verceil & Novare, situées dans de vastes plaines. Ces plaines seraient belles à voir, si elles étaient visibles. La route est tracée entre deux haies fort épaisses, bordées de hameaux & de cassines, sans qu'on s'en doute; extrêmement couverte. Les voleurs, les assassins auraient beau jeu, un poteau me l'a dit. Ce poteau porte trois têtes dans une grille de fer avec cette inscription:

QUESTE SONO LE TESTE DI TRÈ MALFATTORI CHE ASSALIRONO I COMTI MARAZZANI IN QUESTO LOCO.

Ces monumens de scélératesse, qui se représentent plus d'une fois, noir-

cissent l'imagination. J'en ai chassé l'idée : mais pour l'ennui, il m'a suivi plus que dans les plaines de Beauce : j'ai bien regretté nos grandes routes, où les arbres qui les décorent n'offusquent point la vûe. J'ai même regretté les Alpes, où la Nature, toute rude qu'elle est, vous parle fortement. Ce qui a un peu soulagé mon ennui, c'est un grand nombre de Chapelles, où la peinture se joue ; c'est sur-tout un cimetiere qu'on trouve en sortant de Bufalora. Il est de forme circulaire, relevé par l'Architecture, j'ai cru voir un beau manége découvert. Ce serait là où les Ombres des Héros devraient faire leurs courses de chevaux, si l'Elisée de Virgile existait.

Je suis fort heureux d'avoir prévenu les pluies ; j'ai passé plus de vingt rivières ou torrens qui coulent des Alpes, & qui m'auraient arrêté tout court. Le Tésin, que les Italiens appellent *Ticino*, & que nous devrions au moins nommer *Ticin* : mais nos Géographes, aussi bien que nos Historiens, corrompent tous les noms ; le Tésin s'est présenté à moi, avec toute sa célébrité. J'admire comment les grands-hommes

aggrandiſſent tout ce qu'ils touchent. Ce Téſin, où Annibal battit les Romains, pour la premiere fois, ne vaut pas la Marne. Je laiſſe Annibal pour vous parler du Milanez & de Milan.

Le Milanez eſt très-fertile en bled, en vin, en riz. Les rizieres ſont abreuvées par une multitude de canaux qu'on a tirés du Teſin, du Pô, de l'Adda & de la Secchia. Il n'y a que trop de rizieres, comme dans le Piémont. Mais du moins dans le Piémont, le Roi de Sardaigne ne permet d'en planter qu'à la diſtance d'une demi-lieue des villages & des grands chemins. C'eſt diminuer le mal. Cette plante ne croît que dans des champs abſolument inondés, où l'eau monte avec la plante. Ces eaux ſtagnantes répandent dans les villages des maladies épidémiques, & les payſans, occupés à cette culture, meurent preſque tous hydropiques, avant leur quarantième année. Quelques Géorgiphiles Français ont propoſé la culture du riz : ſi c'eſt le riz rouge qui croît à ſec ſur les montagnes de la Chine, à la bonne heure.

Je ne m'étonne pas qu'on ſe ſoit tant battu pour s'aſſurer la poſſeſſion d'un ſi bon pays, & d'une Ville telle

que Milan. Cependant l'exemple de Charles VIII, de Louis XII, & de François I, doit nous faire ſentir que les Alpes nous défendent d'y jamais penſer.

Milan.

Milan comptait encore dans le ſiecle dernier, près de trois-cent-mille âmes, elle eſt réduite à cent-vingt-mille. On eſt étonné de ce petit nombre en voyant ſon enceinte. Ce ne ſont pas ici les belles rues, ni les beaux édifices de Turin. On y admire ſept à huit Palais, mais point de ſuite. Ce qui décore la Ville, ce ſont les Égliſes & les Couvens. Preſque pas une rue, quelque petite qu'elle ſoit, qui ne vous montre au moins une Chapelle. J'ai vu cette Métropole ſi vantée, qu'on bâtit depuis quatre ſiècles, & qui ne ſera jamais qu'un monument gothique avec des dépenſes immenſes, ſi on la finit. La cage eſt de briques. Elle doit être revétue de marbre au-dehors & au-dedans, depuis les fondations juſqu'au comble. L'ouvrage eſt à peine à moitié, & le Duc de Milan, qui laiſſa un revenu de deux-cent-mille francs pour cette bonne œuvre, prit juſtement le moyen d'en éterniſer la

conſtruction : il eſt de l'intérêt des Chanoines de la faire durer le plus qu'on pourra. Ce que j'y ai le plus admiré, ce ſont cinq à ſix-cents ſtatues du plus beau marbre, & bonnes pour la plupart. Il y a, entr'autres, un Saint Barthélemi écorché, portant ſa peau en écharpe : cela fait frémir, & pourrait ſervir de leçon dans une École d'Anatomie. On a gravé ces mots ſur le piédeſtal :

Non me Praxiteles : ſed Marcus finxit Agrati.

La Chapelle ſouterraine où repoſe le corps de Saint Charles Borromée, eſt toute revétue de lames de vermeil. La Châſſe de ſix pieds de longueur eſt encore plus riche. Les pierres précieuſes y ſont prodiguées. Ce Saint a bien mérité les honneurs qu'on lui rend. Il était Saint, & quelque choſe encore ; c'était un grand-homme. Il a fondé le grand Hopital, le Séminaire, le Collége Helvétique, le Lazaret, bâtiment immenſe hors de la Ville, pour les peſtiférés ; & dans tous ces monumens de bienfaiſance, on voit l'empreinte d'une grande âme & d'un homme de goût.

N'attendez pas que je vous promène dans toutes les Églises, je n'ai visité que les plus belles. Il y en a d'une excellente Architecture, beaucoup d'une décoration théâtrale, & la plupart sont des galeries de tableaux: mais en vérité il y a une profusion de Madones, qui va jusqu'à la satiété. Dans une Religion austère, une Vierge jeune & belle, son enfant qui lui sourit; ce sujet a séduit tous les Peintres.

J'ai vu le Temple dont Saint Ambroise refusa l'entrée à l'Empereur Théodose, à cause du massacre de Thessalonique, peine bien légère pour un Prince qui avait trempé ses mains dans le sang de ses sujets : mais il fut assez chrétien & assez grand, pour en faire une pénitence publique.

Une inscription d'Eglise m'a paru assez singulière. Nous croyons en France avec toute la Catholicité, que les prières peuvent tirer des âmes du purgatoire. Mais le livre de vie étant fermé pour nous, nous ignorons le tems. Les Italiens le fixent. Voici ce qu'on lit sur un beau cartouche de marbre à Saint-Bernardino.

ALTARE PRIVILEGIATO
IN PERPETUO,
OVE SI LIBERA
UN' ANIMA DEL PURGATORIO
AD OGNI MESSA.

Et en général dans les Églises d'Italie on voit fréquemment cette annonce:

OGGI SI CAVA UN' ANIMA DEL PURGATORIO.

Je vous ai parlé du joyeux cimetière de Bufalora, il est effacé: celui du grand Hopital de Milan, à quelques cent pas de la Ville, est un immense tétragone en portiques, autour d'un beau gazon; & au centre une Église en Croix Grecque. Ne croyez pas qu'on gâte ce gazon d'un beau verd, en y mettant les morts; on les place dans des caveaux, sous les portiques mêmes qui donnent une promenade fort riante; & à chaque entrecolonnement répondent des fenêtres qui offrent des points de vûe richement variés sur la campagne. Vous ne sauriez croire combien cela donne envie de mourir.

On va voir la Bibliothèque Ambroſienne, plus encore pour les tableaux & des plâtres d'antiques que pour les livres. Il y en a pourtant un, que l'on n'oublie jamais de montrer aux voyageurs, non tous les volumes de l'ouvrage, mais un ſeul, le reſte étant bien fermé. Ce livre eſt de *Léonard de Vinci*, rival de Michel-Ange, qui vint mourir en France dans les bras de François I: c'eſt un manuſcrit qui traite des Antiquités, des Arts & de l'Hiſtoire naturelle. On lit audeſſus du coffre qui renferme ce tréſor que Jacques I, Roi d'Angleterre, en offrit en vain trois-mille piſtoles d'Eſpagne. Quoi qu'il en ſoit, ce tréſor eſt bien enfoui, puiſqu'il n'exiſte pas pour le public.

On a pris une bonne précaution pour conſerver toutes les raretés qui ſont dans la Bibliothèque. Il y a une excommunication *ipſo facto*, lancée & affichée contre quiconque oſerait diſtraire quelque choſe, & on a grand ſoin de vous la faire lire. Je dis au Bibliothécaire de prendre garde à des Anglais qui voyaient avec moi.

A propos de livres, il faut ſe récon-

cilier avec l'Inquiſition. Un livre qui ſerait prohibé dans des pays où elle eſt en horreur, entrerait dans Milan, & s'y vendrait publiquement avec la permiſſion de l'Inquiſiteur, dont le public qui aime à lire, ſe loue beaucoup.

A meſure que j'avance, les Théâtres s'aggrandiſſent. Celui de Milan eſt plus grand que celui de Turin: mais la forme de la ſalle en quarré long, eſt peu favorable aux ſpectateurs. Les loges appartiennent en propre à tel, ou tel. Chacun éclaire la ſienne, la tapiſſe à ſon gré, y met des glaces, en fait un cabinet d'aſſemblée: mais en l'abſence du propriétaire, elle reſte fermée du côté des ſpectateurs. Cela eſt-il mieux que de voir l'intérieur d'une loge vuide? C'eſt un problême que je vous donne à réſoudre.

J'ai entendu la célèbre *Paganina* que Londres & Berlin ont admirée. On a bien crié des *fuora*. Ces fréquens *bis* pour des Ariettes aſſez longues, allongent beaucoup les ſpectacles. Les Italiens animent les Acteurs, plus vivement que nous ne le faiſons. Ils ne ſe contentent pas de battre des mains. Ils crient en nommant, *brava Paganina*,

bravo Grazioli, che viva *Cespi.* Les Auteurs partagent les acclamations. Parmi les ſpectateurs on voit autant d'Eccléſiaſtiques que de Laïques. L'Italie n'y apperçoit aucun ſujet de ſcandale.

La Citadelle de Milan a grand beſoin de réparations, & au dire des connaiſſeurs, elle tiendrait long-tems. Le Maréchal de Villars la prit à bon marché dans la guerre de 1733, d'autant plus qu'elle n'était pas défendue. On lit ſur la porte :

PHILIPPUS II, CATHOLICUS, MAXIMUS, DEFENSOR FIDEI, POTENS, JUSTUS ET CLEMENS.

Que dites-vous, Aſpaſie, du *juſtus* & *clemens*? vous vous rappellez la banqueroute qu'il fit à ſes ſujets, ſon invaſion dans le Portugal, l'effroyable ligue qu'il ſuſcita en France, tout le ſang qu'il fit couler dans les Pays-Bas, la mort de ſon fils & de ſa femme ; *juſte* & *clément*! Rome aſſervie éleva plus d'une fois des ſtatues aux tyrans. Mais elle abbatit les ſtatues, dès qu'ils ne furent plus. On doit ce reſpect à la vérité & à la poſtérité.

Je finis par une ſingularité. Les grandes Villes ſe ſont formées ordinairement ſur de grands fleuves. Milan, au milieu d'une plaine, n'a ni fleuve, ni rivière qui puiſſe ſervir à la nourrir, & à ſon commerce. Ce n'eſt que bien tard qu'on s'eſt aviſé de tirer deux canaux navigables, l'un de l'Adda, l'autre du Téſin, qui la lient à ces deux rivières. Celui de l'Adda a été imaginé & exécuté par Léonard de Vinci.

Dans votre première lettre que j'ai reçue à Lyon, vous me plaignez de voyager ſeul. Vous croyez voir l'ennui voltiger autour de moi; je le craignais comme vous: mais l'expérience m'a tellement déſabuſé, que je refuſerais des compagnons de voyage, s'il s'en préſentait. Je me mets en chemin à l'heure que je veux. Je m'arrête quand il me plaît. Y a-t-il quelque objet de curioſité à droite ou à gauche de ma route: je compte pour des gains les détours, je me fais un cabinet de ma voiture. J'y ſuis environné des livres néceſſaires à un voyage utile. J'ai toujours le crayon à la main, pour tenir compte de tout ce qui me frappe. Arrivé dans une Ville, j'y reſte

tant que l'inſtruction & le plaiſir durent. Je n'ai ni volonté contraire à combattre, ni complaiſance forcée à exercer, ni humeur à ménager. Je ſuis libre comme l'air. Mais ſi on tombait malade, dites-vous, des compagnons de voyage ne feraient-ils pas d'une grande reſſource? En ce cas, je n'en voudrais qu'un, mais bien choiſi. Raſſurez-vous ſur ma ſanté, elle ne fut jamais plus ferme. La vie ſédentaire du cabinet uſe plus l'homme que le mouvement. Portez-vous auſſi bien que moi.



LETTRE X.

De Plaisance, le 14 Octobre, 1763.

A dix milles de Milan, je me suis trouvé sur le champ de bataille où François I défit les Suisses, & donna la loi à l'Italie. Puisqu'il est décidé chez les Souverains que le genre humain doit s'entr'égorger pour eux, c'est un plaisir touchant pour un voyageur, de voir briller la gloire de sa Nation sur une terre ennemie. C'est ce que j'ai éprouvé à Marignan. De-là aux limites du Milanèz, il n'y a pas loin, & ôn n'y arrive que trop tôt pour y essuyer des avanies fiscales.

J'ai laissé la *Trébie* à ma droite, petite rivière près de laquelle Annibal battit le Consul Sempronius & les Romains pour la seconde fois. Mettons-nous en leur place. Que devaient-ils penser d'un jeune barbare qui venait de si loin, qui franchissait les Pyrénées & les Alpes, pour donner des leçons si terribles à de vieux Capitaines?

J'ai retrouvé le Pô à Plaisance, *flu-*

viorum rex Eridanus. Ce n'eſt qu'un roitelet à Turin, où je l'ai ſalué familièrement. Mais ici il impoſe par ſa Majeſté. *Plaiſance* ; ſi ce nom lui vient de l'agrément de ſa ſituation, on a eu raiſon. Les étymologies de noms de Villes, ne ſe ſont conſervées que chez les Peuples éclairés. Le nom de la plupart des Villes Grecques marque quelque qualité phyſique, ou morale, ou quelqu'évènement. On compte à peine vingt-mille âmes à Plaiſance. Son étendue montre aſſez qu'elle a beaucoup perdu. Je trouve preſque par-tout des traces de dépopulation. Je prophétiſe, ſans être Saint Bernard, que le monde va finir. Donnez-moi vos biens, & partez pour Jéruſalem.

Plaiſance.

En m'avançant vers Rome, je commence à rencontrer des pélerins : en voilà un beau couple mâle & femelle, de bonne mine, un air d'éducation qui ſent ſon bien, un uniforme moitié pénitent, moitié galant. Sont-ils mari & femme? on ne peut me le dire : mais qu'importe ? c'eſt la dévotion qui les aura aſſociés. Il eſt deux façons d'aller aux pieds des Saints Apôtres, ou de ſon propre mouvement, ou par ordre

ordre d'un Confesseur, pour racheter ses péchés. Ces pélerinages se font à pied. Il y a encore loin d'ici à la Cité Sainte. Les pluies peuvent gâter les chemins. Je ne sais ce que peut avoir fait cette jeune & jolie femme, pour une pénitence si laborieuse.

J'aime à me promener sur le rempart de cette Ville. C'est un Cours délicieux planté de beaux arbres, qui en forme l'enceinte. L'intérieur plaît aussi par l'alignement & la largeur des rues, par l'architecture des édifices publics & par la beauté des places. La principale est décorée de deux statues équestres.

Le goût, l'expression, le mouvement, le feu ont animé le bronze. L'une représente le fameux Alexandre *Farnèse*. On lit sur la bâse son expédition en France, pour le service de la ligue. Il était assez grand Capitaine pour réussir : mais il avait en tête Henri IV. L'autre statue est celle de Ranucio, son fils.

De cette Place j'ai tourné mes pas vers les Rochettini, connus sous le nom de Chanoines de Saint-Jean-de-Latran. C'est ici qu'ils ont leur princi-

pale Maison. Je ne me doutais pas que leur Ordre remontât jusqu'aux Apôtres. La généalogie en est tracée dans la Sacristie, & on lit au bas : *Apostoli erant primi canonici regulares Lateranenses sub Abbate Christo.*

Dans une autre partie de la Ville, un vaste édifice a fixé mes regards ; c'est un Collége que le célèbre *Albéroni* a fondé pour sa patrie, fils d'un jardinier, clerc-sonneur à la Cathédrale de Plaisance, attaché par un hazard à Monsieur de Vendôme, qui commandait en Italie, employé dans la suite à négocier le mariage de la Princesse de Parme avec le Roi d'Espagne. Devenu enfin Cardinal & premier Ministre, il donna, comme Richelieu, des secousses à l'Europe, & se rendit assez redoutable pour inquiéter la France & l'Angleterre, qui ne voulurent signer la paix avec l'Espagne, qu'à condition du renvoi d'Albéroni. Il vint finir ses jours à Plaisance.

Avez-vous du respect pour les anciennes Villes ? prosternez-vous devant celle-ci, fondée par les anciens Gaulois nos ayeux : elle était colonie Romaine au tems qu'Amilcar, amenant du secours à son frère Annibal, la prit &

la brûla. Sortie de ses cendres, elle a passé de siecle en siecle sous différentes dominations, jusqu'à ce qu'elle tomba dans le Patrimoine de Saint-Pierre : mais le Pape Paul III crut pouvoir l'en tirer, pour en faire présent à Pierre-Louis Farnèse, son fils, en y joignant la Ville de Parme, Souveraineté qui a fait l'ambition de plus d'un Potentat. Avouez que le Saint-Pere était un bon Pere. Il s'en repentit amèrement, lorsqu'il s'apperçut qu'il avait donné un tyran à ce nouvel État, & qu'on lui annonça le jour de la vengeance.

Ce n'est pas à Plaisance que les amateurs de la Peinture trouvent l'abondance qui étonne ailleurs. On admire dans la Cathédrale la coupole à fresque du Guercino (du Guerchin); mais on regrette un tableau de Raphaël du premier mérite; il pourrissait dans un dortoir de Moines qui étaient fort endettés, sans penser à la ressource qu'ils pouvaient trouver dans ce chef-d'œuvre. Le Cardinal Valentin Gonzaga, leur protecteur, en procura la vente qui fut faite au Roi de Pologne, Auguste II, pour la somme de soixante-

ſix-mille livres. C'eſt une Vierge tenant l'enfant Jéſus, une Sainte & un Pape à genoux. On en conſerve une aſſez belle copie dans l'Egliſe de Saint-Sixte.

A-propos de peinture, êtes-vous toujours de mauvaiſe humeur contre notre ſallon? Il s'ouvrait, lorſque je vous ai quittée. L'affluence des portraits vous donne la migraine. Vous n'y voudriez que de l'hiſtoire. Vous êtes d'un goût trop ſévère. Paſſez-lui les portraits des perſonnages qui peuvent intéreſſer le public par de grandes vertus, ou de grands talens. Si les vertus qui ne font point de bruit, avaient droit au ſallon, votre portrait, bonne Aſpaſie, devrait y figurer.



LETTRE XI.

De Parme, le 19 Octobre 1763.

EN allant de Plaisance à Parme, on passe la rivière du Taro; c'est sur ses bords, sous Fornovo, que Charles VIII, Roi de France, remporta la victoire mémorable qui le tira, lui & son armée, des mains des Italiens. Le Taro descend de l'Apennin, roulant des pierres & des quartiers de rochers, dont il couvre une vaste plaine, en divaguant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Des peuples industrieux & laborieux, tels que les Hollandais, l'auraient bientôt réduit dans un lit certain.

Il faut que la Maison Farnèse, qui s'est illustrée dans la guerre, se soit d'ailleurs peu souciée de faire la fortune de ses sujets. Si j'écrivais à cette jolie femme qui vous ennuie quelquefois, parce qu'elle ne sait qu'être jolie, je supprimerais une partie de ce que je vais

vous dire : mais vous avez voulu penſer & plaire. Écoutez donc.

Parme. Lorſque l'Infant Dom Philippe eſt venu règner à Parme, ſi on avait beſoin d'une aſſiète, d'une paire de gants, de bas, d'étoffe de ſoie, ou d'une aune de toile; ſi le payſan voulait ſe donner un habit, il fallait tout tirer de l'étranger, ſans lui rien vendre.

C'était un mal, ſur-tout pour un petit État, où il n'y a guères d'argent. Des fabriques s'élèvent de toute part. Ici on paſſe les peaux à l'huile, pour les employer à tous les beſoins. Là, on imite les toiles de Dantzic, de Siléſie & de Moravie, après avoir perfectionné la culture du chanvre. La laine a trouvé des mains pour en faire de gros draps à l'uſage du peuple; commerce plus utile que celui des choſes de luxe, qu'on n'a pourtant pas négligées. J'ai vu de la fayence qui peut diſputer avec celle de Straſbourg. Un bâtiment s'achève, où l'on formera des cryſtaux à l'imitation de ceux de Bohême. Les toiles peintes commencent à ſe naturaliſer dans le pays. Bologne a eu beau défendre à ſes ouvriers, ſous les peines les plus

févères, de porter ailleurs sa fabrique de gaze, on a eu le secret d'attirer l'ouvrier & l'ouvrage. Vous imaginez bien qu'on n'aura pas oublié la soie. Les plantations de mûriers sont au moins triplées. Des Experts enseignent aux Paysans à les mieux cultiver. La filature à la Piémontaise est établie. Les étoffes, damas, taffetas, velours, se perfectionnent de jour en jour.

On s'occupe, en même tems, des embellissemens de la Ville. Déja un jardin public, & un cours, offrent des promenades riantes. On a construit un casin, dont l'objet est d'assembler la Noblesse, ainsi que les étrangers, qui sentiraient le poids du tems, lorsqu'il n'y a pas de spectacles.

Les lettres & les beaux Arts ne sont pas oubliés. Ce savant Théatin que vous avez pu voir à Paris, appellé par le Souverain, forme une bibliothèque publique, qui, avec le tems, fera naître le savoir & le goût. Une Académie de peinture, de sculpture & d'Architecture, distribue des prix pour développer les talens. Ces trois Arts concourent aussi à embellir la Ville.

Je me ſuis un peu étendu ſur ces différens objets, parce que j'aime à voir l'homme ſe remuer, s'agiter dans le néant, pour créer. Il était difficile que l'Infant, avec tant & de ſi bons projets, jetât les yeux ſur un miniſtre plus habile & plus actif. Réjouiſſez-vous avec moi, c'eſt un Français, *M. du Tillot*, (*a*) qui regarde de tout côté avec les yeux de l'intelligence & de l'économie, pour ne rien laiſſer à faire. Il va ſoutenir la reſpectable vieilleſſe de ce grand théâtre, qui fait encore tant de bruit dans l'Europe, quoique ſa grandeur trop vaſte, pour les ſpectacles ordinaires, l'ait fait abandonner. Quand il ſera reſtauré, on s'en ſervira dans les grands évènemens. On a bien raiſon de le vanter, comme le plus grand & le plus beau monument

---

(a) Connu depuis ſous le nom du Marquis de Félino, Marquiſat dont il n'avait pas beſoin, pour avoir de la conſidération. Il eſt mort à Paris en 1774, bien digne d'un rang diſtingué dans l'hiſtoire des Miniſtres.

en ce genre. La ſalle eſt un demi-ovale diſtribué en quatorze rangs de gradins à l'antique, au-deſſus deſquels ſont aſſiſes les loges. Je dirai, un jour, à M. Cochin, qu'il était diſtrait, lorſqu'il n'a vu qu'un rang de loges. Il y en a deux bien comptés, qui forment deux galeries, ornées de colonnes, & couronnées d'une corniche. Le paradis eſt au-deſſus. Cette diſtribution en gradins gagne beaucoup de places ; & les ſpectateurs ſe ſervent plus avantageuſement de ſpectacle les uns aux autres. Quinze-mille ſpectateurs peuvent s'y aſſeoir, voir & entendre. J'ai fait déclamer une ſcène de Racine, en me portant dans les différens points les plus éloignés. Je n'ai rien perdu ; & le déclamateur ne forçait point de voix : effet admirable de l'architecture. Ce monument eſt de Jean-Baptiſte *Aléati*, ſous le pontificat de Clément VII.

On voit à côté un petit théâtre de très-bon goût, conſtruit par le Cavalier Bernin, cet homme célébre qui fut appellé à Paris pour la colonade du Louvre ; & qui fut aſſez courageux pour avouer qu'il ne pouvait pas ſurpaſſer le plan du Médecin Perrault.

De toutes les Villes que j'ai vues en-deçà des Alpes, Parme eſt preſque la ſeule où le nombre des habitans ſe ſoit accrû ſenſiblement. On compte pluſieurs mille âmes d'augmentation, depuis que l'Infant a appelé le commerce qui vivifie l'agriculture. Ici l'on regarde la vie des hommes, comme très-précieuſe. Il eſt rare que l'on condamne un malfaiteur à mort. J'ai vu des galères de terre. Ces forçats chaſſés de la ſociété, enchaînés deux à deux, & ne s'y montrant plus que pour ſervir d'exemple, ſervent encore l'État dans des travaux publics.

Vous me gronderiez, ſi je ne vous citais pas quelque tableau de diſtinction dans la patrie du *Corrégio*, qu'il nous plaît de nommer Corrège, ſelon notre bonne coutume, de défigurer tous les noms propres. On voyait ci-devant dans une Égliſe de Religieuſes, ſa *Sainte Famille*, avec laquelle il a groupé une Magdelene, baiſant les pieds de l'Enfant Jéſus, & un Saint-Jérôme. L'Enfant Jéſus joue avec les cheveux de la Magdelene, dont le ſourire contraſte merveilleuſement avec l'auſtérité du Saint. Que fait là Saint Jérôme,

me direz-vous, qui n'était nullement contemporain? Eh! ne ſavez-vous pas que les Peintres & les Poëtes ſe donnent de grandes licences? Le Roi de Pologne avait marchandé ce tableau, qu'il voulait payer en Roi. L'Infant, pour le conſerver à la Ville, l'a fait tranſporter dans une galerie de ſon Palais, abandonnée aux Arts.

La Vierge *alla ſcudella* réunit tous les ſuffrages des connaiſſeurs chez les *Rochettini*: mais on ne ſe laſſe point d'admirer la fameuſe coupole de la Cathédrale, ouvrage immortel, qui lui coûta la vie. Les Chanoines n'eûrent pas aſſez de goût pour ſentir tout le mérite de ce chef-d'œuvre. Ils rabbatirent du prix convenu, quoique modique. Ils payerent en monnoye de cuivre, que le malheureux Corregio porta ſur ſon dos à quelques lieues de Parme, où était ſon attelier. La fatigue, & encore plus le dépit, lui occaſionnèrent une maladie dont il mourut quelques jours après.

M. Cochin a oublié de voir aux Capucins un excellent morceau d'Annibal Caraccio (*Carache*): c'eſt un Chriſt en croix.

Pour finir joyeusement cette lettre, je vais vous parler tombeaux. Je viens de considérer, à la Cathédrale, ceux d'Augustin *Carracio* & de *Spada*, deux Peintres de réputation. Celui de *Pétrarque* se fait encore plus remarquer. Le Poëte Lauréat y est couronné de lauriers. Chanoine de cette Église, s'il n'avait été que cela, on l'eût oublié le lendemain de ses obséques. Vous avez lu ses poésies, qui triomphent du tems, ses soupirs brûlans pour la belle Laure, ce qui est un peu contre le *Costume* des Chanoines. Sa mémoire n'en est pas moins honorée. Dès ce tems-là les Italiens pardonnaient les faiblesses du cœur, & les erreurs de l'esprit, aux grands talens. C'est ici, c'est en Angleterre qu'ils devraient choisir leur sépulture, & peut-être bientôt en France, puisqu'on y projette un tombeau pour le tragique Crébillon.

Je quitterais cette Cour avec bien du regret, si je ne devais pas y revenir. Deux Philosophes occupés à former un jeune Prince qui promet beaucoup, m'y ont comblé d'attentions. Un Ministre qui fait aussi bien les honneurs, que les affaires de son maître,

me laiſſe un ſouvenir qui m'eſt cher. Je reviendrai avec d'autant plus de plaiſir, que le Souverain lui-même a daigné me le faire promettre. Je n'ai eu que le moment de lui être préſenté. Il partait pour une maiſon de chaſſe, où il devait reſter pluſieurs ſemaines. Il a voulu me dédommager, en exigeant mes hommages une ſeconde fois.

Je reprendrai demain la *Via Æmilia*, ſur laquelle j'ai l'honneur de marcher depuis Plaiſance. Je ne ſais comment elle était du tems d'*Æmilius*; car il n'en reſte plus de veſtiges. Mais, avec ſon air moderne, je la trouve fort bonne. D'ailleurs, je ne ſuis plus étouffé, offuſqué entre deux hayes. La campagne s'ouvre; les objets paraiſſent dans le lointain; tout s'éclaircit.



LETTRE XII.

De Bologne, le 27 Octobre 1763.

J'AI appérçu, à quelques milles de Reggio Canoſſa, le château où ſe ſauva Grégoire VII, pourſuivi par l'Empereur Éric VI, & où mourut ſa fameuſe pénitente, la Comteſſe *Malthide.* Je crois, Aſpaſie, que, ſi vous abandonniez votre conſcience à un Pape, vous voudriez qu'il reſſemblât à Léon X ou à Benoît XIV.

Reggio. Reggio eſt une jolie petite Ville de dix-huit-mille âmes, régulièrement fortifiée, dans l'État de Modène. Le *Guerchin* s'eſt ſignalé à la *Madona della giara* dans un grand tableau d'autel. C'eſt un Chriſt en croix, au pied duquel eſt la Vierge, accablée de douleur, & ſoutenue par deux Saintes Femmes. Le Peintre y a mis toute ſa force.

Une chapelle de la même Égliſe expoſe un autre tableau, qui, ſans être de la même force, eſt très-piquant.

C'eſt une Madone ſur des nuages, qui a remis l'Enfant Jéſus à un Moine pour le careſſer. Mais, comme le Moine le garde trop long-temps, la Madone en montre de l'impatience & preſque de l'humeur.

Modène avait bien d'autres richeſſes en tableaux : mais tout, ou preſque tout à été vendu à l'étranger. C'eſt comme une annonce de la fin prochaine de la maiſon d'Eſt. Le Duc règnant, comme vous le ſavez, gouverne Milan. Le Prince héréditaire, ſon fils, n'a qu'une fille, qui portera la Souveraineté dans la maiſon d'Autriche, maiſon qui s'eſt aggrandie par les mariages, autant que par les conquêtes. *Tu, felix Auſtria, nube.*

Le territoire de Modène, ainſi que celui de Reggio, arroſé par le Pô, le Panaro, la Secchia, eſt une plaine fertile, toute plantée en quinconce. De grands ormes qui ſe marient avec de groſſes guirlandes de vignes, en bordent les chemins. C'eſt du haut de ces trétaux bachiques, que les vendangeurs ſont en poſſeſſion de vomir aux paſſans les injures & les ordures des lieux de débauche. Toute l'Italie

vante beaucoup les ſtances de *Luigi Tranſillo*, intitulées, *Il Vindemiatore*. Le Poëte y a raſſemblé (quel abus du talent!) toutes ces obſcénités, qui ne ſont que dégoûtantes dans la bouche des vendangeurs. Nos vendangeurs en France ne reſſemblent pas à ces rieurs impudens : mais auſſi ne deviennent-ils point trop ſérieux & trop triſtes, auſſi bien que le moiſſonneur en liant ſes gerbes? C'eſt au Gouvernement à peſer cette réflexion.

Modène. Je ne croyais pas Modène auſſi beau que je l'ai trouvé. Des fortifications bien conſervées, des rues larges preſque alignées, décorées de portiques & de belles maiſons : en tout, un air de propreté & d'agrément.

Le Palais du Duc eſt noble & grand. Architecture Grecque, l'eſcalier magnifique, les appartemens meublés avec goût. On y voit encore le célèbre Saint-Roch d'Annibal Caraccio; mais on n'y voit plus qu'une copie de la fameuſe nuit du Corrégio. La Bibliothèque eſt encore telle qu'elle était, belle pour le vaiſſeau, riche en livres.

Cette Ville, qui joua un ſi grand rôle dans les troubles du Triumvirat,

& qui vit périr les reſtes de la liberté Romaine, a donné naiſſance à pluſieurs perſonnages diſtingués dans les Sciences, les Lettres & les Arts : Sigonius, le Cardinal Sadolet, Muratori, Caſtelvétro, qui s'écria, lorſque ſa maiſon brûlait : *ſauvez ma poëtique* ; & le *Taſſoni*, qui s'eſt immortaliſé par un Poëme burleſque, dont le ſujet fut un ſceau de puits, qui alluma une longue guerre entre Modène & Bologne, vers le milieu du dixième ſiècle. Modène vainquit. On voit ce fameux trophée ſuſpendu dans la Cathédrale au bas du clocher. Le Poëme a pour titre, *La Secchia rapita.*

Après Modène, j'ai paſſé le Panaro, qui ſépare le Modènois du Bolonois, terre papale. Dès l'entrée, le Pape s'y montre avec des baſtions, du canon, des ſoldats, & des ouvrages avancés juſqu'au bord de la route : c'eſt le fort *Urbain*. Des ennemis de la papauté diront que les premiers Papes n'avaient que la patience évangélique pour toute défenſe. Mais enfin, puiſque ceux qui ont la force, ſont aſſez ſouvent ſi hauts, ſi durs, ſi inſolens pour les faibles, quiconque peut ſe mettre en état de

défenſes, a-t-il tort? Et s'il était vrai que le Gouvernement eccléſiaſtique eſt un des plus doux, l'Humanité aurait-elle à ſe plaindre?

Vous voyez, Madame que ma route de Parme à Bologne a été aſſez amuſée. Ne me parlez plus de l'ennui qu'on doit éprouver en voyageant ſeul; je ne le connais pas; ſur-tout dans un pays où le phyſique eſt ſi agréable, & où chaque Ville éveille le goût par quelques productions des Sciences & des Arts.

Bologne. Bologne, qui exiſtait déja au tems des Tarquins, après avoir triomphé de tant de ſiècles, penſa périr par les guerres civiles, ſous le pontificat de Jules II, à qui elle ſe ſoumit, pour ſe conſerver. Mais ſon Sénat reſpectable par ſon antiquité, ſes mœurs, & ſes lumières, ne laiſſait au Saint-Siège que l'ombre de la Souveraineté. Sixte V, qui aimait le pouvoir arbitraire, réſolut d'affaiblir ce Sénat. Il en vint à bout, en rendant les places héréditaires. On n'a plus beſoin, ni de vertus, ni de courage, ni d'inſtruction, pour être Sénateur, & aujourd'hui un

Légat *à latere*, taille, tranche, intimide le Sénat, ſi l'occaſion le demande. Cependant la Ville ſe dit libre, parce qu'elle a un Auditeur & un Ambaſſadeur ordinaire à Rome. Ce fut dans cette Ville que Léon X & François I ſe partagèrent la diſpoſition des richeſſes de l'Egliſe, par le fameux concordat. Peu d'années après, Clément VII y couronna Charles-Quint.

Je ſuis charmé de me trouver dans la patrie de Benoît XIV. L'hiſtoire des Papes nous en montre qui ont déshonoré l'Egliſe par leurs mœurs; d'autres qui l'ont déchirée par leur ambition; d'autres encore qui l'ont effrayée par leur ſévérité. Les ſiècles béniront la mémoire de Benoît XIV. Bologne l'a vu longtems ſur ſon Siège Archiépiſcopal; & les monumens de bienfaiſance qu'il y a laiſſés, parleront à la poſtérité.

Ce n'eſt pas par la beauté que cette Ville intéreſſe. Les rues ſont, pour la plupart, fort étroites, & ſans alignement; les portiques dont elles ſont flanquées, loin de les embellir, les étranglent. Les places ſont peu de choſe. Mais on s'arrête devant une

fontaine, où un Neptune de bronze paraît commander aux eaux. Il a bien la majeſté d'un Dieu. Vous dirai-je qu'en même tems il eſt prodigieuſement homme? Vous vous couvririez de votre éventail; ce que ne font pas les Dames Bolonaiſes. Quatre Tritons ſur le piédeſtal tiennent des conques qui forment autant de jets-d'eau. Plus bas quatre Nayades, aſſiſes ſur des Dauphins, jettent l'eau par les mammelles, qu'elles preſſent de leurs mains. Elles ſont belles, & dans des attitudes plus que gracieuſes. Ce monument eſt de Jean de Bologne, excellent Sculpteur.

Une Tour ſingulière, ſur une autre place, ferait peur aux paſſans qui ne feraient pas prévenus : elle penche de neuf pieds. La fameuſe Méridienne, entrepriſe & finie en 1655 par l'immortel *Caſſini*, eſt bien au-deſſus de cette ſingularité. Ce merveilleux Gnomon, le plus grand, & par conſéquent le plus avantageux que l'Aſtronomie eût jamais eu, eſt tracé dans l'Egliſe de Saint-Petrone, ſur une longueur de 122 pieds.

De tous les Théâtres que j'ai vus juſqu'ici, ſi l'on en excepte le grand

Théâtre de Parme, qui n'a pas ſon pareil, c'eſt celui de Bologne qui gagne le prix. La ſalle eſt en demi-cercle; pluſieurs rangs de gradins, & au-deſſus trois rangs de loges ſaillantes, avec une architecture variée; l'avant-ſcène noblement décorée; un eſcalier commode; des corridors larges & bien éclairés; des débouchés en grand nombre; de la propreté, de la commodité par tout. Pariſiens, qui, avec tant de fureur pour le plaiſir, & des richeſſes immenſes, voulez des Théâtres, venez apprendre de l'Architecte *Bibiéna* comment il faut les conſtruire.

C'eſt Bologne qui a inventé la fabrique des gazes, portée enſuite dans le Piémont par deux Bolonais, dont on voit encore les effigies, attachées à une potence, ſur la façade de l'Hôtel de Ville.

Je ſors d'un labyrinthe de ſciences: Phyſique expérimentale, Géométrie, Aſtronomie, Méchanique, Chymie, Anatomie, Hiſtoire Naturelle, les Arts encore, Architecture, Peinture, Sculpture; chaque faculté a ſon ſiège dans un vaſte édifice, avec tous les inſtrumens qui lui ſon propres, & un

Profeſſeur de réputation. C'eſt ce qu'on appelle *l'Inſtitut* de Bologne. On croiroit voir l'Atlantide du Chancelier Bacon exécutée. Le Fondateur de cet établiſſement digne d'un Roi, fut le célèbre Comte de *Marſigli*, également propre aux Académies & à la guerre, qui fut cependant flétri pour avoir rendu Briſac aux Français, place qui ne pouvait plus ſe défendre, comme on le reconnut après le jugement; mais il eut le malheur de la rendre dans un de ces moments où les Souverains, pour venger leur gloire, veulent abſolument un exemple. La France le juſtifia; & toutes les Académies célèbres voulurent s'honorer de ſon nom.

En fait de peinture, vous ſavez quelle réputation a eu l'Ecole de Bologne. Elle fut ouverte par les *Caraches*. Le Guide, le Dominiquin, & l'Albane, en ſont ſortis. Chaque Egliſe, chaque Palais offrent des tréſors en ce genre. Les Madones même qui ſont ſemées çà & là ſur les portiques qui bordent les rues, ſont, en grande partie, des meilleurs maîtres.

Le *Guerchin* s'est surpassé à Saint-Michel *in bosco*, Monastere Olivétan, où une Noblesse fort nombreuse passe sa vie à psalmodier sous le froc. Il est placé hors de la Ville sur une montagne. On y va à couvert sous une chaîne de fort beaux portiques, qui a trois milles de longueur. Si ce grand travail eût été nécessaire pour amener des eaux salubres à la Ville, la dépense eût peut-être effrayé. Ce que le bien public n'aurait pas fait, la dévotion l'a fait. Tous les murs du cloître ont été peints par le Guercino ou ses pareils. Mais, qu'est-il arrivé ? Les Espagnols & les Français, dans la guerre de 1733, entrerent dans Bologne comme amis. Ces amis se sont amusés à dégrader, à détruire cet amas de chef-d'œuvres. L'Abbé m'en parlait avec amertume. Dans ces sortes de barbarie qui rendent les Nations odieuses, sans aucun profit, ce n'est pas l'ignorant soldat qu'il faut punir, c'est l'Officier qui laisse faire : c'est le Général plus que tout autre, puisqu'il est le premier ressort de la discipline. Je ne saurais quitter les Olivétans, sans vous parler du mor-

ceau le plus ancien, peut-être, & le plus respectable qui existe : c'est le portrait de la Vierge par Saint Luc. On n'en voit que la tête : mais c'en est assez pour juger que le Saint s'entendait mieux en évangile qu'en peinture.

Si vous viviez à Bologne, vous vous corrigeriez de cette modestie qui vous fait cacher votre savoir. Mais, est-ce effectivement modestie ? N'est-ce pas plutôt la crainte du ridicule au milieu d'une Ville où l'on en jette tant sur de bonnes choses? J'ai vu la Signora Laura *Bassi*, qui sait la langue d'Homère, qui parle Latin comme Cicéron, qui argumente à toutes les thèses d'éclat, qui donne tous les ans un cours de Physique expérimentale à l'Institut; & qui, avec tout cela, a fait quatre enfans, dont elle n'a pas négligé l'éducation. Que dites-vous de cette *Mascula Sapho* ? Son mari serait peut-être humilié d'avoir une femme si savante, s'il ne l'était pas lui-même.

Vous êtes trop jeune pour avoir entendu le Chevalier *Broschi*, lorsqu'il enchanta Versailles & Paris, sous le nom de *Farinello*. Sur la foi de la

renommée, j'avais toujours regretté cette bonne fortune. Bologne, où il s'eſt retiré, a fini mes regrets. Je l'ai entendu : mes oreilles en ſont encore pleines. Vous ſavez le rôle qu'il a joué en Eſpagne, où il donnait de la jalouſie aux Grands & aux Miniſtres. S'il ne vit plus dans les honneurs, il a gagné de la tranquillité, & il eſt très-bon à connaître.

La ſituation de cette Ville eſt très-heureuſe : on la nomme *Bologna la graſſa*, à cauſe de la bonté de ſon terroir. Elle n'eſt pourtant pas riche. Le peu d'argent qui lui vient, par un commerce peu étendu, s'en va à Rome. Les habitans ſe plaignent d'une loterie qui ruine le peuple : c'eſt celle qu'on a introduite dans Paris depuis peu d'années. Si cette loterie ſe jouait à Bologne, le mal ne ſerait pas ſi grand : mais c'eſt à Rome que Bologne joue. Le Roi de Sardaigne, Victor Amédée, en avait interdit l'entrée dans ſes Etats : mais apprenant que des Gènois y diſtribuaient des billets ſous le manteau, il attacha la peine de mort à cette contravention.

Lorſqu'une Ville réunit l'agrément du ſite à la bonté du terroir, c'eſt un avantage de plus. L'Apennin, couronné de maiſons de campagne, qu'on appelle *vignes*, fait ſpectacle. Il faut paſſer cette chaîne de montagnes, pour gagner Florence ; j'en eſſaierai demain.



LETTRE XIII.

De Florence, le 7 Novembre 1763.

A une petite diſtance de Bologne, j'ai apperçu une grande inondation qui gâte vingt-cinq milles de pays. C'eſt l'effet permanent d'un torrent, le Rhéno, qui s'y perd, & qu'il faudrait porter dans le Pô : mais Ferrare s'y oppoſe à cauſe du dommage qu'elle en ſouffrirait. Elle ſe croirait menacée d'être emportée.

Les Apennins n'offrent ni les mêmes horreurs, ni les mêmes beautés que les Alpes. Ce ne ſont pas des rochers arides, affreux, couverts de neige & de glacières éternelles : mais je n'y ai trouvé ni les caſcades prodigieuſes, ni les points de vûe ſi variés des Alpes. Imaginez des montagnes couvertes de bois qui enſeveliſſent les voyageurs : montagnes entaſſées les unes ſur les autres, qui donnent ſans ceſſe l'eſpoir d'avoir vaincu la difficulté, & le regret de s'être trompé. L'Auteur qui a dé-

crit la marche d'Annibal les connaiſſait bien.

Quóque magis ſubière jugo, atque evadere niſi
Erêxere gradum, creſcit labor; ardua ſuprà
Seſe aperit feſſis, & naſcitur altera moles.

Annibal! quel homme! les Alpes ne l'avaient pas arrêté: il ſe jouait des Apennins. Et quel chemin y avait-il alors? Il n'y a pas dix ans qu'une route pratiquable eſt faite. Les reſtes de l'ancienne, qui ſans doute fut tracée long-tems après Annibal, ſont effrayans. Voulez-vous une deſcription plus détaillée, liſez-la dans Lucain. Faut-il vous épargner la peine de la chercher?

Umbroſis mediam quà collibus Apenninus
Erigit Italiam; nullo quà vertice tellus
Altiùs intumuit, propiùſque acceſſit Olympo,
Mons inter geminas medius ſe porrigit undas
Inferni ſuperique maris, collesque coercent
Hinc Tyrrhena vado frangentes æquora Piſæ;
Illinc Dalmaticis obnoxia fluctibus Ancon.
Fontibus hic vaſtis immenſos concipit amnes,
Fluminaque in gemini ſpargit divortia ponti.

Ces Apennins partagent effectivement l'Italie dans sa longueur en deux parties à-peu-près égales, versant de leurs flancs des fleuves, dont les uns vont se rendre dans la mer Adriatique, les autres dans celle de Toscane, ou Tyrrhénienne. Voilà ce qui fait de l'Italie, sous un climat heureux, un des plus beaux & des meilleurs pays du monde.

Vers le village de Pietramala, à un quart de lieue hors de la route, on voit un phénomène constant. C'est une flâme pure sans odeur, qui s'élève continuellement au milieu d'un chemin fort dur & pierreux, sans qu'il y paraisse aucune ouverture.

On est fort aise, après la traversée assez ennuyeuse de l'Apennin, de trouver, en approchant de Florence, le contraste d'un paysage délicieux. On voit errer çà & là de jeunes villageoises, bien lestes, couvertes de petits chapeaux de paille, ornés de fleurs; colliers, bracelets; enfin mises dans le goût de nos paysannes d'Opéra. Ce spectacle réjouit les yeux & le cœur. Il annonce l'aisance, fruit d'un gouvernement doux.

Florence.

Florence eſt dans un vaſte baſſin bordé de côteaux qui ſont couronnés de vignes & de maiſons de campagne. On y entre par une très-belle porte. C'eſt un Arc de triomphe dédié à l'Empereur, lorſqu'il prit poſſeſſion de la Toſcane. Elle eſt plus ornée que la Porte Saint-Denys, mais elle n'a pas autant d'élévation & de majeſté. Les rues s'étendent ſous un pavé ſingulier. Il eſt compoſé de grandes tables de cinq à ſix pieds de longueur, très-uni par conſéquent, & toujours propre. A pied, on ne ſe fatigue point; en voiture, on roule aiſément ſur ce parquet de pierre, dont la qualité ſe prête à la ferrure des chevaux.

Les Palais ſont en grand nombre. Toutes les façades, bâties ſur la rue, ſont chargées de boſſages aux portes & aux fenêtres, avec de belles proportions. On n'y voit pas cette belle élégance, que des ſiècles poſtérieurs ont amenée. Ce ſont de grandes maſſes d'un ton mâle & ſavant. Telle eſt cette Architecture Toſcane, qui cherchait à devenir Grecque. Des places, des carrefours, des ponts ſur l'Arno, rivière qui partage la Ville, ſont décorés de

colonnes, de pyramides & de ſtatues, au nombre de 160.

La place du vieux Palais offre pluſieurs colonnes de marbre : l'un eſt un Neptune ſur une fontaine ; l'autre eſt un Hercule qui tue Cacus ; le troiſième eſt un David ſorti du ciſeau de Michel-Ange. Les Florentins prétendent que Monſieur Cochin était diſtrait, lorſqu'il a regardé ces grands morceaux, & ſur-tout le David. Ils lui ſavent mauvais gré auſſi d'avoir oublié l'enlèvement d'une Sabine par un ſoldat Romain, ouvrage excellent de Jean de Bologne. On remarque ſur la même place la ſtatue équeſtre de Ferdinand I, grand Duc de Toſcane.

Pluſieurs carrefours ſont ornés de groupes de marbre, entre leſquels le Centaure terraſſé par Hercule, ouvrage de Jean de Bologne, eſt comparable aux reſtes précieux de l'antiquité.

Quand vous vous promenez dans un grand jardin, vous aimez les grottes. Vous n'avez vu que des colifichets. Il y en a une dans les jardins du grand Duc, que la Nature ſemble avoir formée en grand. Les Dieux qui y prennent le frais ſont de la main des meil-

leurs Sculpteurs. Les Géans qui soutiennent la voûte, sont de la façon de Michel-Ange. On s'apperçoit bien que cet ouvrage a été conçu au tems des grandes idées.

Les Baptistères, relégués en France & à peine apperçus dans le coin d'une Église, font grande figure en Italie. Celui de Florence est une rotonde octogone, jadis consacrée au Dieu Mars, grand vaisseau vis-à-vis de la Cathédrale; & c'est-là que l'on baptise les enfans de toutes les Paroisses, & de la banlieue.

L'Église Laurenziana s'annonce par trois grandes portes de bronze, chargées de bas-reliefs que Michel-Ange ne se lassait pas d'admirer. Si Homère les eût connues, il en eût fait les portes de l'Olympe. Une Chapelle, ou plutôt une magnifique rotonde, revétue des marbres les plus rares, & des cailloux les plus précieux, avec un pavé de marbre en marqueterie, renferme six Mausolées de porphyre destinés à des grands Ducs de la Maison de Médicis, qui sont déposés dans une autre Chapelle, en attendant que tout soit fini. On y a déja dépensé quatre-vingt-dix millions. J'ai cherché parmi ces Mau-

ſolées, celui du Chef de la Maiſon, ce fameux *Coſme*, qui, avec des richeſſes immenſes qu'il ſavait répandre à propos, une politique profonde, & des mœurs populaires, ſut fonder une Souveraineté ſur la fortune du commerce. Ce monument ne s'y trouve pas. Cette omiſſion eſt une tache pour ſes ſucceſſeurs. Les Florentins, plus reconnaiſſans que ſa Maiſon, lui ont élevé un monument dans leurs cœurs. Ils ne le nomment jamais que *le Pere de la Patrie*; titre que l'Hiſtoire lui a conſervé. Ne penſez-vous pas avec moi, que, parmi les Maiſons Souveraines, la maiſon de Médicis eſt une de celles qui ont le plus mérité du genre-humain? Oublions les femmes. Elle a reſſuſcité les Arts, les Lettres, les Mathématiques, la bonne Philoſophie. Elle a donné des leçons aux autres Souverains. Mais en même tems, on s'attriſte ſur la courte durée d'une dynaſtie qui, en ſi peu de tems, a fait de ſi grandes choſes : mais ces grandes choſes dureront.

Il eſt vraiſemblable que Florence conſervera long-tems le goût des Arts & des Sciences. Tous les Palais, toutes

les Maiſons riches ſont tapiſſées de tableaux, ornées de ſtatues antiques ou modernes, avec des plafonds peints. Êtes-vous de mon goût ? J'aime mieux cela que nos boiſeries élégantes, nos Damas, nos vernis, nos dorures & nos fades plafonds tout blancs. Qu'eſt-ce que diſent à l'âme toutes ces jolies choſes ? Rien. Dans les Maiſons de Florence, je lis l'Hiſtoire des tems & des hommes.

Dans les Égliſes, c'eſt Michel-Ange, c'eſt Raphaël, c'eſt le Corrège qui fixent vos regards : c'eſt encore Andrea *del Sarte*. Il y a un morceau à freſque de ce dernier dans le cloître de la Nunziata, qui mérite la réputation qu'il a. C'eſt une Madone appellée *del Sacco*, parce que Saint-Joſeph y eſt appuyé ſur un ſac. Voici bien autre choſe dans la même Égliſe : une Madone qu'un Peintre avait commencée au treizième ſiècle. Tout était fait, excepté la tête qui ſuſpendait ſon pinceau, parce qu'il déſeſperait de rendre avec aſſez d'énergie les traits ſublimes qu'il imaginait. Fatigué d'y penſer, il s'endormit, & à ſon réveil il trouva l'ouvrage fait. Je ne l'ai pas vu, parce qu'il faut un ordre du Sénat & du Gouverneur, pour

voir cette peinture miraculeuse. Je n'en ai vu qu'une copie dans la chambre d'un Religieux de la maison, qui me parut tout-à-fait persuadé du miracle; tâchez de l'être aussi.

La Madone de Cimabué à Santa-Maria Novella, toute célèbre qu'elle est, est bien peu de chose : mais il faut se transporter au tems. La peinture n'existait pas; & les premiers pas, dans la carrière des Arts, méritent les hommages de la postérité. Au reste, les tableaux des grands Peintres qui ont illustré Florence, donnent l'histoire de toutes les belles femmes qui vivaient alors. Elles revivent dans les Madones & dans les saintes Femmes de l'ancien & du nouveau Testament. La femme que Raphaël a copiée pour rendre la célèbre *Madone della Seggiola*, devant laquelle on s'extasie, au Palais Pitti, devait être charmante.

Je gagerais, curieuse Aspasie, que vous m'attendez à la galerie, cette galerie par excellence, si connue dans toute l'Europe. C'est justement parce qu'elle est si connue, que je ne vous en dirai que deux mots. Cette galerie, ou plutôt, ces trois galeries qui bor-

dent une assez grande place, rendent la figure de la lettre Grecque π ; on dirait que la Grèce & l'ancienne Rome s'y sont donné rendez-vous, pour y étaler les anciennes richesses des Arts ; on s'y promène au milieu des bustes & des statues antiques. Les plus beaux bustes sont ceux de Cicéron, de Senèque, de Lucius Verus, & d'Alexandre. Dans la foule on en voit un moderne, qui, ébauché seulement par Michel-Ange, semble disputer avec les anciens. On lit ce dystique sur le piédestal.

Dùm Bruti effigiem Michaël de marmore fingit,
In mentem sceleris venit, & abstinuit.

On voudrait que la réflexion qui aurait dû se présenter au premier coup de ciseau, ne fût venue qu'après le dernier. Une chose unique, c'est la suite des Empereurs Romains & de leurs familles, depuis Jules-César jusqu'à Caracalla. Dans cette suite il y a trois Marc-Aurele. On ne saurait trop multiplier l'image des bienfaiteurs du genre-humain. Les connaisseurs remarquent qu'à commencer à Marc-Aurele, on s'apperçoit de la décadence de l'Art.

Les ouvrages ſont plus finis, plus léchés; mais la manière en eſt moins grande.

La galerie diſtribue dans des ſallons qui offrent des richeſſes auſſi variées, qu'elles ſont rares. Dans l'un c'eſt un amas de porcelaines de la Chine & du Japon; dans l'autre des tableaux choiſis des Écoles Ultramontaines, & ſur-tout de l'École Flamande; dans le troiſième brille l'École Florentine; dans le quatrième, une collection de portraits des plus fameux Peintres de toutes les Écoles, tous faits par eux-mêmes. J'ai eu le plaiſir d'y voir des Peintres François, *le Brun*, *Rigaud*, & pluſieurs autres. Quand ceux que la renommée célèbre aujourd'hui voudront y envoyer les leurs, ils y trouveront place. *Le Scalken* s'eſt peint dans une nuit. Quelle nuit! Celui qui a fait cette collection, un Cardinal de la Maiſon de Médicis, s'eſt immortaliſé lui-même: ſa ſtatue préſide au ſallon. Dans le cinquième, c'eſt une profuſion de camées & de médailles, bons matériaux d'Hiſtoire. Le ſixième offre des bronzes antiques de toute eſpècé; le ſeptième, des antiques Étruſques: que n'ai-je les yeux du Comte de Caylus? Le huitième,

d'une figure octogone, éclairé par la seule lanterne d'une coupole revétue de nacre, est un chef-d'œuvre de magnificence. Les murs sont tapissés d'armoires de glace, à travers lesquels brillent les pierres précieuses jetées à pleines mains ; une Turquoise, entr'autres, de la grosseur d'un œuf, tête de Jules-César. Parmi les meubles, on admire un globe céleste dont les astres sont des rubis, une grande table de pierres fines incrustées les unes dans les autres. Un Poëte la ferait servir aux festins des Dieux. Autour de cette table figurent six statues antiques de marbre. Le Luteur, le Rotator, le Faune jouant des cymbales; deux Vénus, l'une sortant du bain, plus grande que nature ; l'autre de la taille ordinaire. Je n'ai encore rien dit ; la véritable Vénus, la *Vénus de Médicis*, placée entre les deux autres, qui, toutes belles qu'elles sont, s'attirent à peine quelques regards. Telle devait être Vénus, quand elle reçut la pomme. Comme vous n'êtes pas sur le trône, ne vous fâchez pas, Aspasie, si je vous dis que vous n'êtes pas si belle ; & certainement c'est une providence que les femmes de

la Nature ne valent pas celles de l'Art. Il en est peut-être dans le Ciel, où elles cessent d'être dangereuses. L'Artiste qui conçut cette forme, devrait être cité aussi souvent que Praxitèle. L'inscription dit que ce fut Cléomènes.

ΚΛΕΟΜΕΝΗΣ ΑΠΟΛΛΟΔΟΡΟΥ

ΑΘΕΝΑΙΟΣ ΕΠΟΙΗΣΕΝ.

Gardez-vous bien de vous vanter que vous entendez ces quatre mots Grecs. Que diraient ces jolies poupées que vous voyez, parce qu'il faut les voir?

Ne croyez pas que j'aie épuisé ce sallon. On y a rassemblé des morceaux supérieurs de tous les Héros de la Peinture, une Vénus du *Tiziano* (le Titien) qu'on admirerait davantage, si le Peintre ne s'était pas surpassé lui-même dans un autre tableau qui est précisément au-dessous: c'est une femme nue, couchée sur un lit, portrait de grandeur naturelle. Plusieurs tableaux de Raphaël; une Vierge du Corrége: elle admire l'Enfant Jésus couché devant elle. Ciel! qu'elle est belle, & qu'il est beau! voilà tous les détails

que vous aurez. Je ſuis las. Je ne vous parle pas d'un cabinet de Mathématiques, ni d'une ſalle d'Armes anciennes & modernes.

A l'aſpect de tout ce luxe des Arts, on eſt étonné qu'une ſeule maiſon ait été aſſez riche, pour faire tant d'acquiſitions. Mais en réfléchiſſant qu'elle s'y eſt priſe dans le bon tems, dans un tems où l'ignorance des hommes foulait aux pieds ces tréſors, l'étonnement ceſſe. Le Monarque le plus riche de l'Europe ne l'eſt pas aſſez pour acheter cette galerie. Quel dommage, ſi un incendie venait à conſumer tout cela! On en fut menacé l'année dernière. Heureuſement que le feu,promptement ſecouru, n'a détruit qu'une petite partie. Les amateurs pleurent ſur les reſtes calcinés d'une Vénus, d'un Bacchus, d'un Sanglier, tous ouvrages Grecs, ſur une femme encore ébauchée par Michel-Ange, & ſur un Laocoon de Bandinelli. Ce qui a péri de plus, n'était pas de la même bonté.

Pour aller à cette galerie, qui eſt éloignée du Palais des grands Ducs de plus d'un demi-mille, Côme I. voulut un corridor, dont l'entrepriſe devait

paraître chimérique : il perce, de rue en rue, à travers les maiſons des particuliers, il traverſe l'Arno & arrive.

On compte plus de Bibliothèques publiques à Florence, qu'il n'y en a dans les Capitales des plus grands États. Il en eſt une fort ſingulière. C'eſt la *Laurenziana* conſtruite ſur les deſſins de Michel-Ange. Vous entrez, vous ne voyez point de livres. Il faut les aller chercher ſous des tapis qui couvrent de longs pupîtres, en forme de bancs de Paroiſſe, & les lire en place ; car ils ſont enchaînés. Ce ne ſont pas même des livres imprimés, mais des manuſcrits de tous les ſiècles. La précaution qu'on a priſe de les enchaîner donne plus de ſûreté que l'excommunication *ipſo facto* qu'on lit à la porte, contre quiconque oſerait enlever une page. Il s'eſt pourtant trouvé un ſcélérat aſſez hardi pour ſouſtraire le premier cahier des Bucoliques de Virgile : ſi ce qu'on dit eſt vrai, que c'était par l'ordre même de la Cour de Rome, d'où était partie l'excommunication, il ne l'encourait pas : ce manuſcrit en lettres majuſcules, comme ſont tous ceux des tems les plus reculés, eſt du qua-

trième siècle, & il peut disputer avec celui du Vatican. La Laurenziana ne se vante que de quatre-mille volumes; & c'est bien assez. Je ne dirai pas comme le Calife : qu'on brûle tous les livres, un seul suffit. Mais quand nous en brûlerions la bonne moitié, nous n'aurions rien perdu.

Outre ces Bibliothèques publiques, beaucoup de particuliers en ont, qui feraient honneur à des Princes, avec des collections en tableaux, en statues, en bronzes, en médailles; & ils se déferaient plutôt de leur patrimoine, que de ces monumens des Arts & des tems. On remarque que les lumières qui ont commencé en Europe par éclairer Florence, en s'y perpétuant, n'y ont pas laissé autant de superstitions que dans le reste de l'Italie.

Qui est ce qui ne connaît pas de réputation l'Académie della Crusca, pour la pureté de la langue Italienne? Ne l'ayant apprise que dans les bons Auteurs, j'ai eu beaucoup de peine dans les Villes où j'ai passé, d'entendre le langage du peuple. Ici rien ne m'embarrasse, sauf une prononciation gutturale qui change tous les C en H,

fortement aſpirée. Mais c'eſt un embarras de deux jours.

Faut-il vous parler d'un ſpectacle qui avait de la célébrité ſous les Médicis? Un combat de bêtes, à l'imitation de l'ancienne Rome. Aujourd'hui il ne vaut guères plus que la poliſſonnerie qu'on vous donne à Paris, ſi ce n'eſt que les animaux ſont en liberté, corps à corps; &, pour les empêcher de s'égorger, des hommes cachés dans une machine roulante, tirent de l'artifice qui effraye & ſépare les combattans, en bien petit nombre: deux Lions, deux Tigres & un Loup. Tout ce qui reſte de beau, c'eſt l'amphithéâtre.

J'ai demandé la raiſon de cette décadence; on m'a répondu qu'il y avait trop de dépenſes à faire d'ailleurs. Les revenus du grand Duché montent à quinze millions. Florence, ſous ſa forme républicaine, avant qu'elle fût ſoumiſe à des Princes, & qu'elle eût conquis Sienne, Piſe & Livourne, n'en avait pas la moitié, & tout ſe faiſait. C'eſt preſque par-tout que les Chefs des Peuples ſont prodigues pour leurs maiſons & leurs plaiſirs, avares pour le public.

Florence, en pliant ſous des Maîtres, ſe flattait encore d'une ſorte de liberté, & de conſerver quelqu'influence dans les affaires publiques. Elle gardait ſon Sénat & ſes Loix municipales. Elle a encore des Officiers qu'on appelle Sénateurs; mais ce ſont des noms. C'eſt la volonté du Prince qui eſt la choſe.

Pour vous inſtruire des mœurs Florentines, il faudrait que je fiſſe une plus longue connaiſſance avec elles. Elles ont été fort décriées, du moins ſur un article; & en voici l'occaſion. Un Archevêque de Florence avait fait chaſſer les courtiſanes. Cette diſette des plaiſirs de la nature, dans un climat où elle eſt ſi exigeante, apprit à l'outrager? Saint-Antonin, autre Evêque ſur le même ſiége, mais connaiſſant le monde & les hommes, rappela les courtiſanes, & l'horreur ceſſa; mais la mauvaiſe réputation ſurvit toujours au crime. Ce ne ſont pas des Florentins qui m'ont donné cette anecdote. Ce ſont des étrangers dignes de foi qui ont pris des lettres de citoyens parmi eux; & qui ſavent leur rendre juſtice en bien comme en mal. Au reſte ces courtiſa-

tes rappelées ne peuvent habiter que dans certaines rues ſous les loix d'une exacte police. On les oblige même, une fois par an, d'aſſiſter toutes au ſermon de la Magdelène. Vous imaginez bien qu'aucune femme qui veut paſſer pour honnête, ne va entendre cette parole de Dieu. Mais les hommes y accourent.

Lorſqu'une fille d'honnête Maiſon ſe marie, la mere demande au fiancé; la voulez-vous comme elle eſt venue au monde, ou avec ce que la Nature a ajouté depuis? S'il choiſit le premier parti, on retranche le ſuperflu.

Je ne ſais quand je pourrai quitter cette Ville. Tous les jours je pars, & tous les jours je reſte. Sans ceſſe quelque nouvelle chaîne de curioſité; j'ai vu hier au vieux Palais, (c'était celui de la République) j'y ai vu un tréſor laiſſé par les Médicis, qui ſoulagerait beaucoup une calamité publique: c'eſt de la vaiſſelle d'argent & de vermeil, avec des bas-reliefs des meilleurs Artiſtes. Ce ſont des cuvettes d'un poids & d'une grandeur!.., des vaſes & cent autres choſes qui feraient croire que les Médicis puiſaient dans les mines

du Potosi. J'ai fixé mes regards sur un devant d'Autel d'or massif, excellemment ciselé. Ce n'est rien. Des pierres fines de toute espèce & de toute grosseur ; Saint-Charles Borromée avec une draperie la plus riche, est au milieu. c'était un vœu de Côme II, malade, pour recouvrer la santé. Tandis que ce précieux *ex-voto* voyageait du côté de Milan, le malade mourut. Son fils Ferdinand rapppella l'*ex-voto*. En eussiez-vous fait autant ? Il crut qu'on pouvait traiter avec les Saints, selon les règles de la justice humaine, dont les premières idées nous viennent du Ciel : mon pere, disait-il, avait promis, à condition que vous le gueririez. Point de guérison, point d'*ex-voto*. Vous direz peut-être : pourquoi ne pas employer ce trésor à quelqu'établissement utile ? Qui sait ce qui arrivera?

Le Palais des Offices réunit les différens Tribunaux élevés par Côme I. Il voulait qu'on y plaçât les illustres Magistrats. La mort le surprit dans ce projet. On ne voit que les niches.

Deux dépôts publics sont consacrés aux actes qui assûrent la fortune &.l'état des citoyens; les Notaires sont tenus

de verser dans ces dépôts une expédition de tous les actes. C'est ainsi que souvent de petits États font la leçon aux grands.

Florence s'est fort humanisée avec les Juifs. Point de marque flétrissante qui les distingue des Chrétiens. Ceux qui ont de la fortune jouissent de tous les droits de citoyen, & partagent les charges publiques avec les autres commerçans.

Je viens encore de fermer ma malle pour partir demain. Partirai-je en effet? Je n'en jurerais pas. Comment s'arracher à une Ville où, en ne voyant même que des yeux de l'esprit, on est si agréablement occupé? Cimabué, Michel-Ange, Bronzini, Americ Vespuce, Pic de la Mirande, Machiavel, le Dante, Pétrarque, Bocace, Galilée, Viviani; tous ces morts qui ont illustré Florence, & à qui on a consacré des monumens, vous parlent, vous retiennent. Le vin même qu'on y boit réjouit le voyageur qu'on empoisonne assez généralement dans toutes les auberges d'Italie.

Le Duc Albert de Saxe était si charmé de Florence, qu'il disait qu'on ne

devrait en ouvrir les portes aux étrangers, que les Fêtes & Dimanches. Ne faudrait-il point auſſi en interdire abſolument l'entrée à tant de voyageurs qui y portent des yeux, pour ne rien voir ?

Au reſte, parmi les obligations que nous avons à Florence, pour avoir reſſuſcité les Arts & les Sciences, qu'elle nous permette de lui faire un reproche. Ce fut Catherine de Médicis qui apporta en France l'empiriſme de la Finance. Les premiers partiſans qui travaillèrent la Nation, étaient Florentins. Ce furent auſſi deux Florentins qui portèrent en Pologne l'art de battre une monnoie peu loyale, nommée *Tympho*.



LETTRE

LETTRE XIV.

De Lucques, le 14 Novembre 1763.

JE faisois fort bien, sans le savoir, de me laisser retenir par les curiosités de Florence. Une pluie obstinée s'est écoulée pendant mon séjour ; & j'ai trouvé le beau tems à mon départ. Je ne sais, Aspasie, si vous l'éprouvez comme moi ; la sérénité du Ciel en donne à l'âme ; & d'ailleurs n'imaginez pas que la terre soit déja dépouillée, triste, morte comme elle l'est dans le pays que vous habitez ; l'herbe est encore fraîche. Les champs sont couverts de légumes qui ont succédé au blé. Les haies entrelacées de lauriers, sont encore vertes. Les arbres conservent assez de feuilles, pour donner de l'ombrage, qui plaît à certaines heures du jour ; car le soleil est encore chaud.

Je n'ai rien à vous dire de *Prato*, petite Ville où j'ai couché, de ces Villes qu'on ne voit, que parce qu'il Prato.

faut y passer. Le lendemain j'ai dîné à *Pistoïa*, Ville Episcopale ; & j'y ai appris qu'il faut bien se défier des Mémoires de certains Voyageurs, qui louent emphatiquement des choses fort communes. Je devais y trouver des statues, des tombeaux admirables. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour admirer. J'y aurais passé sans doute des momens agréables, si j'y avais trouvé le Prélat *Fortiguerra*, l'Auteur du *Ricciardeto*, Poëme Héroïco-Burlesque, dans le goût de l'Arioste. Enfant de cette Ville, il était mort en 1735, après avoir étonné les Littérateurs de Rome par l'étendue de ses connaissances, & les avoir amusés par les charmes de sa conversation. Je vous ai parlé du pavé de Florence, comme d'une singularité bien commode : toutes les Villes dans la Toscane sont pavées de même.

Pistoïa.

Passons à la petite République d'où je vous écris : je dis petite, relativement à son territoire; de ses remparts elle voit presque la totalité : petite encore par rapport au rôle qu'elle joue parmi les Souverainetés. Mais elle est grande sous plus d'un aspect, par sa culture, par la sagesse de son Gouver-

ment, par ſon économie, par ſa vigilence ſur la ſûreté publique. On apperçoit ſur le territoire, une culture pouſſée peut-être au dernier période : phénomène moins ſurprenant dans un petit État où les terres ſont partagées en autant de petites portions qu'il y a de citoyens : *laudato ingentia rura ; exiguum colito ;* où il n'y a point de grandes fortunes pour écrâſer les petites, où le peuple enfin eſt ménagé, comme on ménage les pieds qui portent tout le corps.

Sur les portes de la Ville & des édifices publics, on lit un beau mot *libertas*. La forme du Gouvernement indique aſſez combien les Lucquois tiennent à la liberté. Le Sénat composé de cent Nobles, dans qui réſide la puiſſance légiſlative, change tous les ans ; en ſorte que ceux qui ont gouverné une année, ſont exclus pour l'année ſuivante. Il confie la puiſſance exécutrice à dix *Anziani* tirés du Corps. A leur tête eſt le Gonfalonier, qui eſt le premier perſonnage, le Prince de la République. Mais ſon pouvoir ne dure que deux mois, pendant leſquels Lucques.

il loge dans le Palais avec les Anziani, qui partagent ses travaux, & l'observent sans cesse. Ce pouvoir de deux mois paraît trop court pour exécuter quelque chose de grand : mais la République aime mieux manquer quelqu'avantage, que de risquer sa liberté. Un ambitieux ôsa pourtant former le projet de subjuguer ses concitoyens. Il lui en coûta cher. Il fut brûlé lui & sa famille dans sa propre maison, dont le sol est environné de barrières. On y lit un décret du Sénat, qui défend d'y jamais rebâtir.

La vigilance sur la sûreté publique ne saurait être plus grande. Un étranger arrive-t-il : on lui fait laisser ses armes à l'entrée de la Ville, pour les lui rendre à la porte du départ. Aucun citoyen n'y porte l'épée. Trois rues souterraines vont de la grande place dans la campagne, afin de pouvoir se porter avec plus de facilité, où les attaques de l'ennemi seraient les plus vives. Une quatrième va au Palais : celle-ci paraît faite contre les troubles intestins qui se manifesteraient sur la place, s'il en naissait. Le Prince, les Anziani & des Soldats sor-

tiraient de dessous terre, pour tranquiliser la surface.

Le Gouvernement, tout Aristocratique qu'il est, s'est cru obligé de respecter le peuple, jusques dans ses plaisirs. Les remparts de la Ville forment une très-belle promenade : les gens à équipage en ont une moitié. Le peuple, qui ne veut point être incommodé de la poussière des équipages, jouit de l'autre ; de manière pourtant que, si le peuple ne craint pas cet inconvénient, il peut se mêler avec ses maîtres.

La République a exclu de son sein deux espèces d'hommes diamétralement opposés de Religion & de caractère, les Juifs & les Jésuites. Vous sentez bien qu'il n'a jamais fallu parler d'inquisition à des hommes libres.

Lucques n'a que 700 Soldats sous les armes. Il est vrai qu'en cas d'attaque, vingt-mille hommes de milice, qui manient également l'épée & la charrue viendraient à son secours en peu d'heures. Mais enfin que feraient ces forces, si la politique ne les multipliait pas, en engageant à propos dans ses querelles quelque Potentat? Les Grands-Ducs ont englouti toutes les Villes

de la Tofcane, les unes après les autres; & celle-ci leur dit : je fuis moins importante que vous ; & je fuis encore libre.

L'économie de fes finances eft la bâfe folide qui la foutient. Dans la plupart des Gouvernemens, le tréfor public enflamme la cupidité des Gouvernans ; & enfuite on s'en fert pour attaquer la liberté. Auffi, non-feulement les Defpotes, mais les Monarques même veulent dépenfer arbitrairement. Ce ne font pas les befoins qui ruinent les États. C'eft fouvent la Maifon du Souverain qui ruine toutes les Maifons. Devinez ce que Lucques donne à fes Décemvirs, au Prince, comme aux autres, pour leur dépenfe journaliere ? Cinq fequins à chacun ; & à juger en gros, combien lui donneriez-vous de revenu, tant pour cet article, que pour l'entretien de 700 foldats, de 60 fuiffes, de l'artillerie, des fortifications, des fêtes publiques, d'un théâtre, & de tous les autres befoins de l'Etat ?

J'ai voulu le favoir. Je n'ai aucune lettre pour Lucques. Le tems ne me permet pas d'y lier des connaiffances.

J'ai employé mon valet de place, qui a pour parrein un des Anziani. Ce pauvre garcon eſt revenu tout effrayé, pâle, tremblant . . . Ah! Monſieur, quelle commiſſion vous m'avez donnée là! Savez-vous ce que m'a répondu mon parrein? Tu es bien heureux d'être mon filleul; ſans cela tu ne verrais pas le ſoleil ſitôt: mais où loge l'étranger qui t'envoie?... Cette queſtion m'a fait délibérer ſur mon départ au moment même. Je me ſuis pourtant raſſuré, parce qu'il n'y a que le crime qui doive ôter le courage.

Quant à l'objet de ma curioſité, ſi on s'en rapporte au *Scoto*, Ecrivain judicieux, la République a douze-cents-mille livres de revenu, argent de France. Pouſſons à deux milions: quels petits moyens, pour de ſi grands effets? Il y a tel particulier dans les grands Etats, Princes du ſang où Financiers, qui ſont plus riches: feraient-ils la même figure?

S'il y a quelque choſe à reprocher à la ſageſſe de la République, c'eſt le nombre exceſſif de 66 maiſons Religieuſes qui la ſucent ſans rien produire. Un abus encore plus grand, c'eſt que

ces maisons, déja très-riches, peuvent toujours acquérir, & acquierent effectivement. On voit passer dans leurs mains les fonds des citoyens. C'est ainsi qu'il n'y a rien de parfait sous le soleil : mais ce mal n'est pas incurable.

Je finis par un trait d'histoire qui ne vous touchera guères, parce que les vrais héros pour vous, sont ceux qui ont fait du bien aux hommes. C'est à Lucques que se forma le premier triumvirat entre Pompée, César & Crassus ; trois ambitieux d'un grand nom, qui pensaient bien moins au bonheur du monde, qu'à en partager les dépouilles.



LETTRE XV.

De Livourne, le 17 Novembre 1763.

SI vous n'étiez qu'une femme anoblie par un homme de qualité, je ne vous parlerais pas d'une Ville dont la fortune n'est fondée que sur le commerce. Ces sortes de Bourgeoises travesties en Marquises ou Comtesses, ne font cas dans leurs terres, que de l'encens du Curé, du banc Seigneurial, des Prières nominales, de la Haute-Justice, & des grades militaires. Mais votre noblesse personnelle, & un grain d'esprit philosophique, vous laissent le jugement plus sain; & vous aimez qu'on vous entretienne de ce qui donne de la vie & de la puissance aux États.

Gênes s'est bien repentie d'avoir échangé Livourne, qui nétait rien alors, contre Sarzanne, qui faisait une sorte de figure. Le commerce de Livourne, Port franc, où l'on voit constamment aborder des vaisseaux de toutes les Nations, fait un tort infini à celui de Livourne.

Gênes ; ce qui prouve que Côme I, Souverain de Toſcane, qui fit l'échange, voyait mieux que les Génois. Un marais qui ne montrait que quelques cabanes de Pêcheurs, eſt devenu, en moins de deux ſiècles, un bon Port de mer, une Ville floriſſante, peuplée de trente à quarante-mille âmes. Une politique qui tend à devenir générale, contribue infiniment à la fortune de cette Ville. Toutes les Religions, Chrétiens Réformés, ou non Réformés ; Grecs Orthodoxes, ou Schiſmatiques ; Juifs : toutes y ont la liberté du culte ; & toutes y vivent en paix, en ſuivant le ſecond précepte du Décalogue : *vous aimerez votre prochain comme vous-même.* Les Turcs même y ont une Moſquée qui exiſte encore ; & le Palais où loge le Grand-Duc, lorſqu'il vient à Livourne, a été bâti par un Seigneur Turc.

Dans ce concours de différentes manières de ſervir Dieu, ce ſont les Juifs qui ont le plus de conſidération, parce qu'ils ſont les plus riches. Préſervés à Livourne, comme à Florence, de l'anathême preſque général, ils peuvent acquérir. La moitié des maiſons de la Ville, & les meilleures terres leur ap-

partiennent. On a cru devoir de la reconnaissance aux fondateurs de cette Colonie. C'est un proverbe en Toscane, qu'il vaudrait mieux battre le Duc qu'un Juif. Mais on leur rend cette Justice que leur fortune n'écrâse, n'insulte personne. On m'assûre que le Souverain tire plus de cette Ville que de toute la Toscane.

Elle a dans son centre une place très-belle & très-grande, où aboutissent plusieurs rues fort larges & alignées, à l'extrémité desquelles on apperçoit les deux portes de la Ville, l'une pour la terre, l'autre pour la mer : tout un grand quartier est percé de canaux dans chaque rue, avec de beaux quais, & des ponts de marbre de distance en distance. Ces canaux apportent les marchandises jusqu'aux portes des magazins.

Le Port bien défendu, fameux par sa bonté & par son môle, & décoré d'une statue en marbre, de Ferdinand I. quatre esclaves en bronze, bien supérieurs à la figure du Prince, y sont enchaînés en regardant leur Vainqueur. Ceux qui, dans mille ans, verront ce monument, croiront que ce héros avait

ſubjugué quatre Nations barbares. Oh! les belles diſſertations qui ſe feront! Nous ſavons à préſent qu'il n'était queſtion que de quelques petits brigands d'Alger ou de Tunis que les Galères du Grand-Duc avaient pris. Il ne faut pas chercher dans une Ville de commerce le luxe des arts, en peinture, ſculpture, architecture, muſique : mais on y voit du travail & de l'aiſance pour tout le monde. La franchiſe de ſon Port y attire une foule de Navigateurs qui font ſa fortune & la leur ; mais il eſt rare que le mal ne marche à côté du bien. Tout banqueroutier y trouve un aſyle trop ſûr.

Non loin du Port eſt un vaſte lazaret, défendu par des foſſés d'eau vive & des fortifications. C'eſt-là où l'on confine les équipages des bâtimens qui viennent du Levant ou de l'Afrique, pays où la peſte eſt domiciliée ; c'eſt-là où ils font une quarantaine rigoureuſe. Livourne a donc continuellement la peſte à ſes portes. Mais l'homme peu content du néceſſaire, brave tout pour s'enrichir.

Demain je retournerai ſur mes pas pour aller à Piſe, où j'ai déja paſſé, ſans rien voir.

LETTRE XVI.

De Pise, le 19 Novembre 1763.

PISE, située sur l'Arno, à quelques milles de son embouchure, dispute d'antiquité avec tout ce qu'il y a de plus ancien. Elle fut d'abord une des douze Cités de la Toscane, & long-tems après, Colonie Romaine, puis République, & enfin soumise aux Grands-Ducs. Elle est deux fois trop grande pour sa population, qui était fort nombreuse, lorsque, sous les étendards de la liberté, elle envoyait des Flottes au levant, pour s'enrichir par le commerce & les conquêtes. Elle a de belles rues & de beaux Palais, trois ponts sur l'Arno, dont le principal est de marbre blanc. C'est sur celui-ci que se donne tous les ans le célèbre combat entre les habitans des deux rives du Fleuve. Les combattans sont armés de cuirasse, brassard, cuissard, casque & massue. Ce combat d'amusement devient trop souvent sérieux & sanglant. Pise.

Les vaincus ſont enfin obligés de capituler avec les vainqueurs, pour avoir la liberté de paſſer ſur ce pont.

La Cathédrale, monument du douzième ſiècle, eſt toute de marbre. Que ce marbre prodigué dans toute l'Italie, ne vous étonne point : il y eſt ſi commun ! Voici le ſingulier : c'eſt que, conſtruite dans un ſiècle d'ignorance, elle prétend à la beauté Grecque, ſur-tout dans ſon intérieur. Soixante & dix colonnes, les unes de granite, les autres de porphyre, quelques-unes de verd antique, les moindres d'un marbre rare, font un effet admirable. Cette conſtruction ſe doit probablement aux lumières que les Piſans rapporterent de la Grèce. Il faut bien que les croiſades nous aient fait quelque peu de bien pour tant de mal.

Proche de la Cathédrale, eſt un vaſte cimetiere, édifice immenſe ; portiques ſuperbes, freſques des meilleurs Peintres. Les Fideles qui y ſont inhumés, ſont très-aſſurément en terre ſainte ; car c'eſt de la terre que les Piſans rapporterent de Jéruſalem ſur 50 Galères. Les Chevaliers de Malte n'ont pas penſé auſſi dévotement, lorſ-

qu'ils ont leſté leurs vaiſſeaux de la terre prophane de Sicile, pour féconder leur rocher.

Vis-à-vis le cimetiere eſt un Baptiſtére en rotonde, où la décoration n'a rien négligé. A l'oppoſite eſt cette Tour ſi renommée, qui menace toujours ruine, & ne tombe jamais. Des Savans, en ma préſence, ont raiſonné ſur ce problême, que je croyais tout réſolu. Les uns l'ont expliqué par un tour d'adreſſe géométrique, les autres par un affaiſſement partiel qui a produit cette divergence, ſans rompre l'àplomb. Quoi qu'il en ſoit, il faut avouer que cette Tour, admirable d'ailleurs, a joué de bonheur pour ſa célébrité. Celle de Bologne, dont je vous ai parlé, eſt encore plus divergente, & à peine en parle-t-on, tandis que toute l'Europe connaît les ſauciſſons de Bologne.

Il y a des bains à un mille de la Ville, qui ſe ſentent de la magnificence que les anciens Romains mettaient dans les leurs, avec toutes les commodités qu'on peut deſirer. Des baigneurs qui auraient uſé de tels bains, trouveraient Barège & Plombieres bien mauſſades.

Il y a ici des Savans qui ſont très-bons à connaître. Je n'en nommerai qu'un, *l'Illuſtriſſimo Abbate Cérati*, que nos illuſtres ont beaucoup fêté à Paris, il y a vingt ans, & qui n'a encore rien perdu de tout ce qui le diſtinguait alors. La Société de ces gens de mérite demanderait un plus long ſéjour. Mais j'entends ſouffler une tramontane qui traîne après elle la rigueur de l'hiver. Je vois les ſommets des montagnes de la Toſcane qui commencent à ſe blanchir de neige. Les chemins pourraient devenir très- difficultueux. Il faut ſe hâter de gagner Rome, où le climat s'adoucira. J'en voudrais un qui vous reſſemblât, chère Aſpaſie, dont la douceur fût inaltérable.



LETTRE XVII.

D'Aquapendente, le 25 Novembre 1763.

J'Avais dit à ma plume de se reposer, & à ma mémoire de vous oublier, jusqu'à Rome. Mais que ferais-je à Aquapendente, Ville sans nom, où je suis arrêté par les neiges, avec une quantité de voyageurs qui, depuis trois ou quatre jours se morfondent, en maudissant l'Apennin. Dans cette position, & pour ne pas jurer avec les autres, je cherche à m'entretenir avec vous. Ce que je vais écrire se ressentira peut-être de mon état présent. Ma santé s'altère par un gros rhume, mêlé de fièvre, qui m'ôte l'appétit & le sommeil. N'importe; m'entretenir avec vous, c'est adoucir mes maux. Qu'eussiez-vous dit, si quelque lettre vous eût appris que j'avais fini mon voyage & ma vie dans l'Appennin, à quelques lieues de Sienne? Voici mon aventure. Ce maudit rhume, qui m'accompagnait depuis Livourne, s'augmentait avec la

Aquapendente.

fièvre & la tramontane, d'un jour à l'autre. J'allais pourtant; mais ce n'était pas, *vires acquirit eundo*; j'étais fans forces. La faibleſſe ne me permet pas d'aller gîter à Sienne. Je me jette dans une auberge ſolitaire, au milieu d'un bois. Je n'avais certainement pas dit l'oraiſon de Saint-Julien. Mon premier ſoin, c'eſt de me rôtir. La lumière qui m'éclaire, me ſemble s'éteindre. Ce ſont mes yeux qui s'éteignent. Dès ce moment, je ne ſais plus ce que je deviens. J'étais ſeul dans une chambre iſolée. Un heureux hazard m'amène du ſecours. Revenu à moi, je me vois couvert de ſang, une large bleſſure au deſſous de l'œil, & pluſieurs autres moins conſidérables. Je n'avais pas figure humaine. Je penſe mes plaies avec le remède du Samaritain. En réfléchiſſant ſur mon aventure, je l'explique par des chûtes réitérées. La machine, ſans connaiſſance, tombait & ſe relevait alternativement, pour chercher du ſecours. Un bonheur marqué, fut de ne pas tomber dans le feu. M'auriez-vous pleuré longtemps, ſenſible Aſpaſie? Vous ne l'auriez pas dû, inſtruite comme vous

têtes, qu'on ne se quitte que pour se retrouver dans une meilleure patrie, où l'on ne se perdra plus.

La nuit me parut plus longue que celle qui donna naissance à Hercule. Le jour arrive pour me jeter dans une nouvelle inquiétude. Je veux payer l'auberge, & partir. Deux rouleaux de louis me manquent. Je renverse mes poches & mon lit; je fouille ma voiture, & sur-tout le coussin, où j'avais fait une ouverture, pour y déposer mon trésor pendant le jour; précaution qui peut réussir contre les voleurs; recherche inutile. Alors les noirs soupçons s'emparent de moi. J'éclate, j'accuse, je menace. L'Aubergiste jure par la Madone, qu'il est le plus honnête de tous les Cabaretiers. Mon Laquais, plus de sang-froid que moi, retâte ce coussin, & mon or reparaît. Une bonne étrenne console l'Hôte; & je monte en voiture. A peine je perdais l'auberge de vue; mon Laquais, que je n'avais point mis dans le secret du coussin, me dit: ah! quel malheur! ces gens qui savent que vous avez cet or, peuvent s'embusquer où ils voudront, dans ce coupe-gorge continuel où nous marchons. J'avais la

même peur : mais je la dissimulais, en affectant d'en rire, pour le rassurer, & en lui montrant les armes dont nous étions munis. Je me rappellais le vers d'Horace...

Cantabit vacuus coram latrone viator.

Je me trouvais trop riche pour le moment. Je ne pouvais pourtant me résoudre à jeter mon or dans le premier buisson pour me mettre à chanter. Au bout de deux heures de marche, le chemin se retrécissant de plus en plus, dans un fouré très-épais, j'apperçois un soldat déguenillé & armé, sortant d'un hallier, puis un second, tous deux s'arrêtant, tournés de mon coté. Que faire ? Il n'était pas possible de reculer. J'avance, je m'arrète à deux longueurs de fusil. Je les interpelle dans leur langue... Amis, que faites-vous-là ? *Nous vous attendons.* A ces mots, je me crus au moment de la catastrophe... Et pourquoi m'attendez-vous ? *Pour vous empêcher d'être assassiné.* Et d'où savez-vous qu'on doit m'assassiner. *Voyez* ; (en me montrant un arbre à quelques pas :) *là, là même, deux voyageurs ont été assassinés, il y a deux jours. C'est pourquoi*

vous nous voyez ici, par ordre du Gouvernement. Le bruit des voitures nous avertit; & nous paraissons. Ces deux anges gardiens m'ont escorté pendant quelques milles, jusqu'à l'endroit où le pays se découvre.

Enfin, je suis arrivé à Sienne. C'est la dernière République de la Toscane qui ait subi le joug des Grands-Ducs. Vous allez dire que je ne vois que des Cathédrales, comme un Curé ne voit que son clocher. Celle de Sienne est un prodige de travail, par la multitude de ses colonnes, autour desquelles s'entortillent à l'envi des fruits & des feuillages; par le pavé où sont gravées des histoires de l'Ancien Testament; par la façade toute en sculpture; par tout le corps de ce vaste édifice, revêtu & marqueté de marbre noir & blanc; par un monde de fausses beautés, enfans du génie gothique. Si dans ces tems, où les richesses des peuples étaient à la disposition des Prêtres, quelques-uns d'eux, dans chaque Ville considérable, eût eu les idées du vrai beau, & l'envie d'être hommes d'État, comme d'Église, que de monumens plus simples, plus beaux, & infiniment moins

Sienne.

coûteux, n'auraient-ils pas laissés dans toute l'Europe? Les grandes Villes ressembleraient à Athênes & à l'ancienne Rome.

Je n'ai pas eu la force de me traîner dans l'Eglise où Sainte Catherine de Sienne repose. On me dit qu'il y a quelques bons tableaux, & quantité d'*ex-voto*. Les *ex-voto* dans ce pays sont presque tous en argent & en or. Toutes les richesses sont dans les Eglises. La pauvreté est dans les maisons. Par la connaissance que j'ai de votre caractère, si jamais vous vous ruinez, ce sera en répandant dans le sein de ces pauvres Citoyens, qui cherchent du travail & qui n'en trouvent pas : mais devrait-il manquer dans un Etat bien organisé? La grande place est singulière par sa forme. Les maisons & les rues qui la bordent, rendent la figure d'une coquille.

Sienne ferme la Toscane, & Aquapendente, d'où je vous écris, ouvre le patrimoine de Saint-Pierre. C'est tout ce qu'on en peut dire. J'entends des cris dans la rue, qui annoncent qu'à force d'hommes, les chemins s'ouvrent; qu'il ne reste plus que deux milles à rendre praticables. Grand merci, Messieurs les

Couriers de Rome & d'ailleurs. Sans vous je prenais des lettres de bourgeoisie à Aquapendente. Je vais tâcher de dormir, s'il plaît à la fievre, & à la tramontane, qui, par sa violence & ses longs mugissemens, semble vouloir ensevelir la Nature.

LETTRE XVIII.

De Viterbe, le 27 Novembre 1763.

Bolséna.

IL est des Villes où il ne faut que passer. Bolséna n'est connue que par un grand miracle, qui donna naissance à une grande solemnité chrétienne. Un Prêtre de Bolséna, en célébrant la messe, avait quelques doutes sur la transsubstantiation. Le sang coula au moment qu'il rompit l'hostie; &, comme Saint-Thomas, il crut, parce qu'il vit. De-là l'institution de la Fete-Dieu par le Pape Urbain IV, au trezième siècle. Radicofani est une forteresse, comme beaucoup d'autres, au sommet d'une montagne très-élevée. Montefiascone, qui fut la Capitale des anciens

Radicofani.

Montefiascone.

Falisques, serait presque nulle aujourd'hui dans les observations des Voyageurs, sans la bonté de ses vins, & l'épitaphe d'un Prélat Allemand, qui les trouva trop bons. Son Valet-de-Chambre, dans le voyage, avait ordre de prendre les devants, & de marquer à la craie, du mot latin *est* la bonne qualité du vin. Le Prélat arrivant à Montefiascone lut trois *est*, ce qui poussait la bonté au superlatif. Il en but tant, qu'il en mourut. Le Valet-de-Chambre, franc Allemand, comme son Maître, honora son tombeau de cette épitaphe.

EST, EST, EST. PROPTER NIMIUM EST DOMINUS MEUS MORTUUS EST.

Il fit aussi une fondation annuelle de deux barils de *moscatello*, pour être répandus sur la tombe du défunt.

J'ai dit adieu aux belles routes, aux chemins faits, dès que j'ai mis le pied sur l'Etat Ecclésiastique. Il est vrai que le terrein est hérissé de difficultés : mais c'est justement là où le Gouvernement doit porter son attention, & si cette omission ne blesse point la gloire du Pape

Pape, elle accuse le Prince. Il ne faut pas regarder la confection des chemins, comme une œuvre de surérogation pour le Souverain ; c'est un devoir indispensable qui lui est imposé par le bien public & par les deniers qu'il reçoit du peuple.

L'affreuse montagne de Viterbe m'a donné beaucoup d'embarras ; je dis affreuse, parce qu'il a fallu la grimper sur la neige & les glaces, à travers une forêt, au milieu des chevaux qui s'abattaient, & des Chrétiens impolis qui maudissaient le pape. Souffrez, Madame, que je vous rappelle ici le *Belge* ; & pourquoi se taire ? Il a franchi en héros tous ces mauvais pas, sans secours. Je comptais bien lui en donner. Mais regardant Viterbe du bas en haut, à l'heure du dîner, qui le pressait sans doute, & essayant ses forces en attendant le secours, il s'en est passé. Des spectateurs qui le voyaient faire de la porte de la Ville, s'écriaient : *non è un cavallo, è un diavolo.* Je doute que le plus vaillant des chevaux d'Hector en eût fait autant, même avec les belles harangues du maître.

Viterbe ne m'a pas assez dédommagé de tant de peine, quoiqu'elle passerait — Viterbe.

pour assez jolie dans d'autres pays, par son Hôtel-de-Ville, sa place, ses fontaines, & quelques palais, avec une population d'environ dix-mille ames. On découvre, de la hauteur où elle est située, quantité de châteaux & maisons de plaisance, qui appartiennent aux Seigneurs Romains.

Voulez-vous une anecdote dont vous ferez ce que vous pourrez. C'était la patrie de Jean Nani, Dominicain, & maître du sacré Palais, sous Alexandre VI; ce fameux faussaire qui fabriquait tant d'écrits, & les attribuait sans pudeur aux Historiens de l'antiquité; à Bérose, à Manéthon, à Caton, à Xénophon, à Platon; le digne émule de celui qui fabriqua long-tems avant les fausses décrétales qui ont abusé le monde chrétien pendant plusieurs siècles, en faveur de la Cour de Rome. Des faussaires de cette trempe n'auraient pas beau jeu dans ce siècle, où la Philosophie a les yeux ouverts sur tout ce qui s'écrit. Vous ne voulez pas, Aspasie, qu'on s'apperçoive que vous avez une bonne teinture de la philosophie de l'esprit : mais vous ne pouvez pas également cacher celle du cœur : c'est la meilleure.

LETTRE XIX.

De Monterosi, le 28 Novembre 1763.

RASSUREZ-vous sur ma santé. Je viens d'éprouver de quoi l'on est capable, quand on n'a pas le tems d'être malade, ni d'ouvrir sa bourse aux Médecins. L'activité de l'âme en communique au corps; & le rhume gourmandé, & la fièvre fatiguée, ont lâché prise. Je sens bien que cela n'est pas tout-à-fait dans les règles de la Faculté: mais je dis simplement ce qui m'est arrivé.

Les montagnes m'ont quitté à Viterbe. Me voilà dans la plaine. Le Bourg d'où je vous écris n'est qu'à une petite journée de Rome. Demain je finirai cette épitre dans ma voiture. En attendant, je me livre à une réflexion un peu chagrine. Que diraient de moi, s'ils lisaient mon voyage, ces voyageurs magnifiques & rapides qui voient tout en poste, qui traitent tous les objets d'instruction, comme ils traitent l'amour & l'amitié, c'est-à-dire, avec une merveilleuse légèreté?.. Trois mois pour ar-

river de Paris à Rome !... Que de bons mots, que de délicieux persifflages! on en ferait peut-être un proverbe... Oui, Messieurs, trois mois; & encore a-t-il fallu mettre un frein à ma curiosité, dans certaines Villes, dont une seule demanderait peut-être les trois mois.

De ma voiture, le crayon à la main.

Ce ne sont point ici les plaines vivantes de la Lombardie, du Milanès, du Parmesan, & de la Toscane, dont je vous ai parlé. Le patrimoine de Saint-Pierre a l'air d'une terre en décret que les usufruitiers, de l'un à l'autre, ont laissé tomber en friche. Bonne terre, mais peu de villages, peu de hameaux, peu de troupeaux, peu d'hommes. Quand il faut que les hommes viennent des Villes pour cultiver la terre, malheur à un pays! C'est l'homme qui vit habituellement avec la terre, qui la féconde..

Je roule sur la *Via Flaminia*, route construite, il y a deux-mille ans par le Consul Flaminius, celui qu'Annibal défit près du Lac de Trasimène. Elle traversait la Toscane, l'Ombrie, & s'étendait jusqu'à Rimini. Il en reste peu de

vestiges. N'imaginez pas que la Capitale du monde s'annonce par ces belles avenues plantées, qui amènent agréablement le voyageur de trente à quarante lieues, aux portes de Paris. On trouve simplement un chemin assez bon, grâce à la nature, plus qu'à l'art.

Aavant que d'entrer dans Rome, je salue le Champ de Mars que Romulus consacra au Dieu de la Guerre : n'aimez-vous pas mieux son successeur Numa qui sacrifiait au Dieu de la paix?

J'arrive enfin, j'entre par la *porta del Popolo*, la plus belle de Rome, ouvrage de Michel-Ange & du Bernin. Toute belle qu'elle est, la porte Saint-Denys que vous admirez à Paris, l'efface. Mais cette entrée a quelque chose de majestueux par une grande place décorée de deux beaux portails d'Eglise, d'une fontaine, & d'un obélisque Egyptien. Le bassin de la fontaine fut autrefois la base d'une colonne des Thermes Néroniens. L'obélisque, dédié très-anciennement au Soleil en Egypte, a été consacré au créateur du Soleil par Sixte V. La place débouche dans trois rues. Je vais chercher un gîte, & du repos, dont j'ai grand besoin.

LETTRE XX.

De Rome, le 8 Décembre.

Rome. ROME a une chose au-dessus de toutes les Villes du monde; c'est la réunion des beautés en tout genre & de tous les siècles: sujet d'études éternelles. Voici le plan que je me suis proposé, pour ne point confondre les objets; & pour me mettre dans la nécessité d'y revenir à plusieurs fois, & de les voir sous toutes les faces. Je commence par l'Architecture moderne. L'antique viendra après. La Sculpture & la Peinture auront leur tour; & je prends avec moi des yeux, pour aider les miens.

Vous savez que la Nation Française a ici une Académie qui réunit tous ces Arts; établissement digne du siècle de Louis XIV. C'est-là où je cherche du secours. Cette Jeunesse, qu'on n'envoie pas ici, sans avoir fait ses preuves, & qui se perfectionne sous un maître éclairé, veut bien se prêter à mes études. On ne voit que moi dans les rues de Rome.

N'y cherchez pas, si vous y venez jamais, des places régulièrement belles, comme celle de Vendôme à Paris : vous ne trouverez pas même cette symmétrie dans la place Navone, qui a tant de célébrité. Mais elle a une fontaine qui vaut peut-être mieux qu'une place. Le Bernin, ce génie qui réunissait tant de talens, a joint dans ce monument l'antique au moderne. Un rocher percé à jour, verse un torrent par quatre bouches. Quatre statues colossales, qui représentent les quatre principaux fleuves du monde, sont appuyées contre le rocher qui sert de piédestal à un obélisque tiré du cirque de Caracalla. Je ne parle pas de deux autres fontaines qui accompagnent celle-là.

L'ancienne Rome qui se signalait par des aqueducs dans tout l'Empire, ne s'oubliait pas elle même. Rome moderne l'imite en ce point. La fontaine de Trévi arrive de huit milles. Le bassin de marbre qui la reçoit, forme une espèce de lac. La décoration, appuyée contre un Palais, flatte agréablement les yeux : mais ceux qui aiment le grand & le beau, préferent l'idée simple & sublime du Bernin.

Un autre aqueduc amène une rivière sur le sommet de l'ancien Janicule, aujourd'hui San-Pietro in Montorio. Le premier effet est de mettre en action plusieurs moulins ; le second, d'abreuver une partie de la Ville. Cet aqueduc parcourt une étendue de trente-six milles. Où en est, Madame, le beau projet de M. Parcieux, qui voudrait abreuver & nétoyer Paris en y amenant la rivière d'Ivette? On ne la prendrait qu'à la distance de dix-huit milles; & Paris est si riche, en comparaison de Rome! Ce projet n'est-il point trop bon pour être agréé (a)?

N'attendez pas que je vous décrive toutes les fontaines de Rome. Qu'il vous suffise de savoir qu'elles se font admirer par le goût, la variété des formes, & une abondance toujours soutenue, sans la moindre interruption. La Reine Christine de Suède, admirant

(a) Ce savant, dont la science tournait toujours à l'utilité, a fini ses jours sans en voir l'exécution. Peut-être nos neveux, plus sages que nous, le reprendront-ils.

pour la premiere fois ces belles eaux, crut que ce n'était, comme ailleurs, que le jeu de quelques heures, pour lui faire honneur; & par économie elle pria de cesser. On lui fit remarquer l'inscription, *Aquæ perennes*, qui convient à toutes.

Voici une autre magnificence de pure utilité. Des eaux souterraines entraînent toutes les immondices hors de la Ville. Ces égoûts multipliés sous toutes les rues, & rafraîchis sans cesse par des sources abondantes ont résisté aux injures des siècles. Le plus considérable par sa largeur & sa hauteur, nommé *Cloaca Maxima*, débouche dans le Tibre. Ils furent construits en grande partie sous le règne de Tarquin l'Ancien, qui y employa tout le peuple de Rome. Un peuple naissant qui débute ainsi, paraît fait pour être le modèle des autres peuples. Le beau siècle de Louis XIV ne s'avisa pas d'une telle entreprise.

J'allais vous promener sur d'autres objets d'Architecture. Mais l'heure des *conversazioni* qui s'approche, m'oblige de vous renvoyer à une autre lettre; car il ne suffit pas à un voyageur de

connaître les choses, il faut encore plus connaître les hommes. Ces conversations de tous les jours se tiennent dans des maisons ouvertes. Toute personne honnête, présentée par une main connue, y trouve un accès facile. Dans les unes tout est homme. C'est chez des Cardinaux, des Monsignori, des Princes. Point de jeu, point de concert, pure conversation. Dans les autres, les femmes représentent ; & on y mêle le jeu & la musique. Dans une soirée vous pouvez varier vos amusemens en cinq à six Palais ; si bien qu'en huit ou quinze jours vous avez fait connaissance avec toute la haute sphère d'une Ville.

Que pensez-vous de cet usage? Il me semble qu'il est plus favorable aux nationaux & aux étrangers, que nos petites cotteries françaises, où l'on ne rencontre, ni la même affluence de monde, ni la même liberté, ni un accès aussi facile.

Je vais vous étonner ; on arrive pour ces conversations dans un vaste Palais. Point de Suisse à la porte, pas même un polisson pour vous montrer l'escalier. Cet escalier n'est point éclairé. Tant

pis pour vous, si vous n'avez pas un flambeau. Ordinairement il faut monter fort haut. Le premier, le second même ne semblent destinés qu'à des fêtes. Enfin vous arrivez; & autant que vous avez trouvé de dénuement à la porte & sur l'escalier, autant vous trouvez de cortège & de foule domestique dans les antichambres. Votre nom se répète d'une pièce à l'autre, avec toutes les marques de considération. On observe pourtant des gradations, selon les rangs, pour reconduire. Quatre flambeaux pour un Cardinal, deux pour un Evêque, un pour ceux qui n'ont d'autre dignité que leur mérite. La livrée est parfaitement au fait de l'étiquette.

Ces assemblées quotidiennes sont d'autant mieux imaginées, qu'il n'y a de spectacles à Rome, que dans le tems du Carnaval. Il faut par-tout aux désœuvrés opulens, des moyens pour éviter l'ennui. On ne s'ennuie pas, Aspasie, en vous écrivant. On se laisse même aller au-delà des bornes qu'on s'était prescrites. Mais l'heure me presse.



LETTRE XXI.

De Rome, le 14 Décembre.

APRÈS avoir jeté un premier coup-d'œil ſur l'Architecture moderne dans les places publiques, je la cherche dans les Egliſes. Les Temples antiques qui nous reſtent, ſe préſentent, pour la plupart, en Rotondes. L'Italie a pris du goût pour cette forme. La différence qu'elle y a miſe, c'eſt qu'elle a élevé les Rotondes en l'air, en les portant ſur les voûtes des Temples, & cela s'appelle dôme ou coupole. Michel-Ange conçut un projet bien hardi, de porter le *Panthéon*, Temple ancien, vulgairement appellé *Rotonde*, au-deſſus de l'Egliſe de Saint Pierre; & ceux qui l'exécutèrent, ſous Sixte V, Jacomo della Porta, avec le célèbre Fontana, eurent-ils moins de courage?

Ces coupoles en l'air ou à terre, paraiſſent être une des plus grandes beautés de l'Architecture. En l'air ſur un croix Grecque, elles font un effet admirable. A terre, elles préſentent

toutes les parties d'un Temple à une diſtance bien éclairée, & qui charme les regards. Le dôme des Invalides à Paris, eſt un chef-d'œuvre. C'eſt dommage qu'il faille demander, en entrant dans la nef, où il eſt. On ne voit pas ce défaut en Italie.

Aimez-vous la magnificence dans la maiſon du Seigneur? Vous ſeriez étonnée, plus à Rome que dans le reſte de l'Italie, de la profuſion & du choix des marbres, de la quantité & de la beauté des colonnes. On a dépouillé les Temples de l'ancienne Rome, pour orner ceux de la nouvelle; comme l'ancienne Rome avait dépouillé la Grèce & l'Egypte, pour ſe parer. Les quatre plus anciennes Baſiliques du Monde Chrétien, dont l'Empereur Conſtantin poſa les premières pierres, *Saint-Jean de Latran, Sainte-Marie Majeure, Saint-Pierre & Saint-Paul*, montrent des ordres de colonnes, tels que vous n'en vîtes jamais. On en compte dans la ſeule Baſilique de Saint-Paul, cent-quarante, les unes de marbre, les autres de granit. Elles furent tirées du tombeau de l'Empereur Adrien, aujourd'hui le Château-Saint-Ange.

Vous m'attendez ſans doute à Saint-Pierre : cent Ecrivains en ont fait la deſcription, en ſe copiant les uns les autres. Vous vous contenterez d'un raccourci. Tout y eſt coloſſal, & rien n'en a l'air ; effet admirable des proportions. La grande nef eſt longue de 570 pieds. Au premier pas on ne s'en doute point. A meſure qu'on avance, tout grandit, tout s'enfle. Sous la coupole eſt le Maître-Autel, iſolé & couronné d'un baldaquin ſuperbe, qui eſt ſoutenu par quatre colonnes torſes. On a employé à cette décoration quatre-cent-cinquante milliers de bronze, pris des ornemens du Panthéon. Voulez-vous une idée de la hauteur du vaiſſeau? Au-deſſus du baldaquin eſt une croix. Eh bien! cette croix, qui ſe trouve encore à un grande diſtance de la coupole, eſt auſſi élevée que la pointe du fronton du Louvre. Mais à prendre la hauteur en totalité, du pavé juſqu'à la lanterne, on compte cinq-cents pieds ; au-deſſus de la lanterne eſt une boule creuſe de métal doré, de douze pieds de diamettre. Une trentaine d'hommes peuvent s'y aſſeoir à l'aiſe, tandis qu'à la regarder d'en bas, elle ne paraît que

comme un de ces globes céleſtes qui ornent les cabinets des ſavans.

J'ai remarqué deux coups de Maître : ils ſont du Bernin. De l'Autel au fond de la nef, il y a loin. Il fallait décorer ce rond-point, en y plaçant la chaire de Saint-Pierre, objet d'un petit volume pour un ſi grand eſpace. Il a enchâſſé cette relique dans du bronze doré qui en rend la forme. Deux Anges la vénèrent, & quatre Docteurs giganteſques, deux de l'Egliſe Latine & deux de la Grecque la ſoutiennent. Le tout ſe termine en pyramide, avec une Gloire dont les rayons ne laiſſent rien à deſirer. L'autre prodige de l'Art, le voici : Il était queſtion du tombeau d'Alexandre VII. Une porte intérieure, néceſſaire à conſerver, ſemblait faire un obſtacle inſurmontable. Le Bernin a tourné cette porte en décoration terrible. La mort en ſort pour trancher les jours du Pontife. Vous avez vu dans *Sémiramis* le ſpectre qui vient effrayer cettre Reine. Prenez cela pour une petite copie.

On y voit encore les tombeaux de la Comteſſe Matilde, de la Reine d'Angleterre & de la Reine Chriſtine. Toutes

trois ont mérité cet honneur. Mathilde pour avoir donné au Saint-Siége tout ce qu'on appelle aujourd'hui le patrimoine de Saint Pierre, depuis Viterbe jusqu'à Orviète, avec une partie de la Marche d'Ancône ; la Reine d'Angleterre, femme d'un Roi détrôné, pour avoir édifié Rome qu'elle ne pouvait enrichir ; Christine, pour avoir préféré le séjour des Sciences & des Arts au trône de Suède, & la religion de Rome à la sienne. Un manuscrit qui mettait en doute la sincérité de sa conversion lui tomba entre les mains. Elle y écrivit : *chì lo scrive, non lo sà ; chì lo sà, non lo scrive* (*a*).

En admirant tant de belles choses, on est surpris d'une épargne, dont sans doute on ne se plaindra pas toujours. Les pilastres immenses qui soutiennent la coupole dans la partie la plus apparente du Temple, ne sont que de stuc, tandis que le plus beau marbre est prodigué par-tout.

Ceci est bien pis. Dans le plan de

(*a*) La personne qui écrit, ne le sait pas. Celle qui le sait, ne l'écrit pas.

Michel-Ange que l'on conſerve à la Bibliothèque du Vatican, l'Egliſe iſolée devait avoir la forme d'une croix Grecque : c'eſt-à-dire quatre nefs d'une égale longueur, qui auraient eu l'Autel pour centre commun. Dans cette conſtruction, de quelque côté que l'on entrât, on eût apperçu dès le premier pas la moitié de la coupole. C'était-là le point de perfection. Qu'eſt-il arrivé? Un Pape a gâté le plan en prolongeant la nef qui fait face à la place.

Le frontiſpice n'a qu'un ordre. Je vous laiſſe à juger de ſa hauteur & de ſa majeſté. Les Romains prétendent que cette unité d'ordre eſt dans le vrai de la choſe. Parce qu'un Temple n'ayant qu'un étage, le dehors doit repréſenter le dedans; & d'ailleurs ils ont pour eux tous les temples de l'antiquité, qui n'avaient qu'un ordre.

Le portique ou veſtibule ferait ſeul une magnifique Egliſe dans une grande Capitale. On y voit deux Empereurs qui ſont bien ſaints pour Rome, Conſtantin & Charlemagne. Ils ſemblent montrer les donations qu'ils ont faites à l'Égliſe.

Je vous ai dit dans ma dernière lettre,

en parlant des places publiques, qu'aucune n'égalait pour la symmétrie & la beauté, celle de Louis-le-Grand à Paris. Je devais excepter la place de Saint-Pierre. On n'en cite point d'aussi belle.

Le Bernin, par ce seul ouvrage, marchait à l'immortalité. Quatre rangs de colonnes sagement espacées, couronnées d'une balustrade & d'un grand nombre de statues, forment le contour de la place. Au centre s'éleve, à la hauteur de cent-cinquante pieds au moins, un obélisque d'un seul morceau de granit oriental. Ce fameux obélisque dédié au soleil par Sésostris, amené de l'Egypte à Rome sous Caligula, abattu par les siècles, sans être endommagé, & relevé par le célèbre Fontana, sous le Pontificat de Sixte Quint, figure entre deux fontaines, dont les eaux jaillissantes retombent dans de grands bassins à double rang. Qu'on ouvre une rue, comme on le projette, qui du pont Saint-Ange fasse voir, dans une longue perspective, le Temple & la colonnade, rien d'aussi beau, d'aussi grand ne sera sorti de la main des hommes.

Je ne m'arracherai pourtant pas les

yeux, comme font les dévots Musulmans, après avoir vu la Mecque, croyant qu'ils n'ont plus rien à voir.

Si le grand nombre des Eglises doit donner à une Ville le nom de *sainte*, aucune ne le mérite plus que Rome. On y en compte trois-cent-trente ; & il en est peu où l'Architecture ne s'attire des éloges. Je ne vous vanterai pourtant pas un genre de beauté qui me paraît déplacé dans des édifices où tout doit être auguste. Les Italiens dorent quelquefois leurs Eglises, ainsi que nous dorons nos appartemens ; & comme la musique est ici sur le trône, on voit deux ou trois tribunes pour la recevoir. Ces tribunes, fort saillantes, sont plus enjolivées que la plus belle loge de notre Opéra. Si on éleve les yeux à la voûte du Temple, on est ébloui par un plafond qu'on n'admire pas. S'il y a quelque solemnité dans les grandes Basiliques, c'est bien pis. Les belles colonnes, les vrais ornemens de l'Architecture disparaissent sous des tapisseries. Mais en fermant les yeux sur l'Architecture, qui est-ce qui pourrait calculer toutes les richesses accumulées dans les Eglises ? La seule Chapelle de

Saint-Ignace dans l'Eglise du Jésus, dont le célèbre Vignole fut l'Architecte, acheterait une Province. Je ne parle ni de ses pilastres de verd antique, ni de ses niches d'Albâtre oriental, ni de ses colonnes de Lapis-Lazzuli, dont la hauteur est de vingt-huit palmes, le diamettre de quatre; ni encore du bronze doré qui brille de toutes parts. Je ne considere que l'argent, l'or & les pierreries employés avec un goût exquis.

Je vous parlerai des Palais, quand j'aurai parcouru les plus beaux, afin de vous donner une idée de toute l'Architecture moderne qu'on voit à Rome.

Je finis par la nouvelle du jour. C'est l'arrivée prochaine de notre Ambassadeur (*a*). Je ne voudrais pas être en sa place. La renommée en dit trop de bien. Le soutiendra-t-il? Il vient par mer. La Chambre du Pape est, depuis dix à douze jours, à Civita-Vecchia, pour le recevoir; & tous les jours cette Chambre voyant ou croyant voir sa frégate au bout d'une lunette, fait ser-

(*a*) Monsieur le Marquis d'Aubeterre.

vir le souper de son Excellence; & puisqu'il est servi, il faut bien le manger. Je regrette vos soupers, chère Aspasie, où une petite compagnie de gens qui pensent & qui savent rire, font oublier l'heure de se coucher. Bon soir.

LETTRE XXII.

De Rome, le 24 Décembre 1763.

IL ne faut pas faire beaucoup de pas dans les rues de Rome pour trouver un Palais. Le Vatican, commencé au douzième siècle, continué sous un grand nombre de Pontificats, ne fut jamais bâti sur un plan général. Additions sur additions, nulle symmétrie: beaucoup de belles parties incohérentes, point de tout. Cependant par son immensité & par la magnificence de certains corps, on voit bien que c'est le Palais d'un grand Prince.

Outre les pièces principales, telles que les grands appartemens du Pape, & du Cardinal Neveu; les Chapelles Sixtine & Pauline, aussi grandes que des Eglises; la salle Royale & Ducale;

la fameuſe Bibliothèque, la première du monde; une ſalle d'armes pour armer quarante-mille hommes (*a*); & pluſieurs galeries; on y compte plus de dix-mille chambres,& deux-cents cours, grandes ou petites. Vous concevez par là que le Conclave, pour l'élection des Papes, quelque nombreux qu'il ſoit, s'y trouve au large.

Mais y a-t-il rien d'aſſez grand, d'aſſez magnifique pour fixer l'inconſtance humaine? Paul III, au ſeizième ſiècle, eut quelqu'inquiétude ſur la ſanté des Papes; & il tranſporta leur demeure dans une ſituation plus élevée qu'il jugeait plus ſalubre; ce fut ſur le Mont Quirinal, nommé depuis *Monte-Cavallo*, à cauſe de deux chevaux de marbre que leur antiquité fait beaucoup valoir: ils figurent ſur la place qui annonce le Pa-

(*a*) On y montre avec complaiſance l'armure d'un Héros Français, ce fameux Connétable de Bourbon, qui fut tué à l'eſcalade de Rome, ſans doute par punition du Ciel: mais la Ville n'en fut pas moins priſe & ſaccagée.

lais. Deux jeunes hommes de la même matière ont l'air de les assouplir. On prétend que ces deux groupes représentent le même Héros, c'est-à-dire, Alexandre domptant Bucéphale ; que le premier est l'ouvrage de Phidias, l'autre celui de Praxitele par émulation. Et qui est-ce qui ne s'y serait pas trompé, en lisant sur les bases les anciennes inscriptions qui l'attestaient ? Cependant le Nardini, en calculant le tems qui s'est écoulé entre ces fameux Artistes & Alexandre, a démontré la supposition. Malgré cela, après avoir supprimé les premières inscriptions, on lit encore,

OPUS PHIDIÆ ET PRAXITELIS ;

Tant les hommes ont de peine à se détacher de leurs erreurs. Après cela fiez-vous sans examen aux inscriptions.

Revenons au Palais Papal. C'est une espèce de Couvent qui n'est pas, à beaucoup près, si beau que le Royal édifice où les Moines de Saint-Denys prient Dieu pour la prospérité de la France, sans jamais se ressentir des calamités qui peuvent lui arriver. La Secretairerie des brefs sur la même place

ſe préſente plus noblement. Les Papes ne viennent occuper le Vatican que dans les grandes ſolemnités, à cauſe du voiſinage de Saint-Pierre, où elles ſe célèbrent. Les jardins de Monte-Cavallo, aſſez grands & agréables, ſans approcher de ceux de Verſailles, plaiſent, ſur-tout, par la beauté des eaux. Vous qui aimez les méchaniques, quand ferez-vous ſonner de la trompette, jouer de l'orgue, imiter le chant du roſſignol, à vos jets-d'eau?

Parmi la multitude des Palais dont Rome eſt ſemée, on en diſtingue plus de ſoixante, qui paraiſſent plutôt faits pour loger des Princes que des particuliers: tous avec des portiques intérieurs, tous avec pluſieurs cours, tous avec de l'architecture, quelquefois de mauvais goût; mais avec ce défaut, ces grand édifices ont encore l'air Palais; tandis que nos beaux Hôtels de Paris ne ſont que des maiſons. Ajoutez que la facade de ces Palais bâtis ſur la rue, décore bien mieux une Ville, que celle de nos Hôtels entre cour & jardin. Sans avoir été à Rome, on connait les noms des Palais *Altieri*, *Orſini*, *Barberin*, *Borghèſe*, *Colonne*, *Farnèſe*, &c. ouvrages

vrages des Bramante, des Michel-Ange, des Bernin & autres grands Architectes. Celui de l'Ambaſſadeur de Veniſe, production gothique & crènelée, a l'air d'une citadelle. Un Pape en fit préſent à la République; parce qu'après de vives conteſtations, elle eut la complaiſance d'accepter le Concile de Trente. La France n'a pas jugé à propos de faire la dépenſe d'un Palais pour ſon Ambaſſadeur, comme elle l'a faite, & grandement, pour ſon Académie: elle en loue un qui ne s'annonce que par les armes de France au-deſſus de la porte.

Le *Campidoglio*, ou le Capitole moderne mérite une attention particulière. On y monte par une rampe douce entre deux baluſtrades qui offrent à leur naiſſance deux Sphinx de marbre Egyptien; ces Sphinx, plus anciens que la conquête de l'Egypte par Cambyſe, ont vu la chûte de l'Empire des Perſes, de celui d'Alexandre, de celui des Ptolomées, de celui des Romains, & le règne de tous les Papes. Il ne leur manque que la parole, pour nous dire de belle choſes, & plus ſûres que les hiſtoires. Au ſommet de la rampe, deux

colosses qui représentent Castor & Pollux, tenant leurs chevaux par la bride. Tels ils se montrèrent, disait l'ancienne Rome, lorsqu'ils vinrent au secours des Romains, dans une bataille contre les Volsques. On y voit aussi deux trophées érigés à Marius, pour la victoire qu'il remporta sur les Cimbres, & deux colonnes, dont l'une porte un globe d'airain, où sont renfermées les cendres de Trajan; l'autre est la fameuse Milliaire élevée par Auguste, pour marquer le centre de Rome, le commencement & la fin de toutes les voies Romaines.

Ce nouveau Capitole consiste en trois grands édifices séparés, quoique symmétriques, dont Michel-Ange fut le principal Architecte. Dans celui du milieu, réside le Sénateur de Rome, personnage unique, reste informe d'un Sénat auguste qui gouvernait le monde. Les conservateurs de la Cité, faibles images des anciens Ediles, occupent les deux autres.

Le Pape, peu de jours après son exaltation, va prendre possession de Saint-Jean-de-Latran, la premiere Basilique de Rome, & la mere de toutes

les Eglifes Chrétiennes. Dans cette marche à travers le Capitole, dont on lui préfente les clés, il fe montre dans toute fa grandeur. Il eft précédé & fuivi de deux-mille hommes à cheval, diftribués en différens Corps : fpectacle fingulier & piquant. Grande variété dans les uniformes militaires : armures brillantes à l'antique & de toutes pièces, cafques ombragés d'aigrettes & de plumes dans l'efcadron des Cuiraffiers. Les Barons Romains, en cheveux naiffans, en habit noir, en manteau, en bas blancs, le chapeau fous le bras; grand nombre de Pages, avec des habits brodés en or & en argent. Les Cardinaux, la haute & baffe Prélature en habit de cérémonie, & en long manteau qui couvre le corps du cheval. Le Pape monte une mule blanche très-fine, que des eftafiers mènent par la bride. Les chevaux, par leur fineffe & par leur beauté, répondent à la fplendeur de la fête. Cette cavalcade eft magnifique fans doute : mais, pour l'admirer, il faut oublier ces marches à jamais mémorables qui fe faifaient à ce même Capitole dans les triomphes des Scipions & des Céfars.

En vous parlant de cette multitude de Palais dont Rome est décorée, si je voulais vous décrire les richesses d'un seul en tableaux, en statues, en bas-reliefs, en bustes, en marbres, en albâtre & en vases précieux dans l'antique ou le moderne, au lieu d'une lettre, je vous ferais un gros livre. J'en toucherai quelque chose, selon l'occasion.

Ce que vous me marquez dans votre lettre du 23 Novembre, est bien autrement intéressant. Le Roi, dites-vous, vient de donner une déclaration par laquelle il demande à ses Cours des mémoires sur les moyens de rendre la perception & le recouvrement des impositions plus utiles à l'État, & moins onéreux au peuple. Il est bien plus beau, bien plus grand de répandre l'aisance dans une Nation, que de l'embellir par des monumens.

Notre Ambassadeur est enfin arrivé. Il s'est déja montré aux Grands de Rome, & il les reçoit chaque jour. Si l'on en croit le bruit public, il saura plaire & persuader. Il faut que je vous communique une idée singulière qui me passe par la tête. Lorsqu'il arrive à votre sexe de s'asseoir sur le trône, pourquoi

ces Reines, ces Impératrices, au lieu d'Ambaſſadeurs, n'envoient-elles pas des Ambaſſadrices? Si vous viviez dans leur pays, je vous dirais: dépêchez-vous de vous mettre au fait des intérêts des Couronnes, & prenez-moi pour le Secrétaire d'Ambaſſade.

LETTRE XXIII.

De Rome, le 28 Décembre 1763.

J'AI vu votre pere, le mien & celui de tous les Fidèles, officier le jour de Noël à Sainte-Marie Majeure, dans le grand cérémonial. Sa marche, mêlée de grandeurs ſpirituelles & temporelles, dénote les deux puiſſances. Le cortège eſt pompeux. Une garde nombreuſe à pied & à cheval, troupes mieux entretenues que celles qui ſe battent; les Princes Eminentiſſimes de l'Egliſe, & les Grands du ſiècle: toute la Prélature: des carroſſes de repréſentation qui ne finiſſent point; le ſien ſurpaſſe tous les autres en magnificence. Il arrive. Des

Cardinaux (*a*) le déshabillent dans la sacristie, pour le révétir des ornemens pontificaux. Douze hommes le portent processionnellement sur leurs épaules le long de la grande nef, sur une espèce de palanquin, flanqué de deux grandes plumes, & le déposent sur un thrône en face de l'Autel. Sa tiare, comme vous le savez, est ornée de trois couronnes, tandis que les Empereurs n'en ont que deux, & les Rois une seule; ces Rois & ces Empereurs lui ont baisé les pieds. Il est difficile d'élever l'Humanité plus haut. Ses stations à l'Autel sont fort courtes. Il n'y paraît qu'à l'*introït* & au moment de la consécration; car on lui porte la Communion sur son thrône; & lorsqu'on lui présente le calice, il en aspire quelques gouttes à travers un chalumeau d'or. Le Cardinal assistant consomme ce qui reste.

(*a*) Le Doyen du Sacré Collége Cavalchini, à qui la France avait donné l'exclusion dans le dernier Conclave, en était un. Il servait celui qui aurait dû le servir.

Il faut un Temple aussi vaste que Sainte-Marie Majeure, pour ces grandes cérémonies. Il y a dans Rome plus de trente Eglises dédiées à la Vierge. Cette ancienne Basilique tient le premier rang à plus d'un titre. On est persuadé, avec Baronius, que l'an 353, un Patrice très-opulent, & le Pape Libere qui ne l'était guères ; eurent une vision commune pour la bâtir, vision confirmée par une neige miraculeuse qui tomba le 5 du mois d'Août, & s'accumula en se moulant en Eglise. On n'eut plus qu'à suivre le plan sur le terrein même avec les trésors du Patrice. On y expose à la vénération des Fidèles la crêche, le foin, les langes qui reçurent l'Enfant Jésus à sa naissance.

Au sortir de cette solemnité, j'ai suivi une foule de curieux au Palais *Sora*, que le Prince Piombino a prêté aux Jésuites Portugais. Sera-ce le cas du proverbe, qui prête, donne? Ces Peres s'occupent dans ce moment à faire des crêches. On y voit non-seulement tous les attributs de la Nativité, mais encore des optiques, le cours de Marseille, les Tuileries & autres belles perspectives : mélange où il faut louer l'intention,

J'allais vous parler de quelques autres crêches ; car il s'en fait beaucoup dans ce tems de Noël : mais vous n'avez pas encore aſſez de dévotion pour lire une longue lettre, ſur le ton de celle-ci. Viendra peut-être un jour, où ce ton ſera le plus agréable pour vous. Mais ſouvenez-vous alors de conſerver vos vertus. Adieu.



LETTRE XXIV.

De Rome, le 4 Janvier 1764.

DANS mes dernieres Lettres je vous ai entretenue, curieuse Aspasie, de l'Architecture moderne. Regardez derriere vous. Remontez aux siécles créateurs, pour trouver les modèles. La barbarie du Bas-Empire, cette nuit des Arts, s'épaississant de plus en plus, avait fait disparaître jusqu'au nom des ordres de l'Architecture antique. C'est ce qui reste en Italie, & principalement à Rome, qui a ressuscité les grandes idées au tems de Léon.

Sans les débris précieux du Temple de Jupiter tonnant, du Temple de la Paix, de celui d'Antonin & de Faustine; sans cette multitude de colonnes dont les Basiliques Romaines se sont enrichies, & tant d'autres monumens que le Bramante, que Michel-Ange, que Raphaël, que le Bernin ont étudiés; & que tant d'Artistes viennent étudier encore, l'Europe n'aurait pas ces beaux édifices qui étonnent le monde. Paris

n'aurait point de Louvre ; Londres point de Saint-Paul ; Rome point de Saint-Pierre.

Il y eut dans l'ancienne Rome deux Théâtres fameux. Celui que Pompée fit construire, après avoir terminé la guerre contre Mithridate. Auguste créa l'autre, & il l'appella le Théâtre de Marcellus, fils de sa sœur Octavie, pour faire passer à la postérité ce nom chéri. Il paraît que ce jeune homme, si le destin l'eût permis, se serait bien chargé de s'immortaliser lui-même.

Si quà fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris.

Revenons à ces deux Théâtres dont le premier a été dévoré par le tems. Les grands morceaux du second, qui sont encore de bout, font l'admiration de tous les connaisseurs. L'un & l'autre contenait trente, quarante-mille spectateurs. Si, dans ces tems de magnificence, on avait proposé au peuple Romain de payer pour assister aux spectacles, tous les Ordres se feraient moqués & de Pompée & d'Auguste. On ne voit aucuns vestiges du Théâtre ou Térence recevait tant d'applaudissemens, ni de

la maison de Scipion qui l'avoisinait : mais lorsqu'on est sur le terrein, on se rappelle avec émotion la belle amitié qui liait le vainqueur de Carthage & le Poëte.

L'ancienne Rome se vantait avec raison de ses bains publics appellés *Thermes*, d'un mot grec qui signifie chaleur... Ils étaient ouverts tous les jours aux deux sèxes. Une infinité de petites chambres voûtées les rendaient fort commodes. Il y avait tels bains ou trois, quatre-mille personnes pouvaient se baigner sans se voir. Les Empereurs n'épargnaient rien pour leur construction & leur décoration. L'architecture s'y déployait en grand, comme dans tous les édifices publics. Les vastes ruines des Thermes de Titus & de Caracalla ont encore un air de grandeur. Une salle des Thermes de Diocletien subsiste en son entier. Les mêmes murs, les mêmes colonnes portent jusqu'aux nues une voûte qui semble vouloir braver tous les siécles. C'est à présent l'Eglise des Chartreux.

Ce n'est pas le seul monument que le tems n'ait pas rongé. Le *forum Romanum* renfermait dans sa vaste enceinte,

H vj

entre le Capitole & le Mont Palatin, des Écoles pour la Jeunesse, des Basiliques, des Cours de justice, des Temples, des Palais, des Trophées. Titus, Septime-Sévere, Constantin y respirent encore sous des arcs de triomphe bien conservés. On est fâché d'y voir d'autres monumens à demi enterrés, tels que le fameux Temple de la Paix, élevé par Vespasien, le plus grand de tous les Temples connus alors. Il n'en coûterait pas beaucoup pour découvrir ces thrésors d'architecture ; mais tous les Papes ne sont pas des Léon X, & des Sixte-Quint.

Le Panthéon, dans un autre quartier de Rome, fixe encore plus les regards. Cette Rotonde fut bâtie par le Consul Agrippa, sous le règne d'Auguste, & dédiée à tous les Dieux. Vénus y était parée d'une perle, qui valait, disent les Historiens, deux-cent-cinquante-mille écus d'or. C'était le pendant de celle que Cléopâtre fit boire à Antoine. Ce Temple, couvert dans l'origine, de lames d'argent, n'a qu'une porte de bronze doré, point de fenêtres ; le jour entre par une seule ouverture au-dessus de la coupole ; & tout est éclairé, Qua-

rante-huit colonnes de marbre décorent l'interieur. Seize autres à l'extérieur, d'une ſeule pièce de granit, forment, par leur hauteur & leurs proportions, un portique majeſtueux. On a dépouillé ce Temple de tous ſes ornemens en bronze, de tous les ſimulacres des Dieux, pour en faire une Egliſe chrétienne. Mais heureuſement le corps de l'édifice ſe montre tel qu'il était. Raphael y a trouvé un tombeau digne de lui. On lit ſur ſa tête, qui en a été tirée pluſieurs années après ſa mort, ce diſtique du Cardinal Bembo :

Hic ille eſt Raphael, timuit, quo ſoſpite, vinci
Rerum magna parens; quo moriente, mori.

De tous les édifices de l'ancienne Rome, le plus étonnant par la grandeur des maſſes, par l'emploi de tous les ordres d'architecture, par la nobleſſe des portiques, par la multitude des gradins, par l'enſemble, la vaſte capacité & la hauteur du tout, fut l'amphithéâtre de Veſpaſien, qu'on appelle le coliſée. Ce Prince, qui par ſon économie, ſon avarice, ſi l'on veut, ſe mettait en état de faire de grandes dépenſes, ſans fouler le peuple, employa trente-mille

efclaves Juifs, après la conquête de la Judée, à cette conftruction. On y faifait combattre des bêtes féroces par milliers. L'eau y entrait à volonté pour des Naumachies. Cent-mille fpectateurs y étaient affis à couvert du foleil & de la pluie, au moyen des voiles de foie, qu'on tendoit au faîte de l'édifice. On y entrait, on en fortait, fans courir aucun rifque. Des avenues de tous côtés, des dégagemens, des vomitoires fagemens diftribués prévenaient tous les accidens. Jufques-là tout était bien ; car il eft jufte d'amufer le peuple qui foutient tout par fes travaux & fes contributions : mais des gladiateurs, des efclaves, des hommes enfin s'y égorgeaient, pour divertir une capitale qui fe vantait de donner des mœurs, auffi-bien que des loix au monde. Eft-il donc de la deftinée de l'homme de mêler toujours le mal au bien?

Que refte-t-il de cet immenfe édifice ? environ une moitié. Ce n'eft pas le tems qui a détruit l'autre. C'eft l'ignorance meurtriere des barbares qui ont tant de fois faccagé Rome. C'eft encore plus l'épargne fordide de certains Seigneurs de Rome moderne, qui en ont

arraché les pierres pour se bâtir des palais. Mais la moitié qui subsiste dans son antique majesté, fait des reproches aux destructeurs.

En parcourant ces augustes ruines, on reçoit des impressions de toutes les sortes. Au colisée on voit, ou l'on croit voir ce monde de spectateurs, qui par lui-même formait un si grand spectacle; le souverain de Rome & de la terre, la Famille Impériale, le Sénat, l'Ordre Equestre, les Préteurs, les Tribuns, les Ediles, tous les Magistrats & le peuple. On applaudit avec eux à ce qui se passe dans l'arène.

Au *forum Romanum*, on s'arrête au figuier ruminal qui couvrit la naissance de Romulus & Rémus. Non loin de-là on marche sur le terrein où furent enlevées les Sabines. On entend dans la voie sacrée les sermens qui cimenterent l'alliance entre Romulus & Tatius. Sur le pont Sublicius on admire Horatius Coclès, qui seul arrête une armée: le rustique arc de triomphe encore subsistant, qui fut sa récompense, enfanta plus d'un héros.

Revient-on au Capitole: Manlius qui le défendit, Manlius qui en fut précipité;

les Gracques, Caton, les deux Brutus, Cicéron, Pompée, César, Antoine, tous vous parlent; vous êtes sur le théâtre où ils agissaient. Va-t-on reconnaître les jardins de Mécéne : on y entend Virgile, Ovide, Horace s'entretenant avec Auguste & Julie. L'ame s'épanouit avec cette bonne compagnie; soit dit, sans encenser tous les crimes qui ont porté sur le thrône le plus heureux des tyrans. Près de ces jardins on voit les restes d'une tour fameuse : puissent-ils s'anéantir ! c'est du haut de cette tour que l'incendiaire Néron, en hâbit de théâtre, chantait l'embrâsement de Troye, & celui de Rome qu'il venait d'ordonner.

On cherche en vain sur le Mont-Palatin quelques vestiges du Palais des Césars, ce Palais qu'Auguste avait commencé, que Tibére continua, que Caligula, Néron, Domitien & d'autres Empereurs embellirent de toutes les richesses de la nature & des arts. Il est absolument enseveli sous les jârdins Farnése. Si quelqu'un nous disait qu'un jour on cherchera les ruines du Louvre & de Versailles, lui croirait-on la tête bien saine?

Un chrétien, peu touché de toute cette antiquité payenne, préfere-t-il les monumens de sa Religion : il s'arrête au berceau de l'Enfant Jésus, à tous les instrumens de sa passion, à la *Scala Santa*, escalier de marbre blanc, qu'il monta & descendit plusieurs fois dans le palais de Pilate ; & qu'aujourd'hui les Fideles, à l'exclusion du sexe, montent à genoux. Il s'arrête à la Chaire de S. Pierre, aux chaînes dont il fut lié à Jérusalem & à Rome, & qui se sont tellement incorporées, qu'on ne peut plus les désunir ; & à tant d'autres reliques du plus grand prix, qu'on vénère en différentes Eglises. Il nourrit sa foi sur la place où Simon le Magicien, luttant de miracles avec S. Pierre, & ne pouvant soutenir son vol impie, se cassa la tête en présence de Néron & de toute sa Cour. Il mêle ses larmes au sang de tant de martyrs, qui coula dans la *Via Scelerata*. Enfin il s'édifie des Temples payens changés en Eglises, & purifiés de l'idolâtrie. Ainsi vous voyez que, quelqu'esprit qu'on apporte à Rome, on a de quoi se satisfaire.

Mais je ne voudrais pas qu'en voulant purifier certains monumens, on eût fait

un mélange bizarre du ſacré & du profane. Dans la premiere Egliſe de Rome, j'apperçois une ſtatue de bronze. J'approche : c'eſt Jupiter Olympien métamorphoſé en Saint Pierre ; & quoiqu'on lui ait mis une main en bénédiction, l'antique idolâtrie ſaute aux yeux.

Sur ce fameux obéliſque dont je vous ai parlé, au centre de la belle colonnade du Bernin, on lit, d'un côté, qu'il eſt dédié à Auguſte, & de l'autre, qu'il eſt conſacré à Jeſus-Chriſt.

Quel rapport peut avoir la figure de S. Paul à la cîme de la colonne Antonine avec Antonin, & les victoires de Marc-Aurele que le monument & l'inſcription préſentent.

De même, quand je lis ſur la bâſe de la colonne Trajane le triomphe de Trajan dans la guerre Dacique; quand tous les bas-reliefs dont elle eſt chargée, me peignent cette expédition, certainement je ne m'attends pas à voir S. Pierre au-deſſus. J'y cherche Trajan qui tenait dans ſes mains un ſceptre & le globe du monde où étaient enfermées ſes cendres. Sixte V, qui releva ces trois monumens, avait certainement du goût : mais en ceci, il était trop Pape.

Benoit XIV, d'immortelle mémoire, a mieux pensé. Après avoir déterré la colonne qui fut destinée à éterniser l'apothéose d'Antonin le pieux, c'était son projet de la relever telle qu'elle était. On lit, sur le piédestal déjà en place, au Monte-Citorio, les mêmes inscriptions que l'ancienne Rome y grava, sans aucun mélange. Le tems ne lui permit pas d'achever. La colonne, encore couchée, attend la main d'un successeur.

Le même Pontife, en arrêtant ses regards sur le colisée, craignit de nouvelles destructions. Pour les prévenir, il plaça des Oratoires à la circonférence de l'Arène. Ces Oratoires, où des Pénitens vont se flageller à certains jours, ont pris tant de faveur, que, pour ne pas les laisser écrâser, on soutiendra vraisemblablement la masse antique.

S'il est vrai que l'Empereur Auguste, effrayé des coups de foudre redoublés sur le Temple de Jupiter Capitolin, envoya consulter l'Oracle de Delphes, pour en savoir la cause ; s'il est vrai que l'Oracle répondit qu'un enfant Hébreu, fils de Dieu, qui venait de naître, le forçait au silence, & le renvoyait dans les enfers ; s'il est vrai qu'en consé-

goire le Grand, la Ville étant affligée de la peſte, de la guerre & de la famine, ce Saint Pape, dans une proceſſion générale, vit, au-deſſus du mauſolée, un Ange qui remettait le glaive de la vengeance dans le fourreau. Viſion qui fut conſtatée au public, par la ceſſation des calamités. Pour conſerver la mémoire de ce prodige, on ôta l'urne qui renfermait les cendres d'Adrien pour faire place au bon Ange. Cette urne de bronze, qui a la forme d'une pomme de pin, ſe voit dans les jardins du Vatican.

Du Vatican, au Château Saint-Ange, diſtance conſidérable, Alexandre VI pratiqua une galerie couverte, pour s'y réfugier, ſans être vu, en cas d'accident. C'eſt ce que fit Clément VII; mais Charles-Quint l'y retint priſonnier. Le Pontife aſſurément ne s'attendait pas à gémir dans une priſon, où lui-même, par le deſpotiſme de la Tiare, avait enfermé tant de perſonnages qui lui étaient ſuſpects. Ce Château a une garniſon de cinq-cents hommes avec du canon.

Le Pont qui y mène a auſſi changé de nom. Du Pont *Elien*, prénom d'Adrien, il eſt devenu le Pont Saint-Ange,

L'architecture en est belle : on y reconnaît le génie du Bernin. Point de Pont plus orné ; ni plus saint : outre les Statues de St. Pierre & de St. Paul qui président à l'entrée, dix Anges d'un beau marbre blanc, qui se font face, y tiennent les instrumens de la Passion.

Je comptois, Aspasie, ne vous faire qu'une lettre, & vous avez un cours d'Architecture : il y a du tems que je n'ai rien reçu de vous : secouez votre paresse. Adieu.



LETTRE XXV.

De Rome, le 12 Janvier 1764.

JE me plaignais à tort de votre paresse, je viens de vous lire. Oui, je me souviens fort bien de vous avoir promis à la suite des monumens d'Architecture, les chef-d'œuvres de Sculpture & de Peinture dont la renommée parle tant. Je connais votre esprit de suite si rare dans votre sexe : détachez-vous-en pour le moment. Suivez-moi dans mes écarts, sur les mœurs & les usages, sans y chercher de l'ordre, mais selon que mes courses journalieres me les présentent.

Le carnaval commence. Les Spectacles viennent de s'ouvrir; car ici, hors le tems du carnaval, il n'est pas permis de s'amuser du Théâtre; c'est ce qui fait qu'on s'y jette à corps perdu; le peuple, comme la bonne compagnie. L'Italien est fort sobre de son naturel. Le Cocher, le Crocheteur, aiment mieux porter leur argent au Théâtre, qu'au cabaret. Il y a trois Spectacles toujours pleins, quelque vastes que soient les salles,

Vous ſentiriez-vous aſſez de courage pour eſſuyer cinq heures d'Opéra? En France, nous y allons pour entendre & ſuivre la Pièce; ici, c'eſt pour la converſation, ou pour ſe viſiter de loge en loge : on n'écoute, on ne s'extaſie qu'à l'Ariette. Il eſt vrai qu'on ne perd guères à la Pſalmodie du Récitatif; mais les beaux vers de Métaſtaſe ſont auſſi perdus. Quand laiſſerons-nous, à ſon exemple, les amours ſi uſés des Dieux & des Déeſſes, pour prendre nos ſujets dans l'Hiſtoire? Je vous ai dit qu'on n'écoutait que l'Ariette. Je me trompe; on prête auſſi toute ſon attention aux Récitatifs obligés, plus touchans que les Ariettes qui vont rarement au cœurs.

L'Opéra *Buffa*, ou Comique, eſt au moins auſſi couru & mieux écouté que l'autre. On dirait que l'homme, en général, aime mieux rire que de ſe livrer à des ſentimens profonds. Les Italiens bâilleraient, ſi dans leurs Opéra-comiques on leur donnait des traités de Morale.

Il y a un troiſième Théâtre abandonné aux farceurs. Il fut conſtruit en dix-ſept jours; en voici l'occaſion. L'Ambaſſadeur de Vienne avait deux

loges

loges dans les ſpectacles ; celui de France en prétendit autant : grande querelle qui aurait pu armer, enſanglanter l'Europe, & qui intrigua beaucoup la Cour de Rome. Elle ſe tira de ce mauvais pas avec les *Mezzo-termini*. Tous les ſpectacles ceſſerent ; le deuil fut général : mais le nouveau Théâtre qui parut tout-à-coup comme un amuſement ſans conſéquence, ramena le plaiſir, en attendant que les deux Puiſſances vinſſent à ſe concilier.

Ce n'eſt pas cette fois ſeulement que les ſpectacles ont cauſé ici des embarras fort ſérieux. Le cas vient encore d'arriver : notre Ambaſſadeur a une loge très-diſtinguée au grand Opéra ; il a voulu la voir avant que d'y figurer ; il demande la clé, on lui dit qu'elle eſt chez le Gouverneur de Rome ; il envoie la chercher ; le Gouverneur répond qu'il faut s'adreſſer au Général des armes, & le Général renvoie à ſon tour au Gouverneur : ce balotage ne finit point. Au fond, cela tenait à la morgue du Gouverneur qui prétendait que l'Ambaſſadeur devait aller la lui demander en perſonne. Dans le tems que la Cour de Rome diſpoſait des

couronnes, armait ou pacifiait le monde chrétien, elle ne voyait que de grands intérêts ; à préſent elle ſe fait valoir comme elle peut. L'Ambaſſadeur n'aurait point attaché d'importance à ce petit objet, ſans la réflexion que les petites entrepriſes de la Cour de Rome, ont ſouvent frayé le chemin aux grandes. Voulez-vous ſavoir comment a fini le débat ? Encore par un *Mezzo-termine.* Ce n'eſt pas le Gouverneur qui a livré la clé, c'eſt le Cardinal Miniſtre, par un coup d'autorité, ſans faire règle. Pendant qu'on était aux priſes, nous étions ſur les épines, nous autres Voyageurs français. L'Ambaſſadeur menaçait de quitter Rome, en nous entraînant avec lui. Qu'avions-nous à faire dans les querelles des Grands ?

C'eſt à Rome, comme dans le reſte de l'Italie, qu'on ſe laiſſe enchanter par ces hommes qui ne ſont plus hommes. La ſévérité papale ne permet pas au ſexe d'amuſer le public au Théâtre, par les talens & les graces que la nature lui a données : mais elle laiſſe outrager la nature, en la mutilant, pour créer des voix qui ſont contre nature. L'excluſion des femmes, dans l'action théâ-

trale, produit un autre inconvénient pour la Comédie : on y voit des Lucindes, des Dorines, avec un pied d'une aune, des bras nerveux & les traces de la barbe.

Avec cette ſévérité, Rome n'a pourtant pas excommunié ceux qui lui donnent du plaiſir : ce qui eſt ſûrement blâmable au Théâtre, c'eſt l'indécence & l'impiété. Les Comédies de Rome ne ſont pas toujours à couvert de ce double reproche. J'en ai vu une où Polichinelle ſe fait Juif; le chant, les prieres, les cérémonies de cette religion émanée de Dieu, ſont tournées en ridicule. Un Rabin, le couteau de la circoncifion à la main, donne de grandes frayeurs à Polichinelle, & fait demander aux jeunes filles : que va lui faire ce Rabin? Rire d'une religion dont la nôtre eſt la fille, n'eſt-ce pas ſe moquer de ſa mere?

Que direz-vous de l'heure des ſpectacles? Ils commencent à dix heures du ſoir, lorſque toute occupation ceſſe; cela favoriſe le peuple, & jette un grand mouvement dans les rues; mais il y règne une obſcurité profonde; car la Ville n'eſt point éclairée : on a quel-

qu'obligation aux Ames dévotes qui font brûler des cierges devant des Madones. La lanterne fourde eſt aſſez d'uſage : mais comme il y a des gens à bonne fortune, qui ne veulent pas être connus, on vous crie ſouvent, *volti la lanterna*, que la lumiere ſe cache ; complaiſance qu'on vous rendra dans l'occaſion.

Celui qui voudrait juger de l'opulence de Rome, par le nombre des équipages, prendrait une fauſſe meſure : tel qui ne peut pas donner un poulet à ſon ami, a un carroſſe & des domeſtiques qui le rongent. Ces domeſtiques font ſouvent mal vêtus, & loués pour quelques jours, ou quelques heures ſeulement ; mais ils coûtent enfin. Quant à la livrée, elle n'eſt que trop honnête pour les étrangers. Etes-vous allé faire votre cour à une Excellence, à une Eminence : vous êtes ſûr d'avoir le lendemain la viſite de leur *famille* : c'eſt ainſi que ſe nomme la foule qui les ſert. Or, pour rendre à cette famille honnêteté pour honnêteté, dans la perſonne du *Décan*, du Doyen qui la repréſente, vous la contentez avec quelques *pauls*, monnoye du pays. Au reſte, ne trouvez-vous pas que cette dénomination de

famille, au lieu de celle de laquais, de valets, dont nous nous servons, a quelque chose de plus humain. Elle suppose que les Maîtres regardent leurs serviteurs comme leurs enfans; maudit soit le premier tyran qui ôsa faire des esclaves, & les nommer tels? C'est en ce point, presque le seul, que je trouve Rome moderne supérieure à Rome ancienne.

J'oubliais de vous dire que les spectacles, les conversations, les promenades, les Fêtes, n'amusent pas les gens frivoles par les habits, du moins dans la classe des hommes. Non-seulement tout ce qui tient à la Hierarchie écclésiastique, depuis le Pape jusqu'au Bedeau; mais encore tous les Curiaux, Procureurs, Avocats, Juges; mais encore les Médecins & quantité d'Étrangers, par économie, ou pour trouver des entrées plus faciles dans les maisons, prennent l'habit écclésiastique.* Cette confusion d'États, sous un même habit, donne souvent des Scènes assez plaisantes, que le Public embellit encore.

Rome est bien déchue de sa population qu'elle eut autrefois. Sans donner dans l'exagération de plu-

sieur Ecrivains qui ont attribué à l'ancienne Rome sept à huit millions d'habitans, il paraît certain que, vers la fin de la République, elle en comptait au moins deux millions : son enceinte actuelle est encore aussi grande que celle de Paris : mais elle n'a plus ses Faux-bourgs qui étaient prodigieusement étendus. Quoi qu'il en soit de son ancienne population, elle ne nourrit aujourd'hui que cent soixante-mille âmes : on laboure entre ses murs. Virgile ressuscité, dirait-il encore :

Verùm, hæc tantùm alias ìnter caput extulit urbes
Quantùm lenta solent inter viburna cupressi?

Le cyprès s'est changé en bruyere. D'où peut venir cette énorme dépopulation ? Le Physique n'a pas changé, pensez au moral : ce n'est pas dans le mariage, mais dans le célibat ecclésiastique, qu'on fait ici sa fortune, qu'on parvient aux places, aux dignités ; ce n'est pas même dans le mariage qu'on trouve une vie douce & commode, c'est dans des Monastères : n'y eût-il que cette raison, elle suffirait peut-être. Ce qui soutient Rome & la soutiendra dans sa population actuelle, malgré la stérilité de tant de

Moines & de Religieuses, de tant d'Ecléſiaſtiques & de Caſtrati, c'eſt l'abord des Étrangers de toute Nation, qui viennent s'y établir, attirés par la douceur du Gouvernement.

En vous parlant des mœurs & des uſages de Rome, j'aurais des choſes aſſez plaiſantes à vous dire : mais je ne ſuis pas d'aſſez bonne humeur, pour vous les bien rendre à ce moment. On vient de me faire un honneur auquel je ne m'attendais pas, & que j'aurais certainement refuſé, ſi j'avais prévu ce qui eſt arrivé. Le Cuſtode, ou le Secrétaire de l'Académie des Arcades eſt venu m'y offrir une place ; j'ai repréſenté ma non-réſidence, & encore plus mon inutilité dans une Société littéraire dont à peine je balbutiais la langue. On a eu la bonté de trouver mes raiſons mauvaiſes : vient le jour de ma réception. Après quelques ſonnets d'uſage à la louange du Récipiendaire ; & une foule d'autres, ſur différens ſujets, on lit un Poëme où l'Angleterre victorieuſe voit la France dépouillée & humiliée à ſes pieds. L'amour de la Patrie ſe ſouleve au fond de mon cœur : m'avez-vous donc fait aſſeoir parmi vous, dis-je aux Académiciens qui m'environnaient, pour

entendre injurier ma Nation? J'en porterai mes plaintes à notre Ambaſſadeur. Je lis la crainte ſur leurs viſages, on marque du regret. On s'excuſe ſur ce que l'Académie n'a point prévu cette lecture, & encore ſur ce que la ſéance préſente était toute deſtinée à recevoir des Anglais. Effectivement j'étais le ſeul Français en réception : je me payai de ces excuſes bonnes ou mauvaiſes, dans la crainte d'engager une affaire trop ſérieuſe, ſur l'imprudence d'un jeune Poëte.

La ſéance finit aſſez gaiement. Un Prêtre & une Prêtreſſe d'Apollon s'avancerent au milieu du ſanctuaire des Muſes. On leur donna un ſujet : *Hercule entre le plaiſir & la vertu.* L'enthouſiaſme les ſaiſit. Les vers qu'ils chanterent au ſon de la harpe, durant trois quarts-d'heure, n'étaient pas auſſi bons que ceux du Taſſe : mais ils l'étaient trop, pour être faits ſur le champ. Voilà ce qu'on appelle *improviſer.* Je ne ſais ſi nos têtes Françaiſes pourraient ſe monter ſur ce ton.

L'Académie dont je vous entretiens, fut fondée en 1690, par quatorze Savans, ſous les auſpices de la Reine Criſtine de Suède, & ſous le titre des

Arcades, devant être toute composée de Bergers & de Bergeres, jadis si célèbres en Arcadie. Elle tient ses séances dans un bois, dans une prairie, dans un jardin. Née dans l'ancienne capitale du monde, mere de toutes les Académies de l'Italie, elle ferait encore plus illustre, si elle mettait un peu plus de discernement dans le choix de ses Bergers. Qu'elle soit facile pour les Grands, les Princes, les Souverains, il faut bien lui pardonner; mais pour les simples Bergers, c'est autre chose. Que n'ai-je un peu du talent de Virgile! Le Berger qui vous écrit, vous chanterait, dans une belle églogue. Comment vont vos progrès dans la langue du Tasse? Vous recevrez, par une occasion sûre, la traduction Italienne de la *Noblesse Commerçante* que vous m'avez demandée. Celle des *Bagatelles Morales* ne m'est pas encore tombée sous la main. Un *Abbate Marchese* a entrepris *Sobieski*. Il m'en a communiqué les premieres feuilles, dont j'ai été fort content pour le sens. Quant à la pureté & aux tours de la langue, je m'en rapporterai à ceux qui la parlent & l'écrivent bien.

LETTRE XXVI.

De Rome, le 20 Janvier 1764.

Je viens de me prosterner aux pieds du Pape, en me souvenant que des Rois & des Empereurs en ont fait autant. Celui qui a dit, qu'en lui baisant les pieds, il falloit lui lier les mains, parloit pour des tems où les Papes lançaient la foudre sur des têtes couronnées & sur les peuples. Nous étions plusieurs Français à cette adoration, sous la conduite de notre Ambassadeur. Le Pape était assis au fond d'une grande salle, avec un air d'occupation, une table, une écritoire, & des papiers devant lui. On entre en fléchissant un genou. Au milieu de la salle, autre génuflexion. Comme nous n'étions pas bien stylés au cérémonial, l'un de nous est tombé sur son nez ; &, quoique Français, nous n'avons pas ri. On arrive, & on se jette à deux genoux aux pieds de Sa Sainteté. Je pourrais, si je le voulais, vous envoyer la mule

que j'ai baiſée, quand le Pape l'aura quittée. Il ne m'en coûterait qu'un louis. Ce petit commerce entre dans les profits d'un Prélat Valet-de-Chambre.

Les femmes n'ont pas le même avantage que les hommes. L'entrée du Sacré Palais, qu'elles profanèrent dans des tems moins décens, leur eſt interdite. C'eſt pourquoi, ſi elles veulent vénérer le Pape, ce ne peut être que dans des audiences particulieres, ménagées au-dehors.

Je ne ſais d'où viennent ces expreſſions triviales : *je me ſuis amuſé comme un Pape* : *j'ai ri comme un Pape*. Alexandre VI, & quelques autres, riaient peut-être : mais aujourd'hui, excédé de congrégations, de fonctions Eccléſiaſtiques, & d'audiences publiques, un Pape veut-il reſpirer : l'étiquette l'enchaîne. Toujours ſeul, même à table *per la dignità*, toujours ſur l'autel, pour ainſi dire : privé de toutes les douceurs de la ſociété, je le plains beaucoup ; à moins qu'en qualité de Prince temporel, il ne ſe repaiſſe du plus grand des plaiſirs, celui de faire des heureux ſur la terre; en quoi il réuſſirait encore plus ſûrement que d'en faire dans le ciel.

Le Pontife règnant, dont la dévotion est exemplaire, paraît s'être plus occupé du dernier objet que du premier. Rome est menacée, actuellement, de la famine. On se dispute le pain. Le Boulanger n'en étale qu'en petite quantité, ou il ferme sa boutique. Les gens de la campagne viennent assiéger les portes des Palais, pour en avoir. Les greniers d'abondance sont presque épuisés. Pour ménager ce qui reste, la police a diminué, *incognito*, le poids de la pagnote, sans diminuer le prix. Le public s'en est bientôt apperçu. Les *Birbes*, c'est-à-dire, la populace de Rome, n'est pas aussi patiente qu'en d'autres pays. Il a fallu rétablir le poids. Il n'y a qu'un cri contre la Chambre de l'*Annone*. cette Chambre a dans son administration tout le commerce & la traite des grains. C'est à elle seule que les propriétaires & les cultivateurs peuvent vendre leurs blés; c'est elle qui y met le prix. C'est dans ses greniers seulement que les Boulangers peuvent se fournir : moyens infaillibles pour dégoûter le Laboureur, ruiner la culture & amener des disettes. On a déja tenu plusieurs congrégations pour remédier

au mal. Aucun des remèdes proposés n'a fait esperer une prompte guérison. Le pape, versant des larmes paternelles sur l'affliction de ses enfans, a dit ces paroles édifiantes : *pregheremo il dio, faremo processioni.* La procession s'est faite. Il est rare de voir marcher le Pape. Il marchait avec tous les Cardinaux. Cette procession a occasionné un petit évènement qui a un peu compromis la nation Françaïse. Il y avait un cordon de troupes dans le parvis de Saint-Pierre, pour contenir la foule. De jeunes gens de notre Académie des Arts, bien persuadés que rien ne doit arrêter des Français, ont entrepris de forcer le cordon. Ils ont été maltraités & emprisonnés. Notre Ambassadeur les a réclamés, pour en faire justice lui-même. On a contesté; on a différé : mais la fermeté a fait écouter la réclamation.

Pour revenir à l'objet de la procession, bien des gens pensent & disent que, si on y joignait des commissions pour Gênes, ou la Hollande, en tirant du château Saint-Ange une partie des cinq millions d'écus Romains, que Sixte-Quint, aussi économe que ma-

gnifique, y a déposés pour le tems des grandes nécessités, on aurait bientôt des vaisseaux chargés de blé. C'est apparemment le parti qu'on prendra, & dont on n'aurait pas besoin, si le blé était marchand comme le vin. Les Hollandais n'ont point de blé; & ils n'en manquent jamais.

Oubliez Rome, pour quelque tems, aussi bien que moi. Quoique l'hiver soit assez doux ici, je vais trouver le printems dans un climat où les anciens Romains le cherchaient, lorsque les richesses leur permirent de multiplier leur demeure, pour tromper les saisons. Je pars pour Naples, avec un regret qui ne vous touchera guères. Il n'y a pas assez de sûreté dans cette route de cent-cinquante milles, pour s'y exposer seul. Il faut aller de conserve, en se livrant aux voitures publiques. Je me défais donc du *Belge*. Mais il traînera de la glace pour le peuple Romain: mais le Gouverneur de Rome, personnage d'un grand sens, qui fait plus de cas des bons chevaux, que des hommes inutiles, m'a promis qu'au bout de sa carriere, il le ferait empailler, & placer au Capitole. Je me flatte, Madame, d'être toujours placé dans votre souvenir.

LETTRE XXVII.

De Naples, le 27 Janvier 1764.

JE ſuis encore moulu de l'antique & indeſtructible *Via Appia*, qui, dès le tems d'Horace, briſoit bien ſon monde. J'ai ſuivi le conſeil qu'il donnait, de ne pas courir la poſte ſur cette route.

Minùs gravis Appia tardis.

Ce qui la rend ſi rude, c'eſt la taille des pavés en pointes. Ce qui la rend ſi ſolide, c'eſt la dureté des grès, poſés ſur un maſſif de maçonnerie revêtu, ſur les flancs, de pierres d'échantillon liées par un fort ciment. Il y a près de deux-mille ans qu'elle réſiſte aux voitures & au tems. Les Romains, qui croyaient leur Empire éternel, y ajuſtaient tout ce qu'ils faiſaient. Tout ne pouvait pourtant pas répondre à des vues auſſi étendues. Cette voie Appienne préſente, à droite & à gauche, une continuité de ruines, d'aqueducs, de temples, de palais, de tombeaux:

mais enfin, c'eſt encore quelque choſe que ces ruines, qui ſe ſoutiennent juſqu'à ce jour.

Je comptais bien, Aſpaſie, vous écrire de la route : mais pour cela, vous auriez dû me procurer une petite retraite dans les auberges. J'y ai toujours vécu en public, au milieu de la fumée du tabac, de l'odeur de l'ail, des mauvais ſoupers, & des murmures des voyageurs. Voilà ce qui m'arrivait tous les ſoirs, avec un mauvais lit, ou ſans lit, pour me refaire des fatigues de la journée. Les Italiens murmuraient moins que les étrangers; car ils avaient du moins la vocation d'aimer la chèvre & le macaroni : quel macaroni!

N'êtes-vous pas ſurpriſe qu'une route qui mène de la capitale du monde Chrétien, à la capitale d'un beau Royaume, ſoit ſi affligeante en tout ſens? car on y craint encore pour ſa bourſe & ſa vie. Voilà qourquoi des poltrons comme moi s'aſſocient à une caravanne qui part de Rome toutes les ſemaines, avec une eſcorte militaire. Si le Souverain de Rome, & celui de Naples, voulaient, chacun de ſon côté, s'occuper à vivifier le pays, par la bonté

& la sûreté des chemins, par l'activité du commerce, ils se feraient bénir des étrangers, aussi bien que des nationaux.

Ne pouvant vous écrire de ma route, je ne retrouve peut-être pas dans ma mémoire, tout ce que j'y avais placé. J'ai vu, à quelques milles de Rome, la Villa *Barberini*, sur les ruines de celle de Pompée. Ces anciens héros de Rome, en laissant leurs maisons, n'y ont pas laissé leurs ames. De-là, mes yeux se sont tournés sur Albano, l'ancienne Albe, l'aînée de Rome, & qui perdit sa supériorité, par la défaite des Curiaces. Un peu plus loin, *Palestrine*, autrefois Prénefte, où était ce Temple de la Fortune, si fameux par les sorts qu'on y allait consulter. On entre ensuite dans le Pays des Volsques, où Coriolan vint chercher des foudres pour écrâser sa patrie.

Albano.

Palestrine.

J'ai apperçu, à ma droite, les marais Pontins, si connus par les maladies qu'ils causent. Je vous en parlerai peut-être dans une autre lettre.

L'Italie a ceci de particulier, que presque toutes ses Villes, toutes ses campagnes, offrent quelque nourriture à la curiosité du voyageur. A *Vélétri*,

Vélétri.

un palais, qui, par ſon architecture, ſes ſtatues & ſes antiques, figurerait à Rome même. Cette petite Ville ſe glorifie d'avoir été la patrie d'Auguſte. Le nom de Vélétri a retenti dans toute l'Europe, lorſque, dans la guerre de 1740, Dom Carlos, aujourd'hui Roi d'Eſpagne, courut le plus grand riſque d'y être pris par les Autrichiens. A peine jetterait-on un coup-d'œil ſur

Piperno.

Piperno, anciennement *Privernum*, ſi l'on ne ſe ſouvenait qu'elle fut le berceau de Camille, Reine des Volſques, & l'une des héroïnes de l'Énéïde. Le Poëte ne lui a donné qu'une faibleſſe qui lui coûta la vie. Dans le feu du combat, ſans faire attention à ſes lauriers, & à ſa ſûreté, elle pourſuivait un Prêtre de Cybele, pour ſe faire une parure de ſes riches vêtemens.

Fæmineo prædæ, & ſpoliorum ardebat amore.

Une flèche lui perça le cœur.

Terracine.

Terracine, autrefois *Anxur*, n'a rien de remarquable que ſa Cathédrale, reſte preſque entier d'un Temple célèbre de Jupiter. De belles colonnes de marbre en ſoutiennent le portique.

Il n'y a pas, jusqu'à la Fable, qui ne vous amuse dans la route. A la vue du promontoire de *Circello*, séjour de l'enchanteresse Circé, on plaint les compagnons d'Ulysse, ou l'on en rit.

Gaëte, ou Gayette, rappelle d'abord la nourrice d'Énée, la seule nourrice peut-être, qui ait donné son nom à une Ville. Gaëte.

Tu quoque littoribus nostris, Æneïa nutrix,
Æternam moriens famam, Caïeta, dedisti.

Cette attention de Virgile à immortaliser une nourrice, marque la reconnaissance de la bonne Antiquité, pour des femmes qui remplissaient les devoirs de mère. Gayette est la clé du Royaume de Naples. On y voit le tombeau du fameux Charles de Bourbon, tué au siége de Rome.

Après Gayette on traverse le *Garilian* qui arrose un beau pays. On apperçoit de-là les côteaux du fameux vin de Falerne, que Virgile & Horace ont tant loué, & qu'on ne loue plus. Ce qui me fait soupçonner que ces deux Poëtes s'entendaient mieux en beaux vers, qu'en bon vin.

Minturne. Plus bas, les ruines de *Minturne* & ses marais, où Marius, ce paysan d'Arpinum, après tant de victoires, & sept consulats, vint se cacher, pour dérober sa tête à Sylla, qui la demandait. J'ai été bien plus touché sur le terrein où Cicéron fut sacrifié à Antoine. Marius n'était que guerrier : Cicéron avait les vertus d'un citoyen & d'un Consul.

En entrant dans la Campanie, que les Italiens appellent, à juste titre, *Campagna felice*, Annibal m'est venu en pensée : je ne suis point surpris que ses soldats se soient amollis sous un climat si doux, & qui présentait des jouissances si agréables. Tel serait le faible de tous les hommes, si on les laissait dans les bras de la Nature.

Capoue. L'ancienne Capoue, qui, avant le tems d'Annibal, eut l'audace de proposer au Sénat Romain, de partager le Consulat & l'Empire, avec Rome, semble encore, par les débris de son amphithéâtre & de ses temples, reprocher sa destruction aux Vandales. Quantité de ces précieux débris ont été transportés, pour orner la nouvelle Capoue, située à deux milles de l'ancienne.

Je n'étais pas pressé d'arriver à Naples. La vue d'une si belle campagne, reverdissante au mois de Janvier, & déja chargée de productions, m'occupait si agréablement, chemin faisant, que je me suis trouvé, sans y penser, à la porte de cette grande Ville. La foule étonnante qui s'est présentée à moi, dans une grande rue alignée, m'a fait croire qu'il y avait quelque fête publique. Point du tout : c'est l'histoire de tous les jours & de toutes les heures. Paris, dans ses quartiers les plus fréquentés, en montre à peine autant. Mais le peuple de Paris se pare du travail, de l'industrie & de l'aisance. Celui-ci porte les livrées de la paresse, de l'indigence & de la malpropreté.

Naples n'a point de commerce actif. Elle reçoit, & n'exporte rien. Elle ne va pas même chercher les choses dont elle a besoin ; les draps, les étoffes de goût, le fer, le cuivre, &c. J'ai vu dans son port, des vaisseaux Hollandais, Anglais, Danois, Suédois ; point de Français. Je voudrais trouver notre Marine par-tout, bien persuadé que, dans le systême actuel de politique,

de-là dépend notre supériorité dans l'Europe.

Naples. Les Grecs, qui jettèrent les fondemens de Naples, qu'ils nommerent *Parthenope*, se connaissaient en situation. Un Golfe large de douze milles, & long de trente, forme une rade magnifique, une espèce de tasse, que les anciens ont tant vanté, sous le nom de *crater*. Un môle donne au port toute la sûreté, & la tranquilité que les navigateurs peuvent souhaiter. Des collines fécondes bordent le Golfe. Des montagnes mettent la Ville à couvert du vent du Nord. La douceur de l'air qui règne dans toute la *Campagna felice*, se fait encore plus sentir ici. C'est la patrie des zéphyrs. Ciel ! que ne nous donnez-vous en France, pour nos plus beaux printems, les hivers de Naples. Aspasie, vous cueilleriez la violette en Janvier, vous vous pareriez de l'œillet, vous verriez des petits-pois sur votre table, de la verdure sous vos pieds, & des fleurs aux arbres.

Ce peuple compte trop sur la bonté de la terre qu'il habite. Il en tirerait

bien au-de-là de sa subsistance, s'il voulait se donner un peu plus de peine. Aussi, arrive-t-il une faible récolte : aussitôt la disette se fait sentir, avec des signes inquiétans de sédition. Voilà ce que je vois au moment que je vous écris. Vous allez dire que la famine me suit. Cela est d'autant plus singulier, pour le Royaume de Naples, que la Sicile, l'une de ses provinces, était autrefois le grenier des Romains. Elle n'est plus qu'un désert. Il y a une pratique ici, fort commune en Italie, qui paraît d'abord fort chrétienne, mais qui entretient la fainéantise : ce sont des aumônes abondantes. Un pauvre, vigoureux, est assuré de manger sept à huit soupes par jour, à la porte des couvens, sans rien faire. C'est au Gouvernement seul à faire l'aumône de la grande manière, qui est de procurer du travail, & d'y obliger, dans des atteliers de force, le mendiant qui refuse. Les denrées seraient peut-être à plus haut prix; mais il y aurait plus de mouvement, plus d'industrie, plus de vie, plus d'argent. J'ignore les revenus du Roi de Naples : mais je connais sa Marine; deux frégates, quatre galères

& cinq ſchebeiqs : ce qui ſignifie que ſa Marine marchande, école & nourrice de la Marine guerrière, eſt nulle. On ſait que Naples a eu ; en certains tems, trente vaiſſeaux de guerre ; elle ne les avait plus, lorſque, dans la guerre de 1733, un Commodore Anglais, avec une petite eſcadre, eut l'audace de ne donner que deux heures, montre ſur table, à Dom Carlos, aujourd'hui Roi d'Eſpagne, pour ſigner la neutralité, ou périr ſous la bombe : moment d'autant plus affreux, que la terre tremblait par les convulſions du Véſuve.

Pourquoi me recommandez-vous, dans toutes vos lettres, d'apprécier les hommes ? Il me ferait bien plus commode de vous écrire les ſtatues, les tableaux, les édifices anciens & modernes que je vois. Ces objets ſont plus aiſés à ſaiſir, & plus circonſcrits. Je vous en promets par un autre Courier,



LETTRE

LETTRE XXVIII.

De Naples, le 2 Février 1764.

J'Ai commencé mes courses Napolitaines par les dehors de la place. Je serai toujours maître des dedans. J'ai vu dans un voyage de trois jours des antiquités sans nombre. Le chemin qui y mène, est lui-même un monument remarquable; il s'étend sous terre, à travers une montagne, l'espace d'un mille; sa largeur est de 30 à 40 pieds, la voûte est élevée de 100, ne recevant qu'un faible crépuscule par quelques ouvertures au sommet: si bien qu'on le prendrait pour l'avenue du Royaume des Ombres. Qui est-ce qui l'a percé, & en quel tems? Les historiens ne sont pas d'accord. Jean Villani prétend que ce fut Virgile d'un coup de baguette magique, & le peuple de Naples répète cette sottise. Il fallait vivre au quatorziéme siécle, pour écrire ainsi. Quoi qu'il en soit, on auroit pu s'épargner beaucoup de peine & de frais, en traçant le chemin sur la montagne qui n'est

Le Pausylippe.

pas fort élevée, & qu'il était facile d'adoucir. On appelle ce chemin très-ancien la grotte du Paufylippe.

Le tombeau de Virgile eſt à côté. Il mourut à Brindes dans la Calabre ; & ſon corps fut apporté à Naples, où il avait paſſé bien des hivers. Ce tombeau eſt enfermé dans une vigne devant laquelle on paſſerait cent fois, ſans ſe douter de ce tréſor. Une ville lettrée l'aurait annoncée par quelqu'avenue. Mais Naples eſt encore bien barbare. On y a gravé des vers modernes fort plats, en place de ceux-ci que Virgile avait faits en mourant, & qui étaient ſi bons.

Mantua me genuit, calabri rapuêre, tenet nunc
Parthenope. Cecini paſcua, rura, Duces.

Un autre tombeau, celui de Sannazar, eſt dans une Egliſe ſur le bord de la mer, au pied du Pauſilyppe. Le poëte eſt couronné de lauriers entre Apollon & Minerve. Mais j'ai été fort ſurpris de lire les noms de David & de Judith au-deſſus de ces deux ſtatues. On a cru par-là remédier à la profanation.

Quand on a paſſé le Pauſylippe, on s'arrête à la *grotte du chien*, curioſité naturelle : une vapeur qui s'élève du

fond à la hauteur d'environ un pied, est mortelle pour tous les animaux. Le chien qui nous servit d'expérience, fut sans mouvement après quelques minutes; & il expirait, si on ne l'eût rendu promptement à l'air pur : un flambeau & des allumettes s'y éteignirent; ce qui paraît indiquer que la vapeur n'est pas sulphureuse, comme bien des gens l'ont cru, mais composée de parties visqueuses & gluantes, qui empêchent l'action de l'air si nécessaire à la vie des animaux, & de la flamme.

La Solfatara

La Solfatara, autrement la soufrière, est vraisemblablement le reste d'un Volcan qui s'est consumé lui-même. Il n'en reste que la base dont le diamétre est fort grand. Le soufre y fermente toujours & s'échappe par des soupiraux avec bruit. On peut y en ouvrir à volonté, comme on le fait pour en recueillir; on y recueille aussi du cinabre & de l'alun.

Pouzzole.

Arrivé à Pouzzole, le premier objet qui m'a frappé, c'est l'Eglise du Dôme, Temple anciennement consacré à Antinoüs par l'Empereur Adrien. Il a fallu bien des bénédictions pour le purifier de cette infâme dédicace. Il y a

sur la place un piédestal qui représente les treize villes d'Asie qui furent renversées la premiere année de l'ère chrétienne, par un tremblement de terre; & que l'Empereur Tibère fit relever. C'est par reconnaissance, que ces villes lui élevèrent une statue dont il ne reste que le piédestal. Ce fut à Pouzzole que Sylla, après avoir abdiqué le pouvoir souverain, se retira; &, prêt à expirer, se souvenant encore de sa dictature, il fit étrangler le premier Magistrat de la ville, qui avait ôsé lui désobéir : tant sont inéxorables les hommes accoutumés au pouvoir.

Près de la maison qu'il habitait est le Temple de Sérapis, conservé en grande partie. Il est de ceux que les Anciens appellaient *delubrum*. Il était élevé sûr une espèce de socle de forme ronde, soutenu par des colonnes corinthiennes, & environné d'une colonnade de marbre. On voit encore les anneaux de bronze, auxquels on attachait les victimes, pour les sacrifier, & des vases de marbre blanc, qui servaient à l'eau lustrale.

Le Môle de Pouzzole, qui résiste aux fureurs de la mer, dès la naissance de

l'Empire Romain, verra encore long-tems les flots se briser contre sa force, graces à la pouzzolane, ciment précieux, qui donne aux édifices une solidité inaltérable. Cette matiere composée de parties métalliques, & de petits crystaux, âpres au toucher, se trouve dans des mines abondantes. On la méle avec de la chaux de marbre, ou de coquillages. L'eau l'affermit, au lieu de la dissoudre. Les maisons de Naples sont toutes terminées en plate-forme, sans toît. La pouzzolane empêche que la pluie ne pénétre. Je ne sçais pas pourquoi des vaisseaux Marseillois qui porteraient nos productions à Naples, ne se lesteraient pas de pouzzolane : richesse accessoire qui n'empêcherait point les chargemens du commerce.

C'est dans ces climats, c'est sur les bords de cette mer que les Romains venaient bâtir des maisons de campagne, pour y passer d'agréables hivers. Scipion l'Africain en avait une à Linternum, aujourd'hui *Torre di Patria*. La forteresse de Baoli est bâtie sur les ruines de celle qui appartenait à Marius. Lucullus se plaisait à Misène, où l'on démêle encore les restes de ses beaux

jardins ; Cicéron à Baïes, où il a composé ses questions Académiques. Cette ville, fameuse par ses eaux Thermales, s'étendait en amphithéâtre, jusqu'au sommet des montagnes ; on en apperçoit encore toute la forme. Les Césars y avaient un palais dont les débris subsistent. La Julie d'Auguste y fut élevée. Lorsque Néron y venait par mer, il faisait placer, sur les bords, des tavernes de plaisir. On y était reçu & traité par des courtisanes. C'est dans ce palais que le barbare invita sa mère à un festin de réconciliation. Il l'accabla effectivement de caresses, & la conduisit, après le repas, jusqu'à la galere qui devait s'entrouvrir pour l'engloutir. Elle échappa, mais pour aller périr plus cruellement à Baoli, par les ordres du monstre. En jetant les yeux sur son tombeau, je me suis rappellé ce vers de Racine :

Moi fille, femme, sœur & mère de vos
Maîtres.

C'est assez la coutume des voyageurs d'écrire leur nom sur les objets qu'ils visitent. J'ai lu celui de la Margrave de Bareith sur ce tombeau d'Agrippine. Cette Princesse éclairée était digne de

voyager. Tout près de-là est un autre tombeau, celui d'Hortensius, le rival, en éloquence, de Cicéron.

J'avais mon Virgile à la main ; & je suivais Enée dans son abord en Italie. Là je considerais l'endroit où il perdit Palinure, cet excellent pilote, & le cap qui porte son nom.

— *Gaudet cognomine terra.*

Plus loin le Mont Misène, où le héros Troyen fit une autre perte.

Misenum Æoliden, quo non præstantior alter
Ære ciere viros, martemque accendere cantu.

Enterré sur cette montagne, ce fils d'Eole, ce Dieu de la trompette guerriere, lui a laissé son nom.

—— *Æternumque tenet per sæcula nomen.*

Dans l'emplacement où sont aujourd'hui les cabanes qui composent la Misène moderne, était la belle maison de campagne de Lucullus, où l'Empereur Tibère fut étouffé par ordre de Caligula son neveu & son successeur. C'est à Misène que Pline l'ancien commandait la flotte Romaine, lorsque l'érup-

tion du Véſuve enſevelit Herculanum, dont je vous parlerai dans une autre Lettre.

J'avançais avec la flotte d'Enée qui cherchait à prendre terre.

Et tandem Euboïcis Cumarum allabitur oris.

Cumes, par la grandeur de ſes ruines & de ſon enceinte, donne à conjecturer qu'elle était peuplée de trois cent-mille ames au moins. Fameuſe & libre longtems par la ſageſſe de ſes Loix, aſſervie enſuite par un tyran, elle fut remiſe en liberté par la main d'une femme. Cette héroïne ne voulut d'autre récompenſe que l'honneur de porter ſur ſon dos le cadavre ſanglant du tyran dans toutes les rues de la ville, au milieu des acclamations qu'on prodiguait à la libératrice de la patrie. C'eſt dans cette ville que Tarquin le ſuperbe, chaſſé de Rome, ſe retira, & mourut ſans couronne. C'eſt cette fidele alliée des Romains qui leur ouvrit ſes portes, après la funeſte journée de Cannes, pour les aider à ſauver Rome. C'eſt à Cumes auſſi où Pétrone ſe fit ouvrir les veines, après y avoir écrit ſa fameuſe ſatyre.

Vous imaginez bien que j'ai voulu

voir l'antre de la Sybille. On y descend en se courbant; &, après avoir fait cent pas, on se met sur le dos des colporteurs du pays, & on passe par une voûte très-étroite dans trois petites grottes, qu'on appelle les cabinets de la Sybille. Si j'avais pu trouver le *ramean d'or*, je serais descendu aux enfers, pour vous en rapporter des nouvelles. Contentez-vous de la description que Virgile en a faite.

Il faut qu'il soit arrivé de grands changemens dans le terrein que j'ai parcouru de Pouzzole à Cumes. Le Lac Lucrin, autrefois si célèbre par la qualité de ses huitres, a disparu, pour faire place à une montagne qui s'éleva subitement en 1538: des tonnerres souterrains, des tremblemens de terre, des tourbillons de feux accompagnaient cet enfantement, qui fit reculer la mer. Cette montagne porte le nom de *monte nuovo*.

L'Averne, vers le tems de Virgile, devait être un amas d'eaux noirâtres, croupissantes & empestées, jusqu'à faire mourir les oiseaux qui le traversaient, pour autoriser le Poëte à y placer l'embouchure des enfers;

Spelunca alta fuit, vaſtoque immanis hiatu;
Scrupea, tuta lacu nigro, nemorumque tenebris,
Quam ſuper haud ullæ poterant impunè volantes
Tendere iter pennis.....

L'Averne aujourd'hui eſt un beau Lac, peuplé de bons poiſſons, & d'oiſeaux aquatiques. Sur ſa rive eſt un ancien Temple, aſſez bien conſervé, où Annibal vint faire un ſacrifice, avant que d'entreprendre les ſiéges de Cumes & de Pouzzole qui lui réuſſirent mal; & moi, plus tranquile ſans doute que n'était le héros de Carthage, j'y ai fait un bon dîner & en bonne compagnie, des gens de goût, des *intendenti*, comme diſent les Italiens.

Quant à l'Achéron, c'eſt encore ce marais puant que Virgile appelle *tenebroſa palus*.

L'Elyſée était ſans doute un lieu délicieux, une ſuite de jardins agréables, de boſquets enchantés, ſéjour des Ombres heureuſes.

Devênere locos lætos, & amæna vireta
Fortunatorum nemorum, ſedeſque beatas.

Ce n'eſt plus qu'un terrein inculte,

au-delà de l'Achéron, & ſans agrément. On y voit quantité de tombeaux dont aucun n'arrête les regards. A propos de tombeaux, on a retrouvé ici le ſecret des lampes inextinguibles, que les Anciens plaçaient dans les leurs. En reprenant le chemin de Naples, j'ai conſidéré plus attentivement toute la côte du Pauſylippe. La mer qui la baigne, l'olivier, l'oranger, le pin, le palmier, la vigne qui s'attache aux arbres, tout cela forme un ſpectacle d'agrémens & de richeſſes. Je vous entretiendrai de Portici, lorſque je l'aurai vu. Ce ſera demain.



LETTRE XXIX.

De Naples, le 6 Février 1764.

Mon voyage de Portici a été retardé d'un jour, par l'honneur que j'ai eu d'être présenté au Roi des deux Siciles, & de lui offrir pour hommage l'Histoire de *Sobieski* (conseil qu'on m'avait donné) comme une chose qui pourrait lui être agréable. C'était à son dîner. On le sert à genoux. Que doit penser un Prince de quatorze ans, en se voyant servi comme on sert Dieu? Si cette étiquette est nécessaire pour la grandeur des Rois, ne faudrait-il pas, du moins, leur donner le tems d'apprendre qu'ils sont des hommes, & à ressembler à Dieu par la bienfaisance, avant que de parvenir aux honneurs divins? Aussi, du haut de sa gloire, il n'a pas daigné répondre un seul mot à l'hommage d'un simple mortel. Le Duc de Calabre, son frere ainé, qui aurait dû porter la Couronne, végète invisible au fond du Palais, sage disposition du Roi d'Espagne, leur pere.

Je voudrais, Aſpaſie, vous ouvrir l'intérieur du Palais, où l'on me dit qu'on voit des chef-d'œuvres de Peinture: mais, pour pénétrer dans ce ſanctuaire, il faut non-ſeulement que le Roi n'y ſoit pas; mais encore qu'il ſoit abſent de la Ville. Il faut auſſi paſſer par les ordres de deux ou trois grands Officiers de la Maiſon. Aurais-je eu autant de plaiſir que de peine?

Portici s'ouvre plus aiſément. C'eſt le Verſailles des Rois de Naples: charmante, mais dangereuſe ſituation ſur le bord de la mer, près du Véſuve. Cette nouvelle Ville s'eſt élevée ſur les ruines d'Herculanum que le Volcan enterra à la profondeur de ſoixante pieds. Ce fut le dernier Duc d'Elbeuf que vous avez vu réſider à Paris, qui découvrit les premiers veſtiges d'Herculanum, en creuſant un puits dans ſa maiſon de Portici, en 1736. Portici.

On déterra d'abord deux Temples & quelques maiſons, puis un forum & un théâtre; ce théâtre, où tant de malheureux s'amuſaient, à la veille de périr. On n'a pas pouſſé les fouilles dans toute l'étendue de cette Ville ſouterraine, parce qu'il aurait fallu culbuter la nou-

velle qui est assise dessus; & même, de tous les édifices qu'on avait déterrés, en tout ou en partie, on n'a laissé que le théâtre à découvert.

Tous les objets de curiosité qu'on a tirés de ces ruines : instrumens de sacrifice, de bains, de cuisine, de table, de chirurgie ; balances, lampes, chandeliers, flacons de crystal, vin crystallisé, pain réduit en charbon, sans avoir perdu sa forme ; anneaux, boucles d'oreille, cadrans solaires, mosaïques, tableaux ; tout cela compose le cabinet de Portici.

En considérant les tableaux, *Thésée vainqueur du Minotaure, un Satyre embrassant une Nymphe, Apollon & les Muses avec leurs attributs, le Centaure Chiron assis sur sa croupe, qui donne des leçons de Lyre à Achille*, &c. on conjecture que, si les anciens ont surpassé les modernes dans la sculpture, ils ne les ont pas égalés dans la peinture. Parmi les statues qu'on a tirées de ces ruines, on distingue celle du Consul Nonius Balbus, statue équestre d'un grand mérite.

Un autre genre de richesse qu'on y a trouvé, c'est un grand nombre de manuscrits, en rouleaux de parchemin, écrits d'un seul côté, noircis, criblés

& usés. Il a fallu beaucoup d'art & de tems pour en déchiffrer quelques-uns. Il y a déja bien des années que la plus grande partie de ces rouleaux précieux a passé en Espagne avec le Roi règnant, & rien n'en revient. Les savans Espagnols sont bien longs à faire leur charge. Il est fort vraisemblable que ceux d'Italie s'en feraient mieux tirés. Quel est l'homme de Lettres qui ne donnerait pas tout le cabinet de Portici, pour recouvrer ce qui manque à Tite-Live, à Tacite, à Diodore?

Pompéïa.

J'étais en trop beau chemin de ruines pour ne pas courir à celles de Pompéïa, autre Ville engloutie, à quelques milles plus loin, par la même éruption du Vésuve. En y allant, on lit une inscription effrayante pour les habitans du voisinage.

POSTERI, POSTERI, VESTRA RES AGITUR, &c.

Suit une énumération des ravages les plus marqués du Volcan, & un conseil de fuir, sans attendre ce qui arrivera.

MORA NULLA, FUGE.

Mais c'est en vain qu'on avertit les hommes. Horace le disait :

. . . . . . Audax omnia perpeti,
Gens humana ruit per vetitum nefas.

Lisbonne se rebâtit sur les mêmes goufres qu'elle a vu s'ouvrir sous ses pas. Parmi les fleuves de matière brûlante que le Vésuve a vomie, & qu'on appelle *lave*, le plus grand est parvenu jusqu'à la mer. Il y a des maisons toutes neuves à côté.

Long-tems avant cette éruption, au rapport de Diodore, qui écrivait sous le règne d'Auguste, cette montagne avait jeté des flâmes ; & on y remarquait encore des traces de son ancien embrâsement ; ce qui donnait à la contrée le nom de Champs Phlégréens.

Arrivé aux ruines de Pompeïa, j'ai trouvé des excavateurs qui poussent les fouilles & les découvertes. Cette Ville n'a pas été ensevelie à une aussi grande profondeur qu'Herculanum. Cinq à six pieds de lave seulement au-dessus d'elle. On a découvert une rue assez large, & alignée, avec deux trotoirs : à sa naissance, une place décorée de

trois ſtatues de marbre qui ſont actuellement à Portici : quelques chambres parquetées de moſaïques & tapiſſées de freſques. A l'ouverture de la terre, on a d'abord douté ſi c'était Pompéïa qu'on découvrait; mais lorſque la porte de la Ville s'eſt montrée avec l'inſcription qui en déſigne le nom, il n'y a plus eu de doute. L'amphithéâtre, à un mille de la Ville, a été découvert en partie, & recouvert par ordre du Roi. L'ouvrage marche lentement, car les ouvriers ſont en petit nombre; & c'eſt peut-être un ſujet d'éloge pour le gouvernement. Avant que de décorer un État, il faut penſer à le faire vivre. J'oubliais de vous dire que la porte de Pompéïa eſt flanquée de deux petites, comme la porte Saint-Martin de Paris. Ne préferez-vous pas la grande manière de la porte Saint-Denys? Deux autres Villes *Réſina* & *Stabbia* eurent le même ſort que Pompéïa & Herculanum. On les retouvera peut-être ſans les chercher.

Je vous ait dit un mot du Véſuve. Vous n'en ferez pas quitte à ſi bon marché; &, quoique vous ayez lu ſur ce chapitre cent relations plus inſtructives

que tout ce que je vous dirai, n'oubliez pas que les voyageurs ont la rage de parler. Heureux le lecteur, lorſqu'ils ne mentent pas. Le Volcan n'a pas voulu ſe fâcher. Je le guette depuis que je ſuis ici; & le calme où il ſe montre, me paraît fort inſipide. Je ne voudrais pas qu'il s'armât de ſes foudres; mais enfin quelques légères exploſions, quelques ruiſſeaux de feu qui ne nuiraient à perſonne. Sa forme très-rapide eſt en pain de ſucre. Voulez-vous ſavoir comment on y monte? Deux hommes marchaient devant moi, ceints d'une courroie à laquelle je m'attachais des deux mains. Avec ce ſecours je ſuis parvenu à la bouche qui jetait une fumée fort épaiſſe. Je me flattais qu'un coup de vent la pouſſant toute d'un côté, me laiſſerait voir l'intérieur du goufre, dont le diametre, à la bouche, eſt de trois ou quatre-cents toiſes. Je l'ai tourné pour ſaiſir le coup de vent que je cherchais: vaine attente. Je n'ai pu découvrir que cinq à ſix pieds de profondeur dans la circonférence. Ce que je voyais était parſemé de blanc, de rouge, de jaune & d'azur: débris de métaux fondus qui étaient

fort brillans par la réflexion des rayons du soleil qui portaient dessus. Le soufre s'exhalait avec bruit par beaucoup de petites bouches, autour de la grande. Les semelles de mes souliers s'échauffaient; ce qui m'obligeait à me tenir tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. Mes guides, qui ne s'amusaient pas autant que moi, murmuraient, comme s'ils avaient appréhendé quelqu'éruption subite. Ce n'est point cette crainte qui m'a fait quitter la partie : mais je ne pouvais pas coucher-là.

Ce qui a formé la croupe de la montagne, c'est le fraisi que la bouche a vômi; & sans ce fraisi qui roule sous les pieds, & les assûre en s'amoncelant par derriere, elle serait inabordable. Je me suis désabusé sur la lave, en la voyant. Je m'étais figuré des rivières solides de métal fondu & refroidi, à-peu-près comme les masses de fer, que l'on coule dans nos fourneaux. Point du tout : cette lave ressemble à une terre fraîchement labourée, en grosses mottes détachées, les unes sur les autres. L'explication qu'Addisson en donne paraît très-probable. Ces grosses masses, dit-il, comme jetées ensemble

par hazard, ſont reſtées roides, non liquéfiées, & flottantes dans la matière fondue, comme de gros glaçons dans une rivière; &, à meſure que le feu & le bouillonnement diminuaient, elles ſe ſont ajuſtées enſemble, autant que leur figure irrégulière le permettait : ce qui était la matière fondue, étant au fond & hors de la vue.

Lorſque Spartacus vint au pié du Véſuve pour armer les eſclaves contre le Sénat Romain, je me figure qu'il fit entrer le Volcan, pour quelque choſe, dans ſa harangue militaire. Les foudres qui en ſortaient, étaient l'image de celles qu'il forgeait.

La ſituation de Naples entre le Véſuve & la Solfatara, dont j'ai parlé, paraît d'autant plus dangereuſe, qu'il y a vraiſemblablement une communication intérieure de l'un à l'autre; car quand le Véſuve brûle, la Solfatara jette des flâmes, & lorſqu'il ceſſe, la Solfatara ceſſe auſſi. Cette communication ſuppoſe que la Ville eſt aſſiſe ſur un terrein creux & rempli de minéraux brûlans. Sous le Pontificat de Pie II, toutes ſes Egliſes & ſes Palais furent renverſées, & plus de trente-mille perſonnes tuées.

Au reste, si le Vésuve a ses dangers, il a aussi son utilité. Le vin qu'il produit, & que les Italiens appellent *Lacryma-Christi* (car ils mettent de la dévotion à tout) est un des meilleurs de l'Italie; & Naples se pave très-solidement de la lave qu'il rejette. Elle fait aussi des ouvrages d'agrément de cette matière qui souffre le poli.

Une autre curiosité me tourmente. Elle est du nombre de celles dont la plupart des voyageurs se détachent, à cause des risques que l'on court. Il s'agit de l'Isle Caprée que Tibère a rendu si fameuse. Cela est bien attirant. Mais cette Isle est à trente milles de Naples; ce ne serait rien : mais les barques légères qu'on loue pour cette navigation, ne seraient guères en état de soutenir le courroux de la mer: mais, en éloignant même toute idée de naufrage, on pourrait être porté par un coup de vent sur les côtes de Barbarie; ou encore, après une heureuse navigation dans l'Isle, être embarrassé pour le retour. Il y a huit jours que je cherche des compagnons pour cette aventure, & je n'en trouve pas. On prend ceci au tragique, comme s'il

était queſtion d'aller par-delà les colonnes d'Hercule. Je ne fermerai ma lettre qu'après le ſuccès, ou le déſeſpoir de cette expédition.

P. S. Chantez ma victoire, Aſpaſie, & celle des compagnons d'Alcide. La navigation a été heureuſe, quoiqu'un peu embarraſſée pour le retour. Nous avions donné deux jours à notre curioſité. La mer était groſſe. Les matelots ne jugeaient pas à propos de s'y expoſer. Quand reviendrait le calme? Serions-nous arrêtés pour long-tems dans un lieu où nous n'avions plus rien à voir? Déja mes compagnons me reprochaient cette entrepriſe. Quelques heures d'attente ont terminé nos inquiétudes; & me voila en état de vous parler de Caprée.

L'Iſle Caprée.

Cette Iſle a quatre milles de long, d'Orient en Occident, & environ un de large. La partie Occidentale n'eſt qu'un rocher continu. Le côté Oriental, un peu moins élevé, eſt bordé de précipices. Entre ces montagnes s'étend une vallée plantée de vignes, de figuiers, d'orangers, d'amandiers, d'oliviers, de myrthes, avec des champs de

de blé: payſage très-agréable. J'ai preſqu'ambitionné le ſort d'un voyageur Anglais, qui, enchanté du local & du climat, a fini là tous ſes voyages, en s'y établiſſant dans une jolie maiſon. Non loin de l'Iſle, nous découvrions déja un vaſte & bel amphithéâtre de verdure, & au ſommet, la ville de Caprée, Capitale de l'Iſle. Il y a encore un Bourg, & c'eſt tout.

De toutes les hauteurs on a des perſpectives merveilleuſes: le promontoire de Surentum, Portici, le Véſuve, le Pauſylippe, tout le circuit de la Baye de Naples, & Naples même. Tibère avait bien choiſi le théâtre de ſes plaiſirs, & dans un bon air, frais en été, chaud en hiver. Il y avait bâti douze Palais, où l'on n'avait rien ménagé pour la commodité & l'agrément; mais c'étaient autant de retraites à la plus infâme débauche. Un vieillard dont les ſens ſont uſés, ſe livre à des bizarreries monſtrueuſes, qui, ſans le ſatisfaire, le couvrent d'opprobres. Auguſte avait connu les délices de Caprée; mais il en avait joui avec la décence qui convenait à la Majeſté Impériale.

Les Romains, en haine de Tibère, envoyerent après sa mort une légion de pioniers, pour détruire tous les ouvrages dont il avait embelli son séjour. Il faut se contenter de ce qui en reste; un Temple dédié à Neptune sur le bord de la mer, un aqueduc, des bains avec des voûtes fort élevées, des débris de Palais, des chemins tournans bien conservés, par où la Garde prétorienne y montait; quelques *fornices* dont vous me dispenserez de vous dire l'usage. Adieu. Portez-vous aussi bien que moi.



LETTRE XXX.

De Naples, le 11 Février.

J'ARRIVE de Cazerte, Maison royale à 18 milles de Naples, d'une architecture fort simple : mais vous auriez admiré avec moi un aqueduc qui apporte des eaux dans les Jardins royaux, & dans la Ville de Cazerte. Cet ouvrage, qui en est à trois milles, joint deux montagnes, par trois ponts l'un sur l'autre : c'est-là où Dom Carlos fit passer son armée, lorsqu'il marchait à la conquête du Royaume de Naples : c'est ainsi qu'un monument utile a pris la place d'un arc de triomphe. Cazerte.

Je ne sais comment j'ai l'esprit assez tranquile, pour vous écrire : il faut se battre pour avoir du pain : mais c'est mon Valet de place, qui va aux coups. Les Soldats ne se mêlent point encore de la police. On laisse le Peuple s'arracher la farine & le pain : cela ne diminue rien de la fureur des Spectacles; parce que la bonne compagnie n'a pas encore faim.

C'eſt un beau coup-d'œil, que la Salle de l'Opéra; ſur-tout lorſque le Roi l'honore de ſa préſence, ce qui arrive tous les Dimanches: uſage louable, qui accoutume ce jeune Prince à vivre avec ſon Peuple: ſa loge, en face du Théâtre, forme un ſallon aſſez grand, pour recevoir la famille royale, & une partie de la Cour: alors toutes les loges, diſtribuées en ſix rangs, ſont éclairées, & l'œil ſe promène avec étonnement, ſur cinq à ſix-mille Spectateurs: l'ouverture & la profondeur du Théâtre ſont d'une grandeur proportionnée à la Salle: point de machine qu'on ne puiſſe y faire mouvoir ſans embarras: le Spectacle eſt varié, par des marches, des batailles, des triomphes; le tout exécuté en grand; on y mêle même la réalité; car dans les batailles & les triomphes, on emploie les chevaux des écuries du Roi.

La *Didon abandonnée* de Métaſtaſe, eſt la Piéce du jour; on y voit d'un côté, Enée avec ſes Troyens & ſa Flotte; & de l'autre, Iarbe avec ſes Africains & ſes Eléphants. C'eſt la fameuſe *Gabrielli* qui fait le rôle de Didon; il faut que le pieux Enée ait

bien de la dévotion pour résister aux charmes de sa voix & de sa figure. Dans une loge, à côté de celle où j'étais, on regardait beaucoup une *Sposa*; la seule personne de son sexe, qui fût en diamans & en robe de couleur; car on était en deuil. C'était une jeune vierge, héritiere d'une grande maison, qui, toute couverte des pompes & des vanités du monde, venait leur dire adieu, pour s'enterrer le lendemain dans un cloître; j'ai assisté effectivement à ses obséques avec toutes les Grandeurs de Naples : jamais plus jolie musique; le *Casarieli* qui vous a fait plaisir à Paris, tâchait d'y soutenir sa gloire. J'ignore ce que vous auriez dit de la décoration; ce n'était plus une Eglise, mais une salle de bal, où l'on disait vingt Messes, en sacrifiant la victime qui avait une belle couronne sur la tête; &, tandis qu'on la révétait de l'habit religieux, on distribuait à l'assemblée, des sonnets & des rafraîchissemens. Sage Aspasie, éléveriez-vous votre fille pour l'enfermer ainsi; ou pour être une bonne mere de famille, qui servirait d'exemple aux autres?

Si j'avais la finesse d'oreille & de

goût, dont la Nature & l'Art vous ont douée, je m'étendrais ici sur la musique : tous les voyageurs qui s'y connaissent conviennent que, de Turin à Naples, elle va toujours en se perfectionnant : Naples en est le comble. Ses Écoles, qu'on nomme *Conservatoires*, fournissent toute l'Europe de sujets ; ce qui contribue encore à pousser la Musique à ce haut degré, c'est qu'elle a ici, plus qu'ailleurs, une occupation continuelle : ce n'est pas seulement au Théâtre, dans les concerts publics & dans les maisons, c'est encore dans les Eglises. Toutes les solemnités, toutes les Octaves de Fêtes patronales, appellent l'Opéra avec ses voix, ses instrumens, ses décorations, ses illuminations : les Napolitains vivent plus par les oreilles, que par tout autre sens.

De tous les beaux-Arts, Naples n'a cultivé que la Musique & la Peinture : c'est de l'École de Bologne, qu'elle a tiré ses premiers Maître. *Giordano* s'est signalé par tant de belles productions, qu'on disait de lui, que seul il composait une Académie.

En parcourant la Ville pour d'autres objets, je trouve à chaque pas des

monumens funèbres qui tiennent à l'Histoire moderne. Le Château de l'Œuf, forteresse sur un rocher, qui défend Naples du côté de la Mer; c'est-là où Augustule, le dernier Empereur reconnu à Rome, & l'Empire Romain, ont fini.

Dans la Cathédrale, le tombeau du malheureux André, Roi de Hongrie, étranglé par les ordres de sa femme, Jeanne de Naples; l'Épitaphe atteste le crime; c'est ainsi qu'on devrait consacrer à la postérité les crimes, comme les vertus des Princes.

Au mont Olivet, le tombeau de cette même Reine, Jeanne de Naples, que Charles de Duras fit périr du même genre de mort qu'elle avait fait subir à son mari; l'Epithaphe le dit aussi.

Dans la Place du Peuple, l'endroit où Charles d'Anjou, frere de Saint-Louis, fit couper la tête à Conradin & à Frédéric, les deux derniers Rejettons des Maisons de Suabe & d'Autriche. Charles, qui disputait le Royaume de Naples au premier, après les avoir faits prisonniers de guerre, consulta le Pape Clément IV, pour savoir ce qu'il en

devait faire ; la réponſe fut écrite en caractères de ſang : cette Scène tragique eſt peinte à freſque ſur les murs d'une Chapelle, bâtie ſur l'endroit même de l'exécution.

J'ai vu auſſi la Maiſon de *Mazaniello*, & la *Torrione*, forterefſe où ce Pêcheur jetait, dans la Capitale du Royaume, les fondemens d'une République, & où il fut aſſaſſiné. Il a laiſſé quelques reſtes de ſon eſprit dans les *lazarons*, c'eſt ainſi qu'on appelle à Naples la lie du Peuple, & dans la diſette préſente, parmi pluſieurs placards, il y en a un qui dit, *les enfans de Mazaniel demandent du pain* ; & moi je demande pourquoi l'on ne contient pas ce peuple attroupé, par la force militaire : on me répond que la vue des ſoldats l'irriterait bien davantage, & le précipiterait aux derniers excès.

A demain le Spectacle de la *Cocagne*, qui le calmera peut-être. J'aime à voir le Gouvernement occupé de plaire au Peuple. Cette Cocagne eſt une faible image des immenſes largeſſes que les Conſuls & les Empereurs faiſaient au Peuple Romain. Un Amphithéâtre s'é-

leve en face du Palais du Roi ; on y attache du pain & de la viande entremêlés de laurier & de différentes fleurs, en forme de décoration : des animaux vivans, moutons, cochons, veaux, dindons, y figurent aussi : le tout pour être abandonné au peuple, au signal du Roi : on se garde bien de faire couler des fontaines de vin, les vapeurs échaufferaient trop des têtes sulphureuses.

Il est neuf heures du soir; encore deux lignes, je vous quitte... Mais Qu'entends-je?... une rumeur extraordinaire dans les rues, des boutiques, des portes, qui se ferment brusquement de toutes parts, mes voisins d'Auberge qui mettent les verroux; des flots de lazarons qui courent, qui se coupent, qui jurent : tout cela joint à des bruits sourds de révolte qui durent depuis huit jours; les balcons chargés de citoyens qui attendent le dénouement en tremblant ; ayant peu à perdre, je ne suis pas celui qui a le plus de peur : je saurai dans deux minutes ce qui se passe... : justement, voilà mon valet de place qui m'annonce que le peuple n'a pas voulu attendre le moment du

Prince, pour profiter de ses dons : il vient de se jeter sur la Cocagne dont il ne reste plus rien, & j'apprends que des troupes sont en mouvement, non pour faire rentrer le peuple dans ses foyers, mais pour garder le Palais du Roi. Bon soir, Aspasie demain je reprendrai la plume.

P. S. Je n'ai pas dormi tranquille; & ce que je vois dans les rues, affiche l'inquiétude du Gouvernement. Il a bien fallu venir à la force; des pelotons de Soldats sur toutes les places & dans tous les carrefours, des patrouilles à pied & à cheval, quelques lazarons qu'on méne en prison, pour servir d'exemple. Il est décidé que la Cocagne se renouvellera Dimanche prochain, & chacun fait sa politique sur ce qui en arrivera, les uns en noir, les autres en blanc. Ne me félicitez-vous pas d'être en pays de Cocagne ? Je ne voudrais pas que vous y fussiez dans ce moment-ci : les âmes honnêtes méritent la douceur de la paix.



LETTRE XXXI.

De Naples, le 20 Février 1764.

LA seconde Cocagne n'a pas ressemblé à la premiere; tout s'est passé fort tranquilement. Il est vrai que la place était hérissée d'armes; mais une chose m'a surpris, l'ordre dans le désordre. Au signal du Roi, les Troupes se sont ouvertes, pour livrer la Cocagne au pillage : ce peuple a tout emporté, sans se rien disputer; point de coups de couteau, instrument dont il joue aisément; pas même des coups de poing. Il m'a paru que le premier occupant, est une loi de convention pour eux. La Cour n'a eu qu'un moment d'inquiétude : elle appréhendait que ce peuple, qui ne se pressait pas d'arriver, n'arrivât point du tout : ce dédain des largesses de son maître, aurait eu l'air de quelque chose de plus sérieux.

Il faut que le génie Napolitain ait bien changé depuis le tems de Stace : il fuyait les procès.

Nulla foro rabies, aut striētæ jurgia legis;
Moris jura, viris solùm, & sine fascibus æquum.

Un Poëte qui voudrait peindre vivement l'antre de la chicane, ses Ministres, ses Orateurs, ses suppôts, ses cris, ses satellites & ses victimes, *ferrea jura insanumque forum*, doit voir la *Vicaria*, c'est-à-dire, le Palais où l'on rend la justice : il y a 12 *Rotes* ou Chambres; on plaidait, on jugeait dans toutes, au moment que j'y suis entré; les Avocats crient, chantent d'un ton aigu, plusqu'ils ne parlent : ils s'agitent comme des énergumènes ; nulle dignité dans leur déclamation, ni dans leurs gestes ; on dirait qu'ils ont copié les tons & les manieres du bas peuple dans ses querelles : j'ai pensé être étouffé dans la grande *Rote*; même risque dans plusieurs autres. La cour du Palais est immense ; toutes les rues adjacentes regorgeaient aussi de carrosses. Vous avez vu le concours du monde & d'équipages à la rentrée de notre Parlement, après de longs exils ; c'est ce qui arrive tous les jours à la *Vicaria* : les maisons & les rues fourmillent de curieux. Ne pensez-vous pas

que plus une Nation se corrompt, & tend à se déchirer, plus les gens de justice se multiplient, tandis que la classe des Cultivateurs, & celle des Commerçans diminuent à proportion.

J'aime mieux les Catacombes, toutes tristes qu'elles sont, que la *Vicaria*. Celles-ci sont plus curieuses que celles de Rome; elles sont creusées dans des carrieres de pierre tendre, à la distance de plusieurs milles, formant différentes rues, avec des voûtes fort élevées: retraites des premiers chrétiens, avant que Constantin leur eût permis de se montrer; vastes sépulchres qui servaient encore plus aux vivans qu'aux morts: on voit encore les Autels où l'on sacrifiait, les Chaires où l'on prêchait, les Fonts sacrés où l'on baptisait, les chambres, les foyers, les places des lits & des tables, mêlés avec les tombeaux: c'est-à-dire que les enfans prenaient leurs repas auprès des cendres de leurs peres, & une épouse dormait à côté du cadavre de son époux; c'est-à-dire que, dans ces cavernes ténébreuses, le soleil ne se levait pas pour ces malheureux, & la terre ne leur montrait ni ses fruits ni ses fleurs. Si les premiers

Empereurs Romains furent vraiment persécuteurs des Chrétiens, en haine du Christianisme, ces monumens attestent les terribles extrémités où l'intolérance religieuse a toujours plongé la nature humaine.

Ce n'est pas ici le tems de voir, dans la Métropole, le miracle de la liquéfaction du sang de Saint Janvier; je croyais ce miracle unique dans son espèce à Naples : point du tout, il se fait aussi pour Saint Jean-Baptiste & Saint Etienne : le lait de la Vierge se liquefie de même chez les Minimes; il faut convenir que c'est une belle abondance de miracles, à jour nommé.

Je viens de la Chartreuse, où j'ai admiré des prodiges de magnificence : elle ressemble plutôt au Palais d'un Roi, par la grandeur des appartemens, par la beauté des corridors & des jardins, qu'à une retraite de solitaires : les marbres les plus rares y sont prodigués, & d'un ouvrage fini; la cuisine même en est décorée : le Palais du Roi ne surpasse cette magnificence, que par la noblesse de son architecture, exécutée sur les dessins du Chevalier Fontana, Architecte romain; sans ce Palais, on

demanderait ſi Naples a jamais connu l'Architecture.

Ses Égliſes où elle devrait s'étaler, ne ſe font conſidérer que par la beauté des marbres. On a trouvé le ſecret de donner au marbre blanc une teinture fixe de couleur à volonté, qui pénètre toute la maſſe, quelle qu'en ſoit l'épaiſſeur.

Ses fontaines, en grand nombre, ſont toutes décorées de mauvais goût. Ses obéliſques, de la plus mauvaiſe forme, & aſſommés d'ornemens bizarres; le dernier fait eſt un triomphe de barbarie gothique.

Une barbarie, dans un autre genre, c'eſt que Naples conſerve encore le Gouvernement féodal dans toute ſa force, tandis qu'il a été détruit dans le pays qui le lui porta. Ce furent les Normans qui lui firent ce mauvais préſent dans l'onzieme ſiecle. Ici tout fourmille de Barons, de Comtes, de Marquis; ce ne ſerait rien, de Princes; il y en a tant que c'eſt preſque une diſtinction de n'être rien : j'ai beaucoup admiré leurs attelages à ſix chevaux; leur mules ſont auſſi du meilleur choix; mais je plains leurs ſerfs.

Ce peuple de serfs n'a pourtant qu'une certaine mesure de patience. On trouve dans l'Histoire de Naples, plus d'un Mazaniel; &, si l'inquisition n'est point entrée dans cette Ville (ce qui paraît bien peu naturel dans un État gouverné long-tems par l'Espagne, & feudataire du Saint Siége) on en a l'obligation au peuple, que des gens adroits ont toujours soulevé contre ce fléau, auquel la Sicile a échappé par le même moyen. Ne trouvez-vous pas que le Pape a un assez beau droit de Suzeraineté sur le Royaume de Naples & de Sicile? Mais le point le plus singulier, c'est que le seul Roi feudataire du Pape, en est, dans le fait, le plus indépendant; car, en qualité de Légat né du Saint Siége, il juge, punit, excommunie, absout, exerce la suprématie, sans cesser pourtant de reconnaître toujours son Seigneur Suzerain, qu'il sait bien contenir, en lui prenant ses Villes, lorsqu'il le juge à propos. Néanmoins, la présentation annuelle de la haquenée au Pape, de la part du Roi des deux Siciles, fait une grande fête à Rome; elle porte ur la croupe une grosse fleur avec sa

tige & ses feuilles en argent : dans le calice de cette fleur est enfermée la prestation de l'hommage-lige.

Je fais mes adieux à Naples, en regettant son climat. Le carnaval de Rome me rappelle : il faut bien voir comment on s'amuse dans la Cité sainte. J'acheve mes paquets, pour partir cette nuit.... Mais voilà deux hommes qui m'arrivent, sans les avoir mandés... *Que voulez-vous, amis?*... Vous garder jusqu'aux portes de la Ville; sans quoi, vous courrez risque d'être dévalisé. *Quoi! dans la Ville!* Signor, si. Que dites-vous, Aspasie, de la police Napolitaine? Nos filoux de Paris ne sont pas si redoutables.



LETTRE XXXII.

De Rome, le 29 Février 1764.

A MON départ de Naples, pour revenir à Rome par la route du Mont-Cassin, le Ciel, qui se couvrait de nuages, m'a donné beaucoup d'inquiétude. On resterait dans ce mauvais chemin, en tems de pluie : j'en ai été quitte pour la peur.

Mont-Cassin. J'ai visité la célèbre Abbaye du Mont-Cassin, que Saint-Benoît fonda en 525, sur les ruines d'un Temple d'Apollon. La Cellule qu'il habitait, & où il est mort, est encore en grande vénération. Sa statue tient un livre ouvert, où l'on lit un beau privilège, que *tous les Bénédictins qui meurent au Mont-Cassin, sont sauvés.* Voici un fait encore plus certain; c'est que ces Pauvres évangéliques sont seigneurs, & presque souverains, de vingt Châteaux, dans une grande étendue de terre que l'on découvre de l'Abbaye même, dont la situation est fort élevée. L'abbé Régulier & triennal s'intitule, dans les actes,

Patriarche de la ſainte Religion, Abbé des Abbés, Chancelier & Grand Chapelain de l'Empire Romain, Chef de la Hiérarchie Bénédictine, Chancelier & Collatéral du Royaume de Sicile, Comte & Gouverneur de la Campanie, de la Terre de Labour, & de la Province Maritime, Prince de la paix.

En réfléchiſſant un moment ſur l'Hiſtoire de Saint-Benoît, on apperçoit qu'un ſeul homme a changé la face du Chriſtianiſme en Occident. Avant lui, il n'y avait que des familles de Citoyens qui ſe ſanctifiaient le mieux qu'ils pouvaient, dans la vie commune : ſur ſes pas, pour être ſaint, on ne voulut plus être homme. Avant lui, il n'y avait que la Hiérarchie eccléſiaſtique pour gouverner & adminiſtrer le Spirituel : de ſon Ordre, & d'une foule d'autres qui en ſont ſortis, on a vu naître de nouveaux ouvriers dans la vigne du Seigneur. Les Evêques mêmes, les Patriarches, les Cardinaux, les Papes, ſe tiraient bien plus des Ordres Religieux, que du Corps eccléſiaſtique. On a vu auſſi dans les Villes & les Campagnes, les Couvens des deux ſexes prendre la place des Maiſons de

travail. Mais ce qu'il y a eu de plus ſingulier dans cette révolution, c'eſt que ces Cénobites, qui avaient rompu avec le monde, ont acquis de grandes richeſſes, des ſeigneuries, des titres & des ſouverainetés.

En paſſant par Anagni, j'ai jeté un coup-d'œil ſur l'endroit où le Pape Boniface VIII, après avoir proclamé, par une bulle, que Dieu l'avait établi ſur les Rois & les Royaumes, après avoir mis la France en interdit, fut arrêté par Nogaret, à la tête de quelques Français, & reçut un ſoufflet du brutal Sciarra Colonne. Mais tout ce que je vous dis-là, eſt trop ſérieux pour une lettre & pour votre ſexe : écrivez-moi quelques plaiſanteries, quelques gentilleſſes pariſiennes. Portez-vous bien.



LETTRE XXXIII.

De Rome, le 4 Mars.

JE n'oublie pas, Aſpaſie, que je vous ai promis les articles de Sculpture & de Peinture, auſſi-tôt que je reverrais Rome. N'attendez pas que je vous tienne parole dans cette Lettre, au milieu du bruyant carnaval, qui tourne les têtes dans ces huit derniers jours. Je ne parle pas des Spectacles fermés qui jouent de leur reſte, le plus qu'ils peuvent. Il y a au moins ſept à huit Théâtres qui ne ſuffiſent pas à la foule; on y voit juſqu'à la lie du peuple en bonnets gras. Ces *Fachini* (je le répète) aiment mieux porter leur argent à la Comédie, qu'à la taverne; auſſi, dans ces jours de débauche, ne rencontre-t-on pas un homme ivre.

Les Spectacles dont je veux parler, ſont ceux de la plus grande publicité, ceux qui ſe montrent dans les rues, en y attirant toute la Ville. On donne trois courſes de chevaux Barbes, à trois jours différens; ils partent d'une Porte

de la Ville, pour courir le long d'une rue : ils ſont au nombre de douze, quelquefois plus ; le premier qui arrive au terme, gagne le prix : comme ils ſont en toute liberté, ſans cavalier, ils ont des plaques de cuivre doré, armées de pointes en-dedans, qui en leur battant les flancs, les aiguillonnent, afin qu'ils ne ſe ralentiſſent pas dans la courſe. Le moment le plus intéreſſant pour ceux qui aiment à voir toute l'ame & la rivalité des Courſiers, c'eſt la *Moſſa*, c'eſt-à-dire, l'inſtant où le Barigel paraît pour apporter l'ordre du départ : ces fiers animaux connaiſſent cet Officier, & leur moment d'entrer en lice ; le feu leur ſort des yeux & des naſeaux ; plus en l'air que ſur terre, les Palfreniers ne peuvent plus les contenir ; la corde qui les barre, s'abaiſſe ; &, en moins de quatre minutes, le Vainqueur touche au but, où une toile les arrête tous ; ſans quoi, ils ne finiraient que par l'épuiſement. L'eſpace de la courſe eſt d'un mille.

Des Anglais qui voyaient cette courſe avec moi, mettaient bien au-deſſus celles de Londres, & peut-être ont-ils raiſon. Des chevaux qui courent

dans une grande arène, montés, dirigés & poussés par un habile Écuyer, tirent bien un autre parti, de leur force & de leur feu. Ici, un moment avant la course, en voyant une rue embarrassée, régorgeant de peuple & d'équipages, on ne croirait pas la course possible. Qu'arrive-t-il? Dès que les Coursiers paraissent, la foule est obligée de se fendre, le mieux & le moins qu'elle peut, en ne laissant que la place d'un cheval, en sorte que le premier qui enfile la foule, est assuré de la victoire; ce qui détruit la concurrence. Elle n'existe qu'au point du départ sur la place où les Coursiers, dans une espace libre, peuvent se gagner de vitesse les uns les autres. Un autre inconvénient qui diminue le plaisir; c'est que la rue de la course n'étant pas exactement alignée, & faisant des coudes, les Coursiers passent comme un éclair qu'on n'a pas le tems de considérer.

Ceux qui aiment le Spectacle des hommes, plus que celui des chevaux, n'ont rien à desirer. Les chars, les carrosses ouverts, traînant des masques de toutes figures, de toutes couleurs & de tout état; le peuple aussi masqué

à sa façon; des amphithéâtres, fenêtres & balcons chargés de curieux : tout cela donne un grand mouvement à la joie publique; mais, pour corriger, pour sanctifier les plaisirs, qui dans ce tems-ci paraissent n'avoir plus de frein, il y a des Prieres de quarante heures dans toutes les Eglises, & on rencontre dans toutes les rues des Processions de Pénitens qui se mêlent avec les masques.

Votre peuple, à Paris, n'a plus besoin de ce correctif; il est aussi sage, aussi retiré dans ses foyers, pendant les jours gras, qu'en plein Carême (*a*). Je la vois approcher sans regret, la sainte quarantaine; elle me donnera le tems de reprendre mon cours de curiosités, & à vous celui de m'écrire; car, soit plaisirs ou affaires, soit de ma part avidité de vous lire, je vous trouve bien paresseuse : ayez la complaisance de vous corriger. Adieu.

(*a*) Ce qui était vrai, lorsqu'on écrivait cette lettre, ne l'est plus; la joie publique paraît renaître.

LETTRE XXXIV.

De Rome, le 18 Mars 1764.

JE remplis enfin mes engagemens. Je vais vous composer une galerie de statues : ouvrez bien vos grands yeux, Aspasie ; mais je ne me flatte pas de faire passer dans votre ame l'admiration que j'ai sentie.

Lorsque la Grèce, au beau siècle de Périclès, se signalait dans les beaux-Arts, & en particulier dans la Sculpture, elle ne prévoyait pas que ces chef-d'œuvres passeraient, un jour, chez des Barbares ; car c'est ainsi qu'elle appelait les Romains qui avaient été lui demander des Loix & des Dieux. Elle prévoyait encore moins qu'elle deviendrait, un jour, une de leurs Provinces. Point de Palais à Rome, ou de Maison de campagne, qui ne montre quelques unes de ses précieuses dépouilles. Je fais un choix bien raccourci, pour ne pas vous accabler sous le nombre ; & soyez sûre que la

moindre des ſtatues dont je ne vous dirai mot, mériterait un éloge.

On voit au Palais Barberin le Narciſſe & le Faune, qu'on vantera toujours.

A la Villa Borghèſe, l'Hermaphrodite ſi connu, couché ſur un lit qui s'enfonce ſous un corps délicat. Le marbre ſemble s'être amolli, pour rendre les chairs & le lit. Près de lui un Gladiateur vigoureux dont le viſage, les muſcles, l'attitude annoncent un coup de maître.

Quand on entre au Palais Farnèſe, on court à l'Hercule qui porte ſon nom, ouvrage de l'Athénien Glycon. Cette ſtatue, de la plus grande force, eſt auſſi fameuſe que le Héros qu'elle repréſente. Le Taureau Farnèſe porte juſqu'au fond de l'ame la terreur & la pitié. D'un ſeul bloc de marbre ſortent ſept figures; la déplorable Dircé, attachée par ſes cheveux aux cornes de l'animal furieux, ſur la cîme d'un Rocher; deux jeunes hommes brûlans de vengeance, qui s'efforcent de les précipiter; une femme effrayée, ſon enfant; ſon chien, qui regarde ce Spectacle. Les deux Artiſtes *Apollonius* & *Tauricus*, à qui l'on doit ce terrible groupe, ſe ſont immortaliſés.

Dans

Dans la Villa Farnéſine, ſi agréable d'ailleurs par ſes jardins, ſes boſquets, ſes belles eaux, on reconnaît l'excellent original d'une belle copie qui fait un ornement dans les jardins de Verſailles : c'eſt la Vénus *Yapiga.*

Au Capitole, parmi une foule d'antiques, dont Botari a fait un gros livre, intitulé *Muſæum Capitolinum*, on s'arrête au célèbre Mirmillon, & à la ſtatue équeſtre de Marc-Aurèle, en bronze doré. On ſerait tenté de dire au cheval, avec Carles Morate; *Que ne marches-tu? ne ſais-tu pas que tu es en vie?* La louve qui fut conſacrée à Rémus & Romulus, dès les premiers tems de la République, & qui porte encore les marques de la foudre dont elle fut frappée, ſous le Conſulat de Cicéron, n'eſt pas à beaucoup près ſi parfaite; mais on admire la tête du premier Brutus qui chaſſa les Rois; elle eſt d'un grand caractère : mélancolie, penſée profonde, fermeté d'ame, ſévérité; tels ſont ſes traits.

Lorſqu'on a vu tout ce que je viens de citer, & qu'on parcourt le Vatican, de l'admiration on paſſe au raviſſement. On touche l'*Antinoüs* pour s'aſſurer. que ce n'eſt qu'un marbre ſans âme

Comment faire pour regarder ce *Laocoon*, & n'avoir pas les entrailles déchirées par les angoisses, & le désespoir du pere & des enfans, sous les piquures de deux affreux serpens? Virgile n'est pas plus expressif sur ce fait, avec le feu de sa Poésie, que Phidias l'a été avec son ciseau; l'un des serpens s'est trouvé mutilé. Michel-Ange tenta la restauration; on voit cette ébauche au bas du piédestal. Le Bernin ôsa plus, & il exécuta.

Mais quel autre objet se présente? Est-ce un homme? est-ce un Dieu? Si c'est un homme, tel devait être Adam au printems du monde: mais c'est plus qu'un homme. Il a la Majesté d'un Dieu, non cette majesté terrible de Jupiter tonnant, mais la majesté douce d'un jeune Dieu, fait pour être aimé: c'est l'*Apollon* du Belvéder, dont la réputation est connue dans tous les pays où l'on connoît les Arts.

Le Vatican qui possède ces trésors, les traite bien sans façon. Au-lieu de les placer honorablement & à la vue du public, il les enferme dans des armoires qui ressemblent à des remises, au fond d'une cour: mais il faut faire gagner

les Custodes, selon l'usage de l'Italie. Si tout était ouvert, comme à Versailles, les étrangers rapporteraient leur argent.

Il faudrait avoir les yeux du Cardinal Alexandre Albani, pour apprécier tant de belles choses. Il a fait bâtir un Palais hors de la Ville, dans le goût de ceux de l'ancienne Rome, où il a lui-même beaucoup d'antiques, entr'autres un Antinoüs en bas-relief, qui dispute avec celui du Belvéder. Il a placé aussi sous un vaste portique en hémi-cycle, ouvert sur le parterre, les statues ou les bustes des Philosophes, des Orateurs & des Poëtes, qui ont eu le plus de célébrité.

Tous les ouvrages sur lesquels j'ai promené votre attention, & tant d'autres dont je n'ai pas le tems de vous écrire, sont les grands originaux qu'on a copiés par-tout & qu'on copiera toujours. Lorsqu'un Italien vous dit, *Opéra græca*, peu s'en faut qu'il ne se mette à genoux. A propos d'Ouvrages grecs, lorsqu'au mois d'Août je quittai Paris, les meubles, les bijoux, les coëffures, les rubans, les galons, tout était à la grecque. Les deux sexes étaient tout grecs : l'êtes-vous encore ? Que de Héros &

d'Héroïnes vont sortir de cette métamorphose ; j'en félicite ma patrie.

Revenons à la Sculpture. Les modernes qui ont saisi le ciseau, à la renaissance des Arts, ont montré qu'ils étaient dignes de leurs maîtres. Le *Moïse* de Michel-Ange, dans l'Église de *San-Pietro in vincolis*, a un caractère de tête qui decéle le Législateur, un air au-dessus de l'inspiration même, je ne sais quoi de divin, une majesté jusques dans la barbe, qui flotte au gré du vent. Puisqu'il a plu aux hommes de révêtir la Divinité de la forme humaine, c'est ainsi qu'il faudrait figurer le Pere éternel.

Le *David* du Bernin, mesurant des yeux le Géant Goliath, ajustant son coup avec sa fronde ; sa *Métamorphose de Daphné*, son *Enée* portant Anchise, trois ornemens de la Villa Borghèse ; son *sommeil de Diane* au Palais Barberin, son *enlèvement de Proserpine* à la Villa Ludovisia : tous ces morceaux de Sculplure moderne m'ont fait, ou peu s'en faut, une impression aussi vive que les prodiges de la Sculpture antique. Les enthousiastes de l'antiquité pardonneront cette mé-

prise à la mauvaise disposition de mes organes.

Encore faut-il que je me récrie sur une merveille du Bernin à *Sancta Maria della Vittoria*. C'est Sainte Thérèse en extase, à l'instant qu'un Chérubin, à la fleur de l'âge des hommes, beau d'une beauté plusqu'humaine, lui décoche dans le cœur un trait de feu; on la voit renversée sur le dos, le sein ouvert, la poitrine élevée, la respiration interceptée, tous les nerfs crispés, l'extase marqué dans ses yeux, dans le désordre de son visage, de toute sa personne, & de ses vêtemens, qui laissent voir une jambe nue. L'expression de la plume ne saurait répondre à l'expression du ciseau.

Si je voulais vous promener dans tous les Palais, dans tous les Temples, sur toutes les places où le marbre & le bronze respirent, je vous fatiguerais. Souvenez-vous qu'un Ancien (je ne sais plus lequel) disait qu'il était plus facile de trouver à Rome un Dieu qu'un homme : c'est encore en quelque façon de même. On y vit parmi un monde de statues.

Je finis cet article par un chef-

d'œuvre qui nous appartient. C'eſt la figure de St. Staniſtas Koſtka, au Noviciat des Jéſuites, couchée ſur le lit où il eſt mort : le Sculpteur a tiré les habits du jeune Jéſuite d'un bloc de marbre noir, d'où ſortent la tête, les mains & les pieds, en marbre blanc ; le tout d'un travail exquis, auſſi-bien que pluſieurs autres de ſes ouvrages. Né Français, après avoir eſſuyé bien des dégoûts dans ſa patrie, il alla enrichir Rome de ſon talent : il y eſt mort en 1719, mais ſon nom n'y mourra pas ; c'eſt Pierre *Le Gros.*



LETTRE XXXV.

De Rome, le 21, Mars 1764.

En vous écrivant sur la Sculpture, si j'ai été embarrassé par le nombre & le choix de ses productions, la Peinture m'accable sous l'abondance des siennes. Passez en revue tous les grands Peintres de toutes les Ecoles, il n'en est aucun dont on ne voye quelques chef-d'œuvres à Rome. Sans parler des Eglises où la Peinture triomphe, tous les Palais, toutes les Maisons des Particuliers un peu riches sont pleines de sa gloire. Le seul Palais Borghèse renferme deux-mille originaux d'un grand prix.

C'est-là qu'on admire le fameux Crucifix de Michel-Ange; la vérité y est si frappante, qu'on a fait un conte abominable, pour la rendre plus possible. On a imaginé que, pour réussir à ce point, il avait cloué un homme en croix. Il n'aurait copié que l'agonie d'un homme; il a rendu celle d'un Dieu.

Son pinceau fier & sublime a exé-

cuté la plus grande de toutes les Scènes, dans la Chapelle Sixtine, la catastrophe du monde au Jugement universel. C'est une terrible leçon de morale, qui entre par les yeux, pour glacer l'ame. On pourrait écrire au bas :

DISCITE JUSTITIAM, MONITI NON TEMNERE DIVOS.

Raphaël, son Disciple & bien-tôt son égal, s'est surpassé lui-même dans la transfiguration, qui attire des processions d'Amateurs à *San-Pietro in Montorio*. Le corps du Messie n'est plus un corps terrestre, c'est du pur ether ; ses vêtemens sont des rayons de lumiere, échappés du Trône de l'Éternel. Ce tableau qui est, peut-être, le *Non plus ultrà* de la Peinture, fut fait pour François I, Roi de France : Léon X avait trop de goût pour le laisser échapper. Ce Pontife ne crut pas déshonorer la Pourpre romaine, en la promettant à Raphaël, qui, sans cette promesse, aurait épousé la Nièce d'un Cardinal : une mort prématurée l'a laissé au rang des plus grands Peintres.

J'ai été bien scandalisé d'une affreuse

repréſentation au Vatican. C'eſt le maſſacre de la Saint-Barthelemi, & une Proceſſion papale en action de graces ; les détails ſont dreſſer les cheveux ; des citoyens armés de poignards contre leurs concitoyens ſans défenſe ; des cadavres ſanglans traînés par les rues ; l'Amiral de Coligni percé de coups, jeté par une fenêtre, pour expirer au pied de ſon ennemi, & cent autres horreurs. Ce tableau du Vaſari ſera donc à jamais le trophée de nos fureurs fanatiques ! Louis XIV, qui exigea de la Cour de Rome, une réparation ſi éclatante, pour une inſulte faite à ſon Ambaſſadeur, ne s'aviſa pas de demander la deſtruction d'un monument qui flétrit la Nation Françaiſe aux yeux de tous les étrangers qui voyagent à Rome. Des Anglais me diſaient, en le voyant, voilà donc cette Nation ſi douce !

Après avoir mis ſous vos yeux ce petit nombre de tableaux, trouvez bon que je vous ferme les Palais & les Egliſes. Dans une Ville où les belles femmes ſont rares, on en parle beaucoup ; dans une autre où toutes feraient belles, trois mots feraient l'éloge de toutes. Quel dommage, ſi tant d'excel-

lens originaux venaient à périr ; la toile ne faurait toujours réfifter aux attaques du tems. On travaille ici à les éterpifer autant qu'il eft poffible : c'eft par la Mofaïque.

Il y a deux efpèces de Mofaïque ; l'une en pierres naturelles, & très-ancienne ; telles font les fameufes Colombes citées par Pline ; on les a déterrées, il n'y a pas long-tems, dans la maifon de campagne de l'Empereur Adrien : elles confervent toute leur vie & leur fraîcheur au Palais Furietti. L'autre Mofaïque eft en pierres factices, qui fe compofent de différens métaux fondus enfemble. Le laboratoire a l'air d'une Imprimerie où chaque nuance de couleur a fa cafe ; pour les employer, on les enchâffe dans une pâte de pouffiere de marbre, délayée dans de l'huile de lin : cette pâte a pour bâfe une table de marbre de l'épaiffeur d'un ou deux pieds, & de la dimenfion qui convient au fujet que l'on veut repréfenter. Cette Mofaïque moderne, éternelle comme l'autre, eft bien plus favorable au Peintre à qui l'Art fournit des couleurs à volonté, fans les aller chercher laborieufement & longuement dans le fein de la Nature.

Vous allez me demander si les objets sont bien rendus. On copie actuellement les chef-d'œuvres qui décorent la premiere Eglise de Rome & du Monde ; & les copies vont prendre la place des originaux, qu'on transporte dans un édifice plus propre à prolonger leur durée ; si les copies n'en étaient pas dignes, ils resteraient en place ; l'illusion est du plus grand effet.

Je ne sache pas qu'on ait encore traduit le *fresque* qui se soutient assez par lui-même. Les *Nôces Aldobrandines*, ainsi nommées, parce qu'on les voit dans la Villa Aldobrandine, ont été trouvées dans les thermes de Titus, sans qu'elles parraissent avoir souffert des injures de tant de siecles.

On peut dire que la Peinture appartient bien plus à l'Italie, que la Sculpture. L'Antiquité lui avait laissé des modèles pour la Sculpture : elle n'en eut point pour la Peinture. Tous les grands Artistes, dans l'une & dans l'autre, se rapportent aux pontificats de Jules II, de Léon X, de Sixte V, d'Urbain VIII & d'Alexandre VII, comme ils se sont formés en France, sous le règne de Louis XIV. Nous sommes encore

fâchés que le Raphaël Français, le *Poussin*, peu content de sa patrie, soit allé continuer & finir sa belle carriere à Rome.

Une réflexion bien autrement chagrinante, c'est que tant de Souverains qui ont fait tant de choses pour les Arts, en ont fait si peu pour le bonheur essentiel des hommes. Les grands Artistes ne sont que décorer le grand édifice politique : les bons Gouvernemens le soutiennent.

L'École romaine, soit en Peinture, soit en Sculpture, a perdu de sa gloire; eh ! quel est le pays qui n'ait pas à se plaindre des mêmes pertes ? Mais Rome aura toujours l'avantage d'être l'École du Monde, à cause des grands originaux qu'elle possède. Il y a ici un Peintre qui soutiendrait sa réputation, *Battoni*; mais il a une famille nombreuse : l'histoire l'affamerait ; il fait des portraits. Le vôtre, Aspasie, est-il fini? Si votre âme y est peinte, la vertu aura des couleurs.



LETTRE XXXVI.

De Rome, le 26 Mars 1764.

SI vous n'aimiez pas les livres, Aſpaſie, où ſi vous n'aimiez que ces jolis Romans qui vivent juſqu'à huit jours ſur les toilettes des jolies femmes, je ſupprimerais ce que j'ai à vous dire ſur la bibliothèque du Vatican.

Le vaiſſeau, par lui-même, mérite de l'attention; ſa longueur eſt de trois-cents pas, ſa largeur de dix, les deux bras à proportion; la voûte peinte à freſque; ſur les murs, à main droite, ſont repréſentés les dix-ſept Conciles généraux à gauche, les plus fameuſes Bibliothèques de l'antiquité; le milieu eſt ſoutenu par deux rangs de colonnes, où ſont peints les premiers Inventeurs des caractères alphabétiques de toutes les langues. Ceux qui n'apportent que les yeux du corps, en ſortent contens; ceux qui y joignent les yeux de l'eſprit, s'étonnent qu'on ait pu former une collection auſſi ample des connaiſſances humaines.

L'étonnement diminue, quand on apprend que le Pape Zacharie la commença au huitieme ſiècle; qu'au quinzieme Calixte III • l'augmenta de la bibliothèque auguſte de Conſtantinople, après la ruine de l'Empire Grec; que Sixte IV, au même ſiècle, en la tranſportant au Vatican, l'enrichit de beaucoup d'originaux qu'il fit chercher dans toute l'Europe On voit d'abord qu'elle ſe formait dans des tems où les Papes étaient les ſeuls Souverains qui s'occupaſſent des livres. Sixte V, dans la ſuite, y ajouta de nouvelles richeſſes, & Clément XI fit apporter des Monaſtères du Mont-Liban, quantité de manuſcrits Grecs, Syriaques, Arabes, Coptes; enfin, pluſieurs bibliothèques célébres, la Palatine, celle de la Reine Chriſtine, celle des Ducs d'Urbin, vinrent groſſir celle-ci, comme les rivieres groſſiſſent les grands fleuves. Ce tréſor d'originaux eſt ſi connu des Savans, qu'à l'invention de l'Imprimerie, on n'a pu ſe flatter d'avoir le texte pur, ſans les conſulter; & encore aujourd'hui, s'il naît quelques doutes, c'eſt à cette ſource qu'il faut puiſer.

Un point m'a déplu; au milieu de

ce monde de livres, le premier coup-d'œil n'en découvre point ; ils ſont cachés dans des armoires : on eſt dans la bibliothèque, & on la cherche encore. Si vous continuez, Aſpaſie, à lire, comme vous faites, vous ſaurez plus que la femme forte, qui ne ſavait que coudre & filer.

J'allai hier à une ſolemnité de bienſéance, dans l'Égliſe de la Minerve, ainſi nommée du Temple dont elle a pris la place : Pompée l'avait bâtie à Minerve, après avoir triomphé de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique ; le Pape s'y rend tous les ans, le jour de l'Annonciation, avec le ſacré Collége, pour y doter trois-cents filles : elles marchent en proceſſion vétues de blanc, & baiſent les pieds à leur bienfaiteur ; celles qui veulent ſe faire Religieuſes, ſont mieux dotées que les mondaines qui préfèrent le mariage. Il eſt des pays où l'on ferait tout le contraire.

Dans une autre Egliſe, après un *Oratorio* exécuté avec tout l'appareil d'une muſique délicieuſe, un bambin de huit à neuf ans, en ſoutane & en ſurplis, eſt monté en chaire, pour prêcher les

Fidèles ; cette marionette eccléſiaſtique vous aurait étonnée par ſon air d'aſſurance , par ſon ton pathétique & ſes geſtes. Ces gens-ci veulent-ils vérifier ce qui eſt dit dans un Pſeaume : *Ex ore infantium & lactentium perfeciſti laudem ?*



LETTRE XXXVII.

De Rome, le 26 Avril 1764.

NOUS ſortons des grandes cérémonies de la Semaine-Sainte ; le Pape eſt venu habiter le Vatican, ſelon la coutume, pour être plus à portée de remplir ſes fonctions pontificales. C'eſt à ces ſolemnités que la Religion ſe montre dans toute ſa majeſté ; la quantité des Miniſtres, la magnificence des ornemens, la Dignité du Célébrant, ſon Thrône, ſa Tiare, ſon Cortège, les Princes de l'Egliſe ſous la Pourpre, & les Grands de l'État uniſſant leurs prieres à celles du Pontife, toutes les fonctions religieuſes exercées de la maniere la plus auguſte, dans un Temple qui répond à toutes les grandeurs de la Religion : tout cet aſſemblage, qu'on ne peut voir qu'ici, forme un ſpectacle auſſi édifiant que pompeux.

Le Jeudi-Saint attire, ſur le vaſte & incomparable Parvis de Saint-Pierre, une foule prodigieuſe de monde ; c'eſt pour la fulmination de la trop fameuſe

Bulle *in Cœnâ Domini*. Le Pontife ſe rend proceſſionnellement, avec le ſacré Collége, à une Tribune fort élevée, qui domine le portail; là, élevé encore ſur les épaules de douze hommes, il tient le flambeau d'excommunication à la main, tandis qu'on fulmine la Bulle en Latin & en Italien, dont voici quelques traits : *Anathème, à quiconque dira que le Pape, parlant* ex Cathedrâ, *n'eſt pas infaillible ; Anathème, aux Tribunaux ſéculiers qui ſe mêleront directement ou indirectement de l'adminiſtration des Sacremens ; Anathème, à quiconque dira que le Pape n'a pas un pouvoir direct ſur le temporel des Rois :* je tremblais pour la France. Au dernier Anathème, le Pontife tonnant, lance le flambeau allumé ſur la place, & après avoir maudit les mécréans, il finit par bénir le peuple fidele. A la tournure préſente des eſprits & des cours, on peut ſe flatter que cette cérémonie ne durera pas long-tems.

Une autre cérémonie bien différente, celle de la *Cène*, ſuccède à celle-là ; le Pape lave les pieds à un nombre conſidérable de pauvres Prêtres, leur donne à dîner, & les ſert à table; il

était élevé au-dessus de tous les Thrônes, maitre du monde, il n'y a qu'un moment. A celui-ci, une fois par an seulement, il est véritablement *le serviteur des serviteurs de Dieu*. Le soir du même jour, le Cardinal, Grand-Pénitencier, élevé sur un Tribunal dans l'Eglise de Saint-Pierre, touche les Fidèles prosternés, avec une très-longue baguette, espèce d'absolution publique & générale.

Le matin du Vendredi-Saint, on court les Églises, pour voir les différens Sépulchres où repose le Fils de Dieu. J'ai vu à St. Athanase, Église Grecque, sa représentation en cire, de grandeur naturelle, & ses obsèques, telles qu'on les pratique, selon le Rit grec, à la mort des Chrétiens.

Dans l'après-dîner du même jour, on va entendre le célébre *Miserere* dans la Chapelle Sixtine, où les voix imitent si bien l'harmonie des instrumens, qu'on les croirait accompagnées. Ce sont des gémissemens qui déchirent le cœur.

Tout prend ici la teinture du tems. A l'Académie des Arcades, on entend des Poëmes sur la Passion, & des amendes honorables à la Divinité en beaux sonnets. Dans notre Académie de Pein-

ture, on deſſine le nud ſur un faquin en croix, & les confréries de flagellans repréſentent, en réalité, ſur leurs corps ſanglans, la flagellation de Jéſus.

Je vous fais grace, Aſpaſie, du jour de Pâques, où les chants joyeux, où une Muſique toute céleſte accompagne la plus grande ſolemnité.

Le tems d'après Pâques ne ramène pas les Spectacles qui ne ſe r'ouvriront qu'au carnaval prochain. Le Duc d'Yorck, frere du Roi d'Angleterre, vient d'arriver fort à propos, pour jeter dans le Public quelques mouvemens de plaiſir, aſſez néceſſaires dans les grandes Villes : on lui donne des bals, des fêtes, une courſe extraordinaire de chevaux. Le Pape ne peut pas voir avec décence un Prince hétérodoxe; ils ne ſe ſont vus qu'une fois, comme par haſard, au dîner du Jeudi-ſaint; le Pape était occupé du ſervice; le Prince, de regarder; ils ſe ſont trouvés nez à nez; ils ſe ſont dit quelques mots que je n'ai pu entendre, mais ils avaient l'air contens l'un de l'autre. Enfin, excepté l'Audience publique, le Pape ne ménage rien; il lui a donné un concert & des *rinfreſchi*, dans les Jardins de

Montecavallo; il lui a fait des présens. Je vous laisse à penser si le Cardinal d'Yorck, issu d'une Maison qui a sacrifié trois Couronnes, pour la foi Catholique, voit tout cela avec plaisir; mais il doit savoir que la politique en fait plus pour ceux qu'elle craint, que pour ceux qu'elle aime.

Je vous quitte pour une pratique religieuse que vous ne connaissez point en France; vous avez des chevaux, & vous vous en servez sans les faire bénir; envoyez-les ici, & on vous les renverra bien purgés de tout maléfice : je vais en voir la cérémonie, sans laquelle les Cochers refuseraient le service. C'est d'ailleurs un spectacle dans une Ville, où l'on se pique d'avoir de beaux chevaux : les ânes & mulets partagent la bénédiction sur le terrein où Mécène donnait des fêtes à l'Empereur Auguste, dans ses beaux Jardins.



LETTRE XXXVIII.

De Rome, le 28 Avril 1764.

VOUS me demandez un tableau du Gouvernement de Rome : vous n'aurez qu'une légère esquisse, telle que peu la faire un voyageur qui a tant de choses à observer à la fois.

Le Pape est le plus absolu de tous les Souverains de l'Europe, par la réunion du Sacerdoce & de l'Empire. Point de corps représentatif de la Nation, point de Loix ni d'Ordonnances antérieures qui puissent balancer son pouvoir ; on ne pourrait pas l'entreprendre sans risquer sa liberté & peut-être sa vie : delà, malheur aux sujets, si le Pontife-Roi n'était ni juste ni bon ! mais l'âge avancé où l'on fait les Papes, le calme des passions, l'amour de la tranquilité, si naturel aux vieillards, la longue expérience qu'ils ont faite de l'égalité dans l'état de sujet, la honte de paraître injuste & dur sur un Thrône de sainteté ; ajoutez à cela des usages de modération, qu'ils ne pourraient enfreindre,

ſans révolter les peuples : voilà les contrepoids.

Le Gouvernement Papal ſe diviſe en deux branches principales, le ſpirituel & le temporel. Le ſpirituel, quant aux affaires de conſcience, a deux Tribunaux, celui de la Pénitencerie, & celui de l'Inquiſition, établi par Paul III. Toutes les autres affaires eccléſiaſtiques ſont diſtribuées à différentes Congrégations toujours ſubſiſtantes, compoſées de Cardinaux & de Prélats Conſulteurs.

Le Gouvernement temporel ſe partage auſſi à différentes Places & différens Tribunaux de Juſtice. Le Cardinal Camerlingue embraſſe toutes les parties de la Finance; le Cardinal Chancelier, toutes les affaires du Sceau; le Cardinal Vicaire, tout ce qui regarde la Police eccléſiaſtique; & encore une autre Police qui n'eſt guères eccléſiaſtique: les filles débauchées ne peuvent ſe proſtituer au public, ſans ſa permiſſion: après les avoir prêchées, menacées de l'Enfer, ſi elles s'obſtinent, il les livre au *Barigel* (Commandant du Guet), qui leur donne un logement dans les rues aſſignées à ce déſordre, où l'on met le plus d'ordre qu'il eſt poſſible.

Le Gouverneur de Rome a la grande Police. Il doit être bien inſtruit de tout ce qui ſe paſſe ; car on aſſure qu'il a au moins trois-cents Eſpions à gages pour une Ville de cent-ſoixante-mille âmes. Je doute que l'eſpionage ſoit plus nombreux à Paris.

Les Tribunaux de Juſtice ne paraiſſent pas favoriſer l'éloquence & la chicane, comme ailleurs. Au Monte-Citorio (le Châtelet de Rome) on voit deux ou trois Juges aſſis dans des fauteuils, vis-à-vis d'une table, les Avocats à coté, déployant leurs Pièces & leurs Moyens, les Juges conſultant la Loi avec eux, dans le recueil des Loix ; le tout ſans appareil.

Le Sénateur juge, ſommairement & ſans appel, les petites cauſes du peuple, avec deux Aſſeſſeurs qu'on nomme Collatéraux.

Les quatre Conſervateurs, ainſi nommés, parce qu'ils ſont chargés de veiller à la conſervation des franchiſes, immunités, exemptions & privilèges des Citoyens Romains, ſont ſubordonnés au Sénateur.

Ces Conſervateurs, qui repréſentent les anciens Ediles, ont auſſi la Surintendance

dance des rues, des bâtimens publics, des ponts, des aqueducs, des fontaines & des chemins dont ils se mettent peu en peine.

La Consulte connaît des plaintes du Peuple, contre les Gouverneurs, & des appels de leurs sentences. Le Peuple est jugé au criminel par cette même Consulte ; & toutes les Villes, excepté celles qui ont des Légats, envoient leurs criminels à Rome, pour y être jugés : les exécutions sont rares, douces ; mais terribles pour le spectacle. J'en ai vu une ; il s'agissait d'un cocher qui avait tué sa femme. Après lui avoir lu sa sentence, quelques jours avant l'éxécution, on le transféra à une Chapelle près du Pont-saint-Ange : là, des Sentinelles permettaient au Peuple de le voir & de l'exhorter à bien mourir : le jour venu, il monte sur l'echafaud, se met à genoux. Le bourreau, armé d'une massue, & d'un couteau, le frappe à la tempe, l'assomme, se jette sur lui, le saigne, le coupe par morceaux, qu'il suspend à des crochets. Cette boucherie, qui glace le spectateur, sans faire souffrir le coupable, est un trait d'humanité & de sagesse dans la législation.

La Rote est composée d'Auditeurs de toutes les Nations de l'obédience de Rome. On compare ce tribunal à celui des Amphictyons. C'est comparer les grands intérêts des Peuples, aux petites affaires des particuliers. On peut se pourvoir devant le Pape en révision.

La Chambre Apostolique n'est pas, comme vous pourriez le croire, un Collége d'Apôtres, destiné à étendre la Religion, mais seulement le temporel du Pape : elle a l'administration de ses Domaines & des impôts.

La Propagande mériterait mieux le nom d'Apostolique. Elle reçoit, dans un vaste édifice, les Prosélytes & les Néophytes, de quelque Nation qu'ils soient; elle y reçoit aussi tous les Ecclésiastiques qui se sont brouillés avec les Gouvernemens de la terre, pour la cause de l'Église.

Au-dessus de toutes ces Chambres, Congrégations & Tribunaux, est le Pape avec son Conseil privé. C'est-là que se réglent toutes les affaires majeures; c'est-là que l'on prépare la décision de celles même qui doivent passer par les Congrégations; &, quels que soient les jugemens & les décrets,

le Pape eſt le maître de les confirmer ou de les anéantir ; en ſorte que l'autorité ſuprême, tant au ſpirituel qu'au temporel, réſide dans la perſonne du Pape ſeul. Double deſpotiſme qui le diſtingue de tous les Souverains Catholiques.

C'eſt avec ce pouvoir illimité que Sixte-Quint renverſa toute l'adminiſtration de ſes prédéceſſeurs. Mais, par un bonheur inattendu, Rome eut à ſe louer du deſpote. Ce deſpotiſme ſe borne lui-même ſur l'article des impôts. Le Peuple eſt tellement accoutumé à leur invariabilité, que, pour peu que le Gouvernement voulût forcer la meſure, il trouverait de la réſiſtance.

Il eſt même quelquefois arrêté dans le chemin du bien. Benoit XIV s'était propoſé de remédier à trois abus : voyant que la loi du Carême était aſſez généralement violée, il voulait la convertir en un jeûne hebdomadaire du vendredi, & huit jours ſeulement de jeûne continu avant Pâques (*a*). Sachant auſſi

(*a*) Un jeune Monarque, par une ſageſſe prématurée, vient de concilier dans ſa Capitale la loi du Carême, avec le commerce libre des viandes. Le Peuple le bénit.

que la multiplicité des fêtes nuisait beaucoup au bien public, il voulait les réduire à un très-petit nombre. La proscription de la castration entrait encore dans ses projets. Il trouva tant d'oppositions, qu'il perdit courage.

Les Troupes qui gardent Rome, se partagent en différens corps de Cavalerie & d'Infanterie : douze-cents Fantassins, deux-cents Chasseurs, cent Chevaux-légers, cent Cuirassiers à cheval, & deux-cents Suisses à pied, avec un uniforme bleu, jaune & rouge, mélangé par bandes, portant des rabats, au lieu de fraises.

Les autres Troupes soudoyées & les Milices enrôlées dans tout l'État Ecclésiastique formeraient une armée de trente à quarante-mille hommes. Les revenus ordinaires du Pape montent à vingt-cinq millions, qui pourraient s'augmenter, si l'agriculture & le commerce étaient en vigueur dans un État que cent lieues de bonnes terres & la mer favorisent également. Sixte IV, en jetant les yeux sur d'autres sources de richesses, sur les graces (non-gratuites) dont il pouvait disposer pour toute la chrétienté, les bénéfices, les coadju-

toreries, les résignations, les expectatives, les annates, les dispenses de toute espèce, les absolutions, disait que, tant qu'il aurait une main & une plume, l'argent ne lui manquerait pas; & on sait que Sixte-Quint, après avoir dépensé de grandes sommes pour l'utilité & l'embellissement de Rome, laissa encore cinq millions d'écus Romains au Château Saint-Ange, fruits de ses épargnes, pendant cinq ans de règne seulement.

Tout considéré, avec les revenus, les Troupes, & le pouvoir absolu de la Tiare, un Pape guerrier, tel que Jules II, jouerait un rôle important parmi les Puissances du siècle. Mais l'amour de la paix, & la paternité universelle, doivent être les premieres vertus des Papes.

Une derniere remarque à faire sur le Gouvernement Ecclésiastique, c'est qu'il enchaîne le peuple, par une multitude d'exercices de religion, qui l'empêchent de trop réfléchir sur le mieux-être temporel, & aussi par une foule de confréries qui le livrent aux Moines; & les Moines, plus accrédités que les Ecclésiastiques, sont à la discrétion du Pape,

LETTRE XXXIX.

De Rome, le 30 Avril 1764.

PRÊT à quitter Rome, & ses monumens, je pense à ce qu'elle fut autrefois, & à ce qu'elle est aujourd'hui. On lit sur le Palais des Conservateurs, au Capitole, qu'ils ont rendu à Rome, *more majorum*, toute son ancienne splendeur. Vous allez en juger.

Ce Capitole, si fameux par les triomphes des Consuls & des Empereurs, est occupé, sur l'une de ses cîmes, par les Cordeliers d'*Ara cœli*; l'autre est déserte.

Ce Sénat si auguste, qui s'y assemblait pour donner des Loix au monde, est succédé par un seul Sénateur qui ne juge que les petites causes du Peuple; encore a-t-on peur que cette ombre ne prenne du corps, si on donnait la place à un Romain : c'est toujours un Étranger sans appui, sans consistance, qui la remplit.

C'est au Capitole que les Consuls distribuaient des couronnes aux Héros de

la Patrie. On y voit encore la couronne rostrale de Caïus Duilius, pour avoir été vainqueur dans le premier combat naval que donnèrent les Romains. On n'y couronne plus que des apprentifs Peintres.

Le *Forum Romanum*, si célèbre par ses Cours de justice, ses Temples, ses Basiliques, ses Palais, ses Trophées, sert aujourd'hui de marché aux vaches; aussi l'appelle-t-on *Campo-Vaccino.*

Le Mont-Palatin que les Maîtres de la terre avaient couvert de leurs Palais, que les bons Empereurs voulaient qu'on regardât comme des Maisons publiques, *Arx publicarum ædium*, n'est plus fréquenté que par quelques curieux qui cherchent des ruines.

Dans ce champ de Mars, où l'on travaillait une Jeunesse qui devait perpétuer la gloire du nom romain, au lieu de ces portiques d'où l'on applaudissoit, au lieu de ces statues, de ces tombeaux érigés aux grands-hommes pour en créer d'autres, je n'apperçois qu'un terrein vague sans utilité.

Ce Tibre, où cette même Jeunesse se jetait pour s'exercer à la nage, ne voit plus sur ses eaux que quelques

miſérables pêcheurs, & ſur ſes bords l'oiſiveté qui ſe promène.

Cette Mer tyrrhénienne, que Rome couvrait de ſes flottes, dans un tems où elle n'avait pas plus de moyens que les Papes en ont aujourd'hui, n'offre dans ſes ports que deux galères & deux frégates.

Ce Cirque, commencé par Tarquin l'ancien, aggrandi & embelli par les Conſuls & les Empereurs; cette belle carrière, où ſe célébraient des jeux ſi variés, ſi ſolemnels, où le peuple romain s'écriait dans l'enthouſiaſme, *panem & circenſes* : ce Cirque & ſes jeux ont diſparu.

Le Coliſée, où ſe donnaient des ſpectacles d'un autre genre, où tout reſpiroit la grandeur, la magnificence & la joie univerſelle, ne montre plus que les ravages de la barbarie, & des Oratoires, où des Pénitens vont ſe flageller à certains jours.

Les bains publics ſi vaſtes, ſi commodes, ſi décorés, que Rome avait conſacrés à la propreté, à la ſanté de ſes citoyens, n'en rappellent que l'idée avec le regret de leur deſtruction.

Les *Septa Julia* du nom de Jules-

César qui les étendit, qui les décora de portiques, qui y éleva trois théâtres & un amphithéâtre; cette grande & magnifique enceinte, où le peuple Romain s'assemblait pour élire ses Magistrats, pour condamner ou absoudre, pour donner la sanction aux Loix, renferme aujourd'hui des Caffés, des Couvens & quelques Palais de *Monsignori*.

Ce Peuple-Roi, dans qui résidait la souveraineté, & que ses Consuls mêmes traitaient de Majesté, tremble à la vue d'un Sbirre ou d'un Barigel.

Ce peuple si nombreux, qu'on disait de lui, que, par ses approvisionnemens de blé, il dévorait l'Afrique en huit mois, & l'Egypte en quatre, réduit maintenant à cent-soixante-mille bouches, aurait de la peine à vivre sans les aumônes des Couvens. Le *Mont-de-Piété* vient aussi à son secours: il prête sur gages, pour dix-huit mois, sans intérêts, jusqu'à la concurrence de cent-cinquante livres de notre monnoie. Mais à l'expiration de ce terme, si on ne retire pas le gage, il est vendu, à moins qu'on ne nourrisse le prêt, en payant l'intérêt de dix-huit mois à trois pour cent. Au moyen de cet éta-

bliſſement utile, le peuple emprunte de petites ſommes dans ſes beſoins preſſans. Toutes ſortes de gages ſont reçus ; & le tems accordé pour les retirer, ſuffit ordinairement.

Les Grands du ſiècle jouent un rôle peu important, parce que toutes les grandes places ſont dévolues aux Eccléſiaſtiques. Le Connétable Colonne, Chef d'une Maiſon ſi ancienne, ſe contente d'être aſſiſtant du Thrône, c'eſt-à-dire, d'être debout à côté du Pape, dans les grandes cérémonies. Les places ſubalternes qui ont quelque pouvoir, ſe donnent également au Clergé. Delà, à ne conſidérer que les Agens du Gouvernement, on prendrait Rome moderne, pour une Cité de Célibataires.

C'eſt ici principalement qu'on s'apperçoit combien les mœurs changent avec les Gouvernemens. Les anciens Romains paſſaient leur vie dans la place publique, à entendre les Orateurs de la Patrie, au Sénat, au Champ de Mars, dans les Armées de Terre ou de Mer. Ceux de nos jours la paſſent en muſique & en cérémonies.

Cependant, quoique Rome moderne

perde beaucoup dans la comparaison avec Rome ancienne, elle a encore foutenu long-tems le parallele dans un point capital. L'ancienne Rome régnait fur le monde par la force de fes armes & l'étendue de fes confeils. Rome moderne a difpofé des Royaumes pendant bien des fiècles; & encore aujourd'hui ne règne-t-elle pas par la Religion fur toutes les Églifes catholiques, dans l'ancien & le nouveau monde? Ainfi fe vérifie le mot de Virgile :

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Romain, n'oublie pas que c'eft à toi à gouverner le monde.



LETTRE XL.

De Rome, le 3 Mai 1764.

LES dehors de Rome n'ont pas de quoi intéresser le voyageur, par une culture riche & riante; mais les *Ville* ou Maisons de campagne, piquent sa curiosité. Ce sont plutôt des Palais que des Maisons; les familles papales des derniers siècles y ont réuni tout ce que l'art & le goût ont de plus parfait. Pour n'en citer qu'un petit nombre, la *Villa Pamphila*, la *Ludovisi*, la *Médicis*, l'*Albani*, semblent être bâties pour des Rois. Il est arrivé à quelques-unes, ce qui arrive par-tout; le créateur s'épuise pour bâtir, pour embellir; le successeur néglige & abandonne; la *Mattei*, la *Montalte*, se louent en potagers.

Castel-Gandolfo. Castel-Gandolfo, Château pontifical, bâti par Alexandre VII, sur le lac d'*Albano*, est bien digne du Bernin, qui en fut l'Architecte. C'est-là où les Papes, fatigués de la représentation papale, redeviennent un peu Particuliers,

un peu hommes; non pas cependant jusqu'à suspendre l'étiquette de manger seul.

Vous devinez, sans doute, que les environs d'une Ville, qui fut si longtems la Capitale du monde, doivent posséder des antiquités de toutes les sortes. Les anciens Romains, pour ne pas infecter les vivans de la corruption des morts, les brûlaient, & avec cette précaution même, ils plaçaient les tombeaux hors des Villes. On apperçoit, en sortant par la porte Capéna, quelques légers vestiges de ceux où reposaient les Scipions, les Servilius, les Métellus, ces Hommes vertueux, ces excellens Citoyens dont Cicéron dit dans ses Tusculanes: *pensez-vous qu'ils soient malheureux?*

Celui de Cæcilia, fille de Métellus Creticus, & femme du riche Crassus, ce monument en grande masse, est presqu'entier. Un vers de Virgile était gravé dans l'intérieur:

Semper honos, nomenque tuum, laudesque manebunt.

Ta vertu, ton nom & tes louanges se perpétueront dans les siècles.

Si on lisait ce vers à haute voix, un écho, formé par l'art, le répétait cinq fois. Plus de vestiges du tombeau de Numa. Mais le petit Temple rond qu'il avait dédié à la Déesse Vesta subsiste encore sur le bord du Tibre. On n'entre pas de sang-froid dans la grotte où la Nymphe Egérie l'inspira.

Il y a une espèce d'enchantement attaché aux faits célèbres de l'Histoire. N'en restât-il aucune trace, il suffit d'être sur le lieu même où ils se sont passés, pour en être ému, comme s'ils étaient présens. On félicite Horace qui rentre vainqueur des Curiaces & d'Albe; on frémit sur l'endroit où la fille de Servius Tullius passa sur le corps sanglant de son pere pour arriver au Thrône; on tremble pour Mutius Scævola, au milieu du camp de Porsenna. Non-loin de-là on pleure avec Véturie sur l'obstination de Coriolan; & on se réjouit avec elle au moment qu'elle le force à se vaincre lui-même. Sur le Mont-sacré on écoute avec intérêt l'apologue de Ménénius-Agrippa, qui ramena le peuple dans le sein du Sénat. En tournant ses pas d'un autre côté, on s'allarme pour Rome à la vue d'Annibal campé sous

ſes murs, après quatre grandes victoires.

Si on s'éloigne à quelques milles, on trouve d'autres objets qui nourriſſent la curioſité du voyageur. Souvenez-vous, Aſpaſie, qu'en liſant enſemble dans l'Hiſtoire Romaine, que la Veſtale Claudia, ſoupçonnée d'une foibleſſe, pour prouver ſon innocence, remit à flot, avec ſa ſimple ceinture, le vaiſſeau échoué qui apportait de Phrygie la Déeſſe Cybèle, vous riiez des annales des Pontifes qui l'atteſtaient, auſſi-bien que du bon Tite-live, & du peuple Romain qui le croyoient. Venez à l'embouchûre du Tibre, à l'ancien Port d'Oſtia, où ce prodige eſt arrivé. Vous croirez du moins aux grands Ouvrages de Trajan, dont vous verrez les reſtes éloquens; c'étaient deux môles pour briſer les flots de la mer, c'étaient de vaſtes magaſins de blé, c'étaient des Palais où l'on recevait les Ambaſſadeurs des Nations.

Le Port d'Oſtia.

A Fraſcati, l'ancien Tuſculum, Cité charmante ſur le penchant d'une colline, d'où coulent de belles eaux, on s'intéreſſe aux faibles reſtes de la Maiſon où Cicéron allait ſe délaſſer des tra-

Fraſcati.

vaux du Consulat ; c'est-là où il écrivit ses Tusculanes ; on y voit encore un pavé de Mosaïque bien conservé.

En allant à Tivoli, on trouve un lac soufré, avec de petites isles flottantes : mais, comme on ne peut voguer sur ces Islots, qui servent de bateaux, sans agiter l'eau, on paye sa curiosité par la mauvaise odeur qui s'en exhale ; cela rappelle les eaux infectes du Styx dont les Poëtes parlent ; l'écume de ce lac forme certains petits corps blancs qui ressemblent si fort à nos dragées, que l'œil s'y trompe.

Tivoli.

Tivoli, peuplée de dix-mille âmes, est située dans une gorge de l'Apennin, qui, venant à se resserrer à la naissance de la Ville, ne laisse qu'un passage étroit pour le Teveron, jadis l'*Anio*. Cette riviere se précipite avec grand bruit de la hauteur de vingt toises, dans des abîmes ; beauté sombre & majestueuse qui se transforme tout-à-coup en spectacle riant. La grande cascade en forme beaucoup de petites, les *Cascatelle*, que tant de Peintres s'efforcent de rendre avec la grande ; mais la Nature en fait plus qu'eux.

Il paraît que la situation de Tivoli, anciennement *Tibur*, était préférée à

beaucoup d'autres. L'Empereur Adrien y avait élevé un Palais de campagne, où il imita tout ce qu'il avait vu de plus remarquable dans ſes voyages d'Egypte & de Grèce, Hippodrome, Théâtre, Lycée, Bains, Temples, Champs Elyſées, Enfer; ce palais avait preſque la grandeur d'une Ville; cent chambres de Gardes Prétoriennes y reſtent entières; on y fouille ſans ceſſe; tout ce qu'on en a tiré, enrichirait bien des cabinets, & on y en trouve encore. Le ſavant Monſignor Furietti vient d'y déterrer deux centaures de marbre noir, qui font bien des jaloux.

Mecène & Horace recherchaient trop les belles ſituations, pour négliger celle-ci; leurs maiſons de plaiſir ſe regardaient ſur les bords oppoſés de l'*Anio*. C'eſt-là, qu'en accordant leur lyre, ils chantaient l'amour, le vin, les Grâces, les Héros & les Dieux: c'eſt de ce riant ſéjour qu'Horace diſait;

Tibur, argeo poſitum colono,
Sit meæ ſedes uinâm ſenectæ;
Sit modus laſſo maris, & viarum, militiæque.

Il ne ſouhaitait rien autre, pour le repos de ſa vieilleſſe & le terme de ſes travaux.

La maiſon où Brutus & Caſſius conſpirerent pour délivrer Rome du plus aimable des tyrans, n'eſt pas entièrement effacée de la terre. Je paſſe ſous ſilence d'autres antiquités, un Temple de Minerve preſqu'entier, &c. Parmi les Maiſons de campagne qui ont ſuccédé aux anciennes, c'eſt la Villa *Eſteſe*, appartenante au Duc de Modène, qui l'emporte ſur toutes, par ſon architecture, par ſes jardins, par ſes grottes, par la beauté de ſes eaux; on eſt fâché de la voir inhabitée; elle ne ſert qu'aux curieux, & à un cuſtode déguenillé que les étrangers font vivre. Ce pauvre hère m'étonna, en me citant des paſſages d'Auteurs, relatifs aux objets que je conſidérais, & je diſais: pourquoi la fortune ne va-t-elle pas avec la ſcience?

Maintenant, Aſpaſie, êtes-vous raſſaſiée de Rome? Pour moi je ne le ſuis pas, quoique je parte demain. Quelle mine a votre printems à Paris? Il y a deux mois que nous avons le nôtre, après un hiver fort doux. Par le plan de mon voyage, j'évite l'intempérie qui cauſe tant de maladies à Rome; elle commence vers le milieu de Juillet, & dure juſqu'aux premieres pluies qui

ſe ſont ordinairement attendre juſqu'à la fin d'Octobre. Le ſiroco, c'eſt-à dire, le vend de ſud qui domine, air brûlant qu'on reſpire, ôte toutes les forces, appéſantit la tête, & jette tout le corps dans une langueur qui reſſemble à la fièvre; il y a plus que de la reſſemblance; la fièvre ſe réaliſe trop ſouvent, & la mort ſuit, ſur-tout pour le peuple qui n'a pas autant de moyens d'éviter les maladies épidémiques, que les riches.

La chaleur toute ſeule ne produirait pas ces funeſtes effets: il faut que l'air ſoit chargé de vapeurs peſtilentielles. Il y a des eaux ſtagnantes, çà & là, dans la campagne de Rome; il y a, ſur-tout, les Marais Pontins à ſon midi; la chaleur qui pénètre au fond, en exalte les vapeurs, & l'air s'en infecte pour arriver à Rome. On ſait par l'Hiſtoire qu'il fut un tems, où cette campagne, à préſent déſerte, était bien cultivée & couverte de lieux de plaiſance. L'eau venait des montagnes remplir des lacs, des canaux, des viviers, & fournir aux bains. On ſait encore que les Marais Pontins furent deſſéchés par certains Conſuls ou Empereurs, & cultivés. Alors, point d'eaux

Marais Pontins.

croupiſſantes, point de vapeurs malignes.

Il y a bien des ſiècles que les Papes, de l'un à l'autre, penſent à reprendre ce déſſèchement. On a calculé que, pour une dépenſe d'un million au plus, on acheterait non-ſeulement la ſalubrité de l'air, mais encore deux millions cinq-cent-mille pieds carrés de bonne terre, qui remplirait les greniers d'abondance. On s'occupe encore aujourd'hui de ce bon projet; on en parle beaucoup, de célèbres Mathématiciens en ont tracé le plan. Quand viendra l'exécution? Le mal marchera-t-il toujours à pas de géant, & le bien en ſe trainant?



LETTRE XLI.

De Lorète, le 8 Mai 1764.

J'AI fait mes adieux à Rome le 4 Mai, pour me rendre à Venise. On dirait qu'on va chercher dans les Apennins la source du Tibre. On trouve d'abord le Pont Milvius, aujourd'hui Ponte-Molle : ce pont n'a rien de beau ; mais les grands évènemens embellissent tout. Il m'a semblé voir Constantin & Maxence, se battant pour l'Empire du monde, & Maxence renversé dans le fleuve ; vous en avez vu le tableau tant de fois ! A la tête de ce Pont est la tour de Bélisaire, qui, après avoir commandé les armées de l'Empereur Justinien, fut un triste exemple de la vicissitude des choses humaines. On montre dans Rome l'endroit où il demandait l'aumône : c'est montrer, en même tems, la honte de Justinien.

Le Mont Soracte, qui se couvre de neige au premier froid, s'est trouvé sur ma route, Horace qui le voyoit

de sa maison de Tivoli, se plaignait de son voisinage.

Vides, ut altâ stet nive candidum
Soracte . . . .

Il se nomme à présent Saint-Oreste. C'est à sa cîme que le Pape Saint Sylvestre chercha un asyle contre la persécution; on y a bâti une Eglise.

Civita Castellana. Civita Castellana mérite quelqu'attention, c'est l'ancienne *Fescenninum* que le Dictateur Camille assiégea; il ne l'eût peut-être pas prise : mais un acte de vertu lui en ouvrit les portes; il renvoya dans la Ville, vous le savez, les écoliers qui lui avaient été livrés par un traître; c'était leur Maître même: qui sait combien cette générosité sauva d'assiégeans & d'assiégés?

Narni. En arrivant à Narni, Patrie de l'Empereur Nerva, qui montra de si grandes vertus dans un règne si court, j'ai apperçu un Pont moderne sur la Néra, &, à quelques toises de distance, un reste de Pont antique. Ce n'est pas le tems qui l'a détruit; on voit qu'il était fait pour triompher des siècles. Une arche qui subsiste, a deux-cents

pieds de large & cent-cinquante de hauteur. A peine regarde-t-on le Pont moderne; c'eſt un nain qui diſparaît devant le ſquelette d'un Géant.

Caſcade de Terni.

J'étais impatient d'arriver à Terni, vous en devinez la cauſe; cette fameuſe caſcade du Vélino dans la Néra, la hauteur prodigieuſe de la chûte, la force & l'abondance de l'eau, la pluie éternelle qui réjaillit du gouffre, cent *Iris* qui ſe régénèrent ſans ceſſe aux rayons du ſoleil, grand jeu de la Nature. Terni eſt encore remarquable par l'Hiſtoire des hommes; c'eſt-là que prirent naiſſance les deux *Tacites*, l'un Empereur, l'autre Hiſtorien, tous deux dignes de l'admiration des ſiècles.

Spoleto.

A Spoleto je me ſuis retrouvé ſur les pas d'Annibal; il s'y préſenta après avoir battu les Romains au lac Thraſymène; ce lac, qui ſe nomme à préſent le lac de Pérouſe, dont il n'eſt éloigné que de quelques milles, forme un beau ſpectacle; il eſt bordé de Villages, de Bourgs & de Maiſons de plaiſance.

Pérouſe.

La Ville de Pérouſe a des Palais, des Egliſes & des tableaux qui attirent les voyageurs; elle ſe reſſent des bienfaits de pluſieurs Papes, qui la com-

blèrent de privilèges, pour lui faire goûter la domination du Saint-Siége; moyen infaillible pour réussir.

Fuligno. Fuligno, sur cette route, anciennement *Forum Flaminii*, est environnée d'immenses prairies, arrosées par le *Clitumnus.*, excellens pâturages. C'est de-là que les Romains tiraient leurs victimes d'élite. Cette Ville était, au quinzieme siècle, sous la Puissance des Trinci. Le Cardinal Vitelleschi fit périr le dernier de cette Maison, & la Ville obéit au Pape; elle n'a rien de curieux qu'un tableau de Raphaël dans un Couvent de Religieuses. Parmi plusieurs corps saints que posséde la Cathédrale, on montre celui d'une Sainte, dont aucune mère ne donnerait le nom à sa fille, Sainte *Messaline*. On m'a parlé d'une antiquité Romaine, proche le Bourg de Spello. C'est une ruine d'amphithéâtre, tout-à-fait ruine.

En quittant Fuligno, je me faisais une fête de voir le *Palo*, autrement, *il Palazzo degli Elisei*; on me l'annonçait comme un Palais enchanté dans le sein de l'Apennin, & on me vantait encore plus la grote naturelle qui y tient. Vous seriez bien fâchée, Aspasie, que

que vôtre Maison de campagne ressemblât à ce Palais ; je comptais me dédommager sur la grotte, & sur-tout en mettant le pied dans un vestibule qui la précède ; j'y lisais sur un beau marbre, qu'un Grand-Duc de Toscane avait admiré la grotte, & que la Reine Christine de Suéde, n'avait rien vu en ce genre d'aussi frappant. Cette Reine, après avoir abdiqué un Royaume où elle aurait pu faire beaucoup d'heureux, voyageait alors à Lorète avec fort peu de dévotion. Il faut n'avoir point vu de grotte, pour admirer celle-ci. A propos d'inscriptions, les Italiens ne les épargnent pas, & ordinairement le style en est vraiment lapidaire ; ils ont retenu ce bon goût des beaux siècles de Rome : mais, au-lieu que les Romains en ornaient de grands ouvrages, leurs successeurs en décorent, avec emphase, les plus petits, une Sacristie, la moindre Chapelle, un recrépissage d'Église.

Notre-Dame de Lorète s'annonce de fort loin. On voit dans les Villages, sur la route, des filles de 12 à 14 ans, parées en Madones, assises sur des espèces d'Autels, les yeux & le corps

immobiles, une dignité presque céleste; & des Quêteuses à côté.

La route abonde aussi en Pélerins; ils vont par brigades de vingt, de trente; & ce ne sont pas des gueux; les brigades ont des fourriers qui vont préparer les logis. On peut conjecturer de cette ferveur de dévotion ambulante, que l'Italie fournirait encore des armées de croisés, si cette maladie reprenait l'Europe.

L'Italie, plus que toute autre Terre, fut toujours la patrie des Saints : sur mon chemin, à Assise, St. François & Ste. Claire; à Tolentin, St. Nicolas; je vous ferais des Litanies, si je voulais; mais vous n'avez pas encore assez de dévotion, pour y répondre; cela viendra avec l'âge. Pour venir de Rome ici, (prenez votre carte) j'ai traversé le patrimoine de Saint-Pierre; ce n'est pas ce qu'il y a de mieux; mais l'Ombrie & la Marche d'Ancône, pays bien cultivés & peuplés. Celui qui veut connoître les Etats du Pape, par leur beau côté, doit l'examiner là, sur-tout dans les Apennins, qui ne m'ont presque pas quitté; on y laboure & on y chasse; port d'armes général, C'est dans les

montagnes que les hommes se ressentent plus de leur liberté originelle ; il n'est pas aussi facile d'y faire des esclaves, que dans les plaines.

J'étais encore à trois milles de Lorète, lorsque mon Postillon se précipita de son cheval, resta quelques momens ventre à terre, & se redressa sur ses genoux, les bras étendus en croix ; effrayé, je lui demandai s'il s'était blessé ; non, dit-il : est-ce que vous ne voyez pas le clocher de la Madona ? Je donne un jour à Lorète, & il ne faut que quatre heures pour tout voir.

Lorète.

La *Santa Casa* est revétue au-dehors d'excellens bas-reliefs en marbre ; l'intérieur se montre tel qu'il était à Nazareth, lorsque l'Ange Gabriel annonça à Marie la maternité divine : on fait remarquer la fenêtre par où il entra ; les murs sont d'une pierre rougeâtre, en forme de brique ; on lit sur la porte une excommunication *ipso facto*, contre quiconque oserait y entrer avec des armes : il est arrivé à des voyageurs de s'y montrer l'épée au côté, faute d'avoir lu : il n'en faut pas d'avantage, pour faire crier à l'hérétique ; &

le peuple ne s'appaise que par la protestation qu'on n'a pas pris garde à l'affiche. La *Santa Casa* est au centre d'une Eglise qui ne répond ni par sa grandeur, ni par sa beauté aux grandes richesses dont elle a été dotée : c'est une des moindres de l'Italie; mais en revanche nul thrésor dans la chrétienté qui égale celui-ci; deux-cents lampes d'argent; plusieurs statues grandes comme nature, du même métal; vingt-deux lampes d'or, dont une seule pèse 80 marcs; je ne vous parle pas des vases sacrés si riches par la matière & le travail; tout cela est effacé par les perles, les émeraudes, les topases, les rubis, les diamans; une seule robe de la Madona (elle en change souvent) est estimée quarante-mille écus romains. La *Santa Scudella*, écuelle de terre qui était à son usage, est enchâssée dans un vase de grand prix; point de Pelerin qui n'y promène son chapelet. La Madona, haute de quatre pieds, est de bois de cédre; sa couronne, & celle de l'Enfant-Jésus, sont d'or, enrichies de diamans, présent d'Anne d'Autriche, Reine & Régente de France; elle faisait ce magnifique présent dans le

tems qu'elle s'emparait des rentes sur l'Hôtel de Ville de Paris. Presque tous les Princes chrétiens & quantité de riches particuliers ont fait les leurs de siècle en siècle ; on distingue le don de notre Henri III, qui prodiguait en débauches & en œuvres de dévotion le bien de son peuple ; ajoutez à tant de richesses des sommes considérables en argent monnoyé, qui s'augmentent tous les ans des charités des Fidèles.

Les Papes sont les maîtres de ces thrésors ; &, au milieu des nécessités publiques, ils n'y touchent pas ; où, s'ils y ont touché, ils ont rendu. Quelle en sera la fin ? Nous savons par l'Histoire que tous les thrésors amassés dans les Temples payens, aussi-bien que dans celui de Jérusalem, ont fini par être la proie de l'inéxorable droit de conquête. Quelques canons & de vieilles tours ne défendront pas celui de Lorète ; il serait hors d'insulte, s'il n'était composé que d'offrandes pareilles à celle du célèbre juste Lipse ; ce fut sa plume, exemple suivi par de pauvres Poëtes, qui n'avaient que de pauvres plumes.

Je m'étais figuré que l'abord continuel des pélerins non-mendians & des voya-

geurs jetait une aisance générale dans la Ville ; la foule des pauvres y est si grande que la dévotion & la curiosité en sont également troublées ; une bonne police empêchera toujours, quand elle voudra, que les lieux saints ne favorisent la paresse.

Il y a des évènemens qui, sans rien ajouter à la puissante protection des Saints, la rendent plus recommandable, plus célèbre, en tel ou tel lieu. Le Pape Jules II, au siége de la Mirandole, qu'il commandait en personne, fut effleuré d'un boulet de canon ; il se voua à Notre-Dame de Lorète ; il échappa à tous les dangers du Siége ; il prit la Ville ; il publia son vœu ; il ouvrit le thrésor des indulgences, en faveur de cette dévotion ; il y joignit des établissemens que ses successeurs augmentèrent. Toutes ces circonstances donnèrent une nouvelle impulsion au concours des Fidèles. Point d'Eglise peut-être dans le monde Chrétien plus fréquentée, plus fêtée que celle-ci ; on y prie, on y administre les Sacremens, on y chante à toute heure ; parmi les Cantiques, il y en a un qui est indiqué dans le livret de dévotion à l'usage des

Français, sur l'air des *Folies d'Espagne*, & les paroles sont bien éloignées de cette dignité dont il faut revêtir les choses célestes. Pour faire de la poésie divine, il ne suffit pas d'être dévot. Rousseau ne se piquait pas de dévotion, lorsqu'il fit ses odes sacrées. Les Missionnaires devraient s'adresser aux Poëtes ; rien n'est indifférent pour la majesté de la Religion, & il est au moins aussi important d'édifier les gens instruits, que le Peuple : les premiers, charmés de la sublime simplicité du culte, donneraient l'exemple aux derniers.

Voulez-vous un précis de la translation miraculeuse de la *Santa Casa*, tel que je l'ai lu dans les pièces originales ? La Galilée étant devenue Mahométane, les Anges transportèrent la sainte Maison en Dalmatie ; mais les Chrétiens du pays ne répondirent pas long-tems à cette grande faveur ; les Anges reprirent la sainte maison, &, lui faisant passer la mer Adriatique, la placèrent dans un bois qui appartenait à une Dame de Récanati, nommée Lorète ; le grand concours des Pélerins occasionna dans ce bois, beaucoup de débauches, de vols, & de meurtres ; les Anges reprirent en-

core la ſainte Maiſon, & la dépoſèrent à peu de diſtance de Récanati, dans un grand chemin, où l'on a bâti la Ville de Lorète. A ſuivre l'eſprit de cette tradition, ſi l'Italie vient à ſe corrompre, plus qu'elle ne l'eſt, à quel peuple paſſera le ſacré dépôt?

Adieu, Aſpaſie: laiſſerez-vous venir ici tous les ans deux-mille Pélerins Français, ſans être du nombre? On en compte tout autant, & la France n'eſt pas le pays qui en fournit le plus, & qui y laiſſe le plus d'argent. Je vous quitte ſur ce point de méditation; demain je ſerai ſur la route de Veniſe, où je verrai le plus grand mariage du monde.

Fin du Tome premier.



TABLE

Des Lettres & Villes contenues dans ce Volume.



LETTRE IV.

LETTRE V.

LETTRE VI.

LETTRE VII.

LETTRE VIII.

LETTRE IX.

LETTRE X.

LETTRE XI.

LETTRE XII.

LETTRE XIII.

LETTRE XIV.

LETTRE XV.

LETTRE XVI.

LETTRE XVII.

LETTRE XVIII.

LETTRE XXVII.

LETTRE XXVIII.

LETTRE XXIX.

LETTRE XXX.

LETTRE XXXI.

LETTRE XXXII.

LETTRE XXXIII.

LETTRE XXXIV.

LETTRE XXXV.

Fin de la Table du premier Volume.





